
ENTRETIENS SPIRITUELS DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

NOVICIAT – ÉTUDE PRINCIPALE

Préface

Les Entretiens spirituels ne sont pas l'œuvre la plus répandue de saint François de Sales. Ils mériteraient pourtant de l'être, car, plus qu'aucune autre, ils nous mettent en communication directe et tout intime avec la grande âme du Saint. Ailleurs, nous avons sa pensée écrite, stylisée, soumise en quelque sorte à une refonte. Ici, nous avons sa pensée parlée, sa pensée première, captée à la source même et dans son jaillissement.

Contempler l'Homme-Dieu et reproduire sa vie, telle est, nous l'avons dit en commençant, la pensée qui inspire tous les conseils de saint François de Sales, et plus spécialement ceux qu'il donne aux Religieuses de la Visitation. C'est à tout propos qu'il remet devant leurs yeux cet adorable Modèle. S'il faut obéir, prier, souffrir, exercer la charité envers le prochain, il veut que ce soit en puisant force et grâce dans les exemples et dans les mérites du Rédempteur. Souvent notre aimable Saint prononce des paroles telles que celles-ci : « Apprenez de lui tout ce que vous aurez à faire, ne faites rien sans son conseil, car c'est l'Ami fidèle qui vous conduira, gouvernera et aura soin de vous. »

Ce qu'il propose principalement à l'imitation de ses filles, ce sont les vertus intimes et cachées du Sauveur : la soumission à la volonté de Dieu, l'abandon à son bon plaisir, la douceur et l'humilité. Les Entretiens ne semblent donc être qu'une sorte de commentaire de la parole du grand Apôtre aux Philippiens : 'Ayez en vous les mêmes sentiments qu'a eus le Seigneur Jésus.' La Visitation eut le bonheur de se laisser pénétrer de ces enseignements ; aussi le Fils de Dieu put à son tour la regarder avec complaisance, et retrouvant en elle quelque chose de ses traits, quelque reproduction de sa vie intérieure, toute commune devant les hommes mais pleine de fécondité devant Dieu, il récompensa cet humble Institut en lui donnant son Cœur. Puissent elles être nombreuses, les âmes qui voudront à leur tour s'assurer quelque participation à cet héritage incomparable en étudiant et pratiquant les Entretiens spirituels !

PREMIER ENTRETIEN

auquel est déclarée l'obligation des Constitutions de la Visitation de Sainte-Marie
et les qualités de la dévotion que les Religieuses dudit Ordre doivent avoir

Ces Règles et Constitutions n'obligent aucunement d'elles-mêmes à aucun péché, ni mortel ni véniel. Mais pourtant, si quelqu'une les violait volontairement, destinément (** à dessein*), avec mépris, ou bien avec scandale tant des Sœurs que des étrangers, elle commettrait sans doute une grande offense ; **car on ne saurait exempter de coulpe celle qui arrive à déshonorer les choses de Dieu, dément sa profession, renverse la Congrégation, nie et dissipe les fleurs de bon exemple et de bonne odeur qu'elle doit produire envers le prochain** : si bien qu'un tel mépris volontaire serait enfin suivi de quelque grand châtement du Ciel, et spécialement de la privation des grâces et dons du Saint Esprit, qui sont ordinairement ôtés à ceux qui abandonnent leurs bons desseins.

Celui qui désobéit par quelque attachement ou surprise de passion voudrait bien pouvoir contenter sa passion sans désobéir. Mais celui qui désobéit par désobéissance et mépris n'est pas marri de désobéir, ains au contraire il prend son plaisir à désobéir : en l'un la désobéissance suit ou accompagne l'œuvre, mais en l'autre la désobéissance précède l'œuvre et lui sert de cause et de motif. Cette désobéissance formelle et ce mépris des choses bonnes et saintes n'est jamais sans quelque péché, pour le moins véniel, non pas même ès choses qui ne sont que conseillées-

Celui qui viole la Règle par mépris, il l'estime vile et inutile, qui est une très grande présomption et outrecuidance : ou bien, **s'il l'estime utile et ne veut pas pourtant se soumettre à icelle, alors il rompt son dessein avec grand intérêt (**préjudice*) du prochain**, auquel il donne scandale et mauvais exemple, **il contrevient à la société et promesse faite à la compagnie et met en désordre une maison dévote, qui sont des très grandes fautes.**

Il peut arriver qu'une personne se moque de celui qui la reprend, pour le peu d'estime qu'elle fait de lui, et qu'elle persévère par infirmité, et qu'elle conteste par dépit et colère, et qu'elle débauche (**détourne de leur devoir*) les autres, pour avoir des compagnes et des excuses en son mal. Il est aisé à juger par les circonstances quand tout cela se fait par mépris ; **car l'effronterie et manifeste libertinage (**insubordination*) suit ordinairement le mépris**, et ceux qui l'ont au cœur, enfin le poussent jusques à la bouche, et ils disent, comme David le remarque : *Qui est notre maître ? (Ps 11, 5)*

Une tentation qui peut arriver sur ce point : quelquefois une personne n'estimera pas d'être désobéissante quand elle ne méprise qu'une ou deux règles, lesquelles lui semblent de peu d'importance, pourvu qu'elle observe toutes les autres. Qui ne voit la tromperie ? car en une compagnie, l'un ne tiendra compte d'une règle et le second en méprisera une autre : ainsi tout sera en désordre. **Car lorsque l'esprit de l'homme ne se conduit que selon ses inclinations et aversions, qu'arrive-t-il qu'une perpétuelle inconstance et variété de fautes ?**

Qui veut vivre heureusement et parfaitement il faut qu'il s'accoutume à vivre selon **la raison, les Règles et l'obéissance**. Dès qu'une fois le lien du devoir est rompu, tout ce qui était lié, petit à petit s'éparpille et dissipe.

Ne plaise à Dieu que jamais aucune des Filles de la Visitation s'égaré si fort du chemin de l'amour de Dieu qu'elle s'aïlle perdre dedans ce mépris des Règles par désobéissance, dureté et obstination de cœur ; car que lui pourrait-il arrive de pis ni de plus malheureux ? attendu même qu'il y a si peu de règles particulières et propres de la Congrégation.

Si il leur arrive quelque dégoût ou aversion des Constitutions et règlements de la Congrégation, elles se comporteront en même sorte qu'il se faut comporter envers les autres tentations, corrigeant l'aversion pour la raison, considération et résolution de la partie supérieure de l'âme, attendant que Dieu leur envoie de la consolation en leur chemin, et leur fasse voir que **les Règles et méthode de vie qu'elles ont embrassées sont la vraie échelle par laquelle elles doivent, à guise d'Anges, monter à Dieu par charité, et descendre en elles-mêmes par humilité.**

Si, sans aversion, il leur arrivait de violer la Règle par infirmité, alors elles s'humilieront soudain devant Notre-Seigneur, lui demanderont pardon, renouvelleront leur résolution d'observer cette même Règle, et **prendront garde surtout de ne point entrer en découragement et inquiétude d'esprit ; ains, avec nouvelle confiance en Dieu recourront à son saint amour.**

Quant aux violements de la Règle qui se font par nonchalance, infirmité, tentation ou négligence, on s'en pourra et devra confesser comme de péché véniel : car, bien qu'il n'y ait aucune sorte de péché en vertu de l'obligation de la Règle, il y en peut néanmoins avoir à raison de la négligence, précipitation ou autres tels défauts. **Il arrive rarement que voyant un bien propre à notre avancement, et étant invitées à le faire, nous le laissions volontairement sans offenser.** D'où peut-il procéder que de négligence, affection dépravée, ou manquement de ferveur ?

Il se peut faire qu'on ne laisse pas volontairement de faire un bien, ains par oubli, surreption (**surprise, inconsideration*), et lors il n'y aurait nul péché ni petit ni grand, sinon que la chose que nous oublions ou à laquelle nous sommes surpris, fût de si grande importance que nous fussions obligés de nous tenir attentifs pour ne point tomber dans l'oubliance et inadvertance.

Il faut croire qu'à mesure que le divin amour fera progrès ès âmes des Filles de la Congrégation, il les rendra toujours plus exactes et soigneuses à l'observation de leurs Constitutions. Si elles obligeaient sous peine de la mort, combien étroitement les observerait-on ? Or, *l'amour est fort comme la mort (Ct 8, 6)* ; donc les attraits de l'amour seront aussi puissants à faire exécuter une résolution comme les menaces de la mort. *Le zèle est dur et ferme comme l'enfer (ibid.)* ; les âmes, donc, qui ont le zèle, feront autant et plus en vertu d'icelui qu'elles ne feraient pour la crainte de l'enfer : si bien que les Filles de la Congrégation, par la suave violence de l'amour, observeront autant exactement leurs Règles, Dieu aidant, que si elles y étaient obligées sous peine de damnation éternelle.

Elles auront perpétuelle mémoire de ce que dit Salomon aux Proverbes (*Pv 19, 16*) : *Qui garde le commandement garde son âme, et qui néglige sa voie il mourra* : or votre voie c'est la sorte de vie en laquelle Dieu vous a mises.

Que les Sœurs fassent profession perpétuelle de nourrir leurs cœurs en une dévotion intime, forte et généreuse.

Je dis intime, en sorte **qu'elles aient la volonté conforme aux bonnes actions extérieures qu'elles feront, soit petites soit grandes** ; que rien ne se fasse par coutume, mais par élection et application de volonté ; et si quelquefois l'action extérieure prévient l'action intérieure, à cause de l'accoutumance, qu'au moins l'affection la suive de près. Les Filles de la Visitation ont fort peu de règles pour l'extérieur, peu d'austérités, peu de cérémonies, peu d'Offices : que donc elles y accommodent volontiers et amoureusement leurs cœurs, **faisant naître l'extérieur de l'intérieur** et nourrissant l'intérieur par l'extérieur.

Il faut encore que cette dévotion soit forte :

- ↪ à supporter les tentations, la variété des esprits qui se trouveront en la Congrégation, ses propres imperfections
- ↪ à combattre ses imperfections
- ↪ à mépriser les paroles et jugements du monde
- ↪ à se tenir indépendante des affections, amitiés ou inclinations particulières, tendretés de cœur et consolations, qui nous proviennent tant de Dieu que des créatures
- ↪ pour entreprendre une guerre continuelle contre nos mauvaises inclinations, humeurs, habitudes, propensions

Il faut enfin qu'elle soit généreuse :

- ↪ pour ne point s'étonner des difficultés, mais au contraire agrandir son courage par icelles
 - ↪ pour prétendre au plus haut point de la perfection chrétienne, nonobstant toutes imperfections et faiblesses présentes, en s'appuyant par une parfaite confiance, sur la miséricorde divine
 - ↪ cf Ct 1, 3 : *Tirez-moi, nous courrons après vous en l'odeur de vos onguents. (BJ : Entraîne-moi sur tes pas, courons !)* **De moi-même je suis immobile, mais quand vous me tirez, je courrai.**
- Le divin Ami de nos âmes nous laisse souvent comme englués dans nos misères afin que nous sachions que notre délivrance vient de lui. Et ne faut pas se fâcher si d'abord on ne court pas après le Sauveur, pourvu que l'on die toujours : « *Tirez-moi* », et que l'on ait le courage bon pour dire : *Nous courrons*.

Que cette dévotion généreuse ne méprise rien, et fait que, sans trouble ni inquiétude, nous voyons un chacun s'acheminer, courir et voler diversement, selon la diversité des inspirations et variété des mesures de la grâce divine qu'un chacun reçoit. (*Rm 14, 2-3.5-6*) Qu'une chacune jouisse et use de sa liberté, sans juger ni contreroller les autres qui ne feront point comme elle, voulant faire trouver sa façon meilleure.

La généreuse dévotion ne veut pas avoir des compagnons en tout ce qu'elle fait, **ains seulement en sa prétention, qui est la gloire de Dieu et l'avancement du prochain en l'amour divin ; et pourvu qu'on s'achemine droitement à ce but-là, elle ne se met pas en peine par quel chemin c'est.** Elle ne veut donc pas tirer les autres à son train, **ains suit simplement, humblement et tranquillement son chemin.** Considérant sa faiblesse, elle doit regarder les mieux faisantes avec une sainte douceur et cordiale révérence ; car ainsi **elles pourront tirer autant de profit de leur imbécillité par l'humilité qui en naîtra, que les autres en tirent par leurs exercices.** Que si ce point est bien entendu et bien observé, il conservera une merveilleuse tranquillité et suavité en la Congrégation. Que Marthe soit active, mais qu'elle ne contrerolle par Madeleine ; que Madeleine contemple, mais qu'elle ne méprise point Marthe, car Notre Seigneur prendra la défense de celle qui sera censurée.

Si les Sœurs qui ont des aversions aux choses pieuses et bonnes et approuvées, ou qui ont des inclinations aux choses moins pieuses me croient, **elles useront de violence et contreviendront le plus quelles pourront à leurs aversions et inclinations, pour se rendre vraiment maîtresses d'elles-mêmes et servir Dieu par une excellente mortification** : répugnant ainsi à leurs répugnances, contredisant à leurs contradictions, déclinant de leurs inclinations, divertissants de leurs aversions, et en tout et partout faisant régner l'autorité de la raison. **Elles s'essayeront d'avoir un cœur souple et maniable, soumis et aisé à condescendre en toutes choses loïsibles, et à montrer en toute entreprise l'obéissance et la charité.** Bienheureux sont les cœurs pliables, car ils ne se rompent jamais !

Les Filles de la Visitation parleront toujours très humblement de leur petite Congrégation, et préféreront toutes les autres à icelle quant à l'honneur et estime ; et néanmoins la préféreront aussi à toute autre quant à l'amour, témoignant volontiers, quand il se présentera l'occasion, combien agréablement elles vivent en cette vocation.

DEUXIÈME ENTRETIEN

De la Confiance et Abandonnement

L'on propose si une âme peut, ayant le sentiment de sa misère, aller à Dieu avec une grande confiance.

Non seulement l'âme qui a la connaissance de sa misère peut avoir une grande confiance en Dieu, mais elle ne peut avoir une vraie confiance qu'elle n'ait la connaissance de sa misère ; car cette connaissance et confession de notre misère nous introduit devant Dieu. Aussi, tous les grands Saints commençaient toutes leurs prières par la confession de leur misère et indignité.

Plus nous sommes misérables, plus nous nous devons confier en la bonté et miséricorde de Dieu ; car entre la miséricorde et la misère il y a une certaine liaison si grande, que l'une ne se peut exercer sans l'autre. Si Dieu n'eût point créé d'homme, il eût été vraiment toujours tout bon, mais il n'eût pas été miséricordieux, d'autant qu'il n'eût fait miséricorde à personne. **Plus nous nous connaissons misérables, et plus nous avons occasion de nous confier en Dieu,** puisque nous n'avons rien de quoi nous confier en nous-mêmes. Il est bien bon de se défier de soi-même, mais de quoi nous servirait-il de le faire, sinon pour jeter toute notre confiance en Dieu et nous attendre à sa miséricorde ?

Vraiment, il est bien raisonnable qu'ayant offensé Dieu nous nous retirions un peu par humilité et demeurions confus ; mais il n'en faut pas demeurer là, car ces vertus d'humilité, d'abjection et de confusion sont des vertus mitoyennes, par lesquelles nous devons monter à l'union de notre âme avec son Dieu. **Ce petit reculement ne se fait que pour mieux sauter et s'élaner en Dieu par un acte d'amour et de confiance,** car il ne faut pas se confondre tristement ni avec inquiétude : c'est l'amour-propre qui donne ces confusions-là.

Vous dites que vous ne sentez pas cette confiance. Quand vous ne sentez pas, il en faut faire un acte et dire à Notre-Seigneur : **Encore que je n'aie aucun sentiment de confiance en vous, je sais pourtant que vous êtes mon Dieu, que je suis toute vôtre, et n'ai espérance qu'en votre bonté ; ainsi je m'abandonne toute en vos saintes mains.**

Il est toujours en notre pouvoir de faire ces actes, et quoique nous y ayons de la difficulté, il n'y a pourtant pas de l'impossibilité, et **c'est en ces occasions-là, parmi les difficultés, où nous devons témoigner de la fidélité à Notre-Seigneur.** Bien que nous les fassions sans goût, il ne s'en faut pas mettre en peine, puisque Notre-Seigneur les aime mieux ainsi. Et ne dites pas : Je les dis vraiment, mais ce n'est que de bouche ; car si le cœur ne le voulait, la bouche n'en dirait pas un mot. Ayant fait cela, **demeurez en paix, et sans faire attention sur votre trouble,** parlez à Notre-Seigneur d'autre chose.

Il est très bon d'avoir de la confusion quand nous avons la connaissance et sentiment de notre misère et imperfection, mais il ne faut pas s'arrêter là, ni tomber pour cela en découragement, ains **relever son cœur en Dieu par une sainte confiance, de laquelle le fondement doit être en Lui et non pas en nous ;** d'autant que, encore que nous changions, il ne change jamais, et demeure toujours aussi doux et miséricordieux quand nous sommes faibles et imparfaits que quand nous sommes forts et parfaits. J'ai accoutumé de dire que **le trône de la miséricorde de Dieu c'est notre misère :** il faut donc, d'autant que notre misère sera plus grande, avoir une plus grande confiance, car **la confiance est la vie de l'âme :** ôtez-lui la confiance, vous lui donnez la mort.

Il y a deux vertus, dont l'une est la fin de l'autre : **se dépouiller pour s'abandonner.** Abandonner notre âme et nous délaissier nous-mêmes n'est autre chose que de **quitter et nous défaire de notre propre volonté pour la donner à Dieu.** Il ne nous servirait guère de nous renoncer et délaissier si ce n'était pour nous unir parfaitement à la divine Majesté.

Il y a beaucoup de gens qui disent à Notre-Seigneur : *je me donne tout à vous et ne veux rien réserver ;* mais il y en a fort peu qui embrassent la pratique de cet abandonnement, lequel n'est autre chose qu'une **parfaite indifférence à recevoir les évènements selon qu'ils arrivent par ordre de la Providence divine :** recevoir également l'affliction comme la consolation, la maladie comme la santé, etc. Je dis avec la partie supérieure de notre âme.

Pour faire cet abandonnement, il faut obéir :

- ↳ par manière de **résignation à la volonté de Dieu signifiée :** ses Commandements, conseils, inspirations, nos Règles, et les ordonnances de nos Supérieurs
- ↳ par manière d'**indifférence à la volonté de son bon plaisir :** évènements des choses que nous ne pouvons pas prévoir.

Il y a des choses pour lesquelles il faut **joindre la volonté de Dieu signifiée à celle de son bon plaisir :** si je tombe malade d'une fièvre, je vois en cet évènement que le bon plaisir de Dieu est que je demeure en indifférence de la santé ou de la maladie ; mais la volonté de Dieu signifiée est que j'appelle le médecin et que j'applique tous les remèdes que je puis. Que la maladie surmonte le remède ou le remède la maladie, il en **faut être en parfaite indifférence,** en telle sorte que si la maladie et la santé étaient devant vous et que Notre-Seigneur vous dit : *si tu choisis la santé je ne t'en ôterai pas un grain de ma grâce, si tu choisis la maladie je ne te l'augmenterai pas non plus, mais au choix de la maladie il y a un peu plus de mon bon plaisir ;* alors l'âme qui est **entièrement délaissée et abandonnée entre les mains de Notre-Seigneur** choisira sans doute la maladie ;

oui, même quand ce serait pour demeurer toute sa vie dans un lit, sans faire autre chose que souffrir, elle ne voudrait pour rien au monde désirer un autre état. Ainsi, les Saints qui sont au Ciel ont une telle union à la volonté de Dieu, que s'il y avait un peu plus de son bon plaisir en enfer, ils quitteraient le Paradis pour y aller.

Cet état du délaissement de nous-mêmes comprend aussi d'être abandonné au vouloir de Dieu en toutes tentations, aridités, sécheresses, aversions et répugnances : car **en toutes ces choses l'on y voit le bon plaisir de Dieu quand elles n'arrivent pas par notre faute, et qu'il n'y a pas du péché**. Quand le mal est connu, il est plus facile à guérir, et l'ayant reconnu, il faut mortifier la passion d'où il procède.

En toutes aversions, il faut observer de ne diminuer point les actes de charité envers la personne à laquelle nous avons aversion, il la faut servir, lui parler, la caresser, non seulement comme si nous ne lui en avions point, mais davantage ; et en cela nous témoignerons notre fidélité à Dieu et obéirons à sa volonté signifiée, qui est que, contre toute notre répugnance, nous nous surmontons. Ayant appliqué ces remèdes, **ne vous mettez point en peine, mais souffrez de bon cœur, sans désirer d'être délivrée de votre affliction, demeurant soumise au bon plaisir de Dieu, qui est que vous soyez ainsi exercée**.

Il arrive quelquefois que l'on a de l'aversion non pas aux personnes, mais aux actions d'icelles. **Si quelqu'un fait quelque chose qui n'est pas bien, il faut le regarder avec compassion**, et non pas en concevoir de l'aversion. Si on avait de l'aversion également à tout ce qu'on verrait faire qui offenserait Dieu, cela proviendrait d'un bon zèle ; néanmoins, il serait par après dangereux de passer de l'aversion de l'action à l'aversion de la personne.

Ce n'est pas à dire que quand l'aversion est un peu forte nous puissions toujours parler avec la même allégresse que si nous avions une amitié suave ; car si bien il est en notre pouvoir de parler et faire toutes autres actions, il ne nous est pas pourtant possible de les faire avec un visage aussi gracieux que si nous n'avions point cette difficulté. Quand il ne s'ensuit point d'autre chose de nos aversions, sinon qu'en parlant à cette personne nous ne sommes pas tout à fait si gais, il y a seulement matière d'abaissement et d'humiliation, mais non pas de confession ; **un simple abaissement devant Dieu suffit pour réparer cette faute**. Mais si notre aversion continue et que nous fassions quelque action ou disions des paroles par ce motif, alors il y a du mal, car dès que le cœur pousse jusqu'à la bouche (*Mt 12, 34 ; 15, 11.18-20*), c'est signe que la volonté est coupable et qu'elle n'a pas réprimé le premier mouvement.

Vous demandez en quoi s'occupe intérieurement cette âme qui est toute abandonnée entre les mains de Dieu ? **Elle ne fait rien, sinon demeurer auprès de Notre-Seigneur en une sainte oisiveté, sans avoir souci d'aucune chose**, non pas même de son corps ni de son âme. Notre Seigneur auquel elle s'est toute délaissée y pensera assez. **Quand nous abandonnons tout, Notre Seigneur, prend soin de tout et conduit tout**. Que si nous réservons quelque chose de quoi nous ne nous confions pas en lui, il nous la laisse. **Celles qui sont dédiées à Dieu en la Religion doivent tout abandonner sans aucune réserve**.

Comme un enfant dans le sein de sa mère, [qui] ne sait point ni ne pense point où il va, mais se laisse porter et mener où il plaît à sa mère : cette âme se laisse porter quand elle aime la volonté du bon plaisir de Dieu en tout ce qui lui arrive, et chemine néanmoins quand elle fait avec grand soin tout ce qui est de la volonté de Dieu signifiée.

Il n'arrive jamais, pour abandonnés que nous soyons, que notre liberté et la volonté de notre libre arbitre ne nous demeurent, de sorte qu'il nous vient toujours quelque désir et quelque volonté. **Sitôt qu'une âme s'est délaissée en Dieu aperçoit en elle quelque volonté, elle la fait incontinent mourir dans la volonté de Dieu**.

Il y a des personnes fort parfaites auxquelles Notre Seigneur ne donne jamais de ces douceurs ni de ces quiétudes, qui font toutes choses avec la supérieure partie, et font mourir leur volonté dans la volonté de Dieu à vive force et avec la pointe de la raison : et **cette mort ici est la mort de la croix (*Pb 2, 8*)**, laquelle est beaucoup plus excellente et plus généreuse que l'autre, que l'on peut plutôt appeler un endormissement qu'une mort ; car cette âme qui s'est embarquée dans le sein de la providence de Dieu, se laisse aller et voguer doucement, comme une personne qui, dormant dans un vaisseau, sur une mer tranquille, ne laisse pas d'avancer. **Cette sorte de mort ainsi douce se donne par manière de grâce, et l'autre se donne par manière de mérite**.

Il faut que notre confiance soit fondée sur l'infinie bonté de Dieu et sur les mérites de la Mort et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec cette condition de notre part, que nous ayons et connaissions en nous une entière et ferme résolution d'être tout à Dieu, et de nous tout abandonner, sans aucune réserve, à sa Providence. Je ne dis pas qu'il faille sentir cette résolution d'être tout à Dieu, mais seulement qu'il la faut avoir ; parce qu'il ne faut pas s'occuper de ce que nous sentons ou que nous ne sentons pas, car la plupart de nos sentiments et satisfactions ne sont que des amusements de notre amour-propre.

Il ne faut pas entendre aussi qu'en toutes ces choses ici, de l'abandonnement et de l'indifférence, nous n'ayons jamais des désirs contraires à la volonté de Dieu et que notre nature ne répugne aux événements de son bon plaisir ; cela peut toujours arriver. Ce sont des vertus qui font leur résidence en la partie supérieure de l'âme, l'inférieure pour l'ordinaire n'y entend rien ; il n'en faut faire nul état, mais, **sans regarder à ce qu'elle veut, il faut embrasser cette volonté divine et nous y unir**.

TROISIÈME ENTRETIEN

De la Fermeté

Prédication de Monseigneur pour l'octave des Innocents.

Pour entrer en mon sujet, qui est l'Évangile, je commence par la première remarque que fait le grand saint Chrysostome, qui est **l'inconstance, la variété, l'instabilité des accidents de cette vie mortelle**. Oh que cette considération est utile ! car le défaut d'icelle est ce qui nous porte au découragement, bizarrerie d'esprit, inquiétude, variété d'humeurs, inconstance et instabilité en nos résolutions ; car nous ne voudrions pas rencontrer en notre chemin nulle difficulté, nulle contradiction, nulle peine ; nous voudrions avoir toujours des consolations sans sécheresses ni aridités, des biens sans mélange d'aucun mal, la santé sans maladie, le repos sans le travail, la paix sans trouble. Qui ne voit notre folie ? car nous voulons ce qui ne se peut. **La pureté ne se trouve qu'en Paradis** : le bien, le repos, la consolation y est en sa pureté, sans aucun mélange du trouble ni de l'affliction ; au contraire, en enfer, le mal, le désespoir, le trouble, l'inquiétude s'y trouve et y est en sa pureté, sans aucun mélange du bien, de l'espérance, de la tranquillité ni de la paix. Mais en cette vie périssable, tout y est mélangé, c'est une continuelle variété d'accidents divers.

Le défaut de la connaissance de cette vérité est ce qui nous rend muables et changeants en nos humeurs, d'autant que nous ne nous servons pas de la raison que Dieu nous a donnée, laquelle raison étant immuable, ferme et solide, est ce qui nous rend semblable à Dieu. Il est dit que l'homme sage, c'est-à-dire l'homme qui se conduit par la raison, se rendra maître absolu des astres : par l'usage de la raison, il demeurera ferme et solide en la diversité des accidents et évènements de cette vie mortelle. En l'affliction il ne désespère point, mais il attend la consolation ; en la maladie il ne se tourmente point, ains il attend la santé, ou s'il se voit tellement mal que la mort s'en dût ensuivre, il bénit Dieu, espérant le repos de la vie immortelle ; s'il est méprisé, il sait bien que l'honneur n'a point de permanence en cette vie, ains est ordinairement suivi de déshonneur ou du mépris. Bref, en toutes sortes d'évènements, il demeure ferme, stable, constant, solide en la **résolution de tendre et prétendre à la jouissance des biens éternels**.

En Religion, on ne peut pas se laisser du tout tant emporter à ses passions, d'autant que, quant aux choses extérieures, les Règles y sont pour nous tenir réglés au prier, au manger et dormir, et ainsi des autres exercices, toujours à même heure quand l'obéissance ou la cloche nous le signifie ; il faut toujours n'avoir qu'une même compagnie, car on ne se peut séparer. En quoi donc exerce-t-on la bizarrerie et inconstance ? En la diversité des humeurs, des volontés, des désirs. Maintenant nous voulons une chose, et demain nous ne la voudrions plus. **Cela ne provient que de ce que nous nous laissons conduire à nos inclinations, passions ou affections, pervertissant ainsi l'ordre que Dieu avait mis en nous, que tout serait sujet à la raison** ; car si la raison ne domine sur toutes nos puissances, facultés, passions, inclinations, affections, et enfin sur tout ce qui est de nous, qu'arrivera-t-il sinon une continuelle vicissitude, inconstance, variété, changement, bizarrerie, qui nous feront être tantôt en courage, et un peu après lâches, négligents et paresseux ; tantôt joyeux, et puis mélancoliques ? Nous serons tranquilles une heure, et puis inquiets deux jours ; bref, notre vie se passera en fainéantise et perte de temps.

Nous sommes incités et pressés à considérer l'inconstance et variété des succès, tant ès choses temporelles qu'ès choses spirituelles, afin qu'en l'évènement des rencontres qui pourraient effaroucher nos esprits, nous ne perdions point courage et ne nous laissions point emporter à l'inégalité d'humeur parmi l'inégalité des choses qui nous arrivent ; que soumis à la conduite de la raison que Dieu a mise en nous, nous demeurions fermes, constants et invariables en la **résolution que nous avons faite de servir Dieu constamment, courageusement, ardemment et hardiment, sans discontinuation**.

J'ai toujours tâché de vous inculquer bien avant dans la mémoire cette **très sainte égalité d'esprit**, comme étant **la vertu la plus nécessaire et particulière de la Religion**. C'est à quoi ont visé plus particulièrement tous les anciens Pères des Religions, à faire que cette égalité et stabilité d'humeurs et d'esprit régnât dans leurs monastères, et pour cela, ils ont établi les Statuts, Constitutions et Règles, afin que les Religieux s'en servissent comme d'un pont pour passer de la continuelle égalité des exercices qui y sont marqués et auxquels il se faut assujettir, à cette tant aimable et désirable égalité d'esprit, parmi l'inconstance et inégalité des accidents que nous rencontrons au chemin tant de notre vie mortelle que de notre vie spirituelle.

Le grand saint Chrysostome dit : Écoute, ô homme qui te fâches de quoi toutes choses ne te succèdent pas comme tu voudrais, as-tu point de honte de voir que ce que tu voudrais ne s'est pas même trouvé en la famille de Notre Seigneur ? Lors Notre-Dame produit son Fils, les Anges annoncent sa naissance, les pasteurs et les Rois Mages le viennent adorer : je vous laisse à penser quelle jubilation et quelle consolation n'eurent-ils pas parmi tout cela ! Mais attendez. Un peu de temps après, *l'Ange du Seigneur* vient dire *en songe* à saint Joseph : *Prends l'Enfant et la Mère et t'enfuis en Egypte (Mt 2, 13)*, d'autant qu'Hérode veut faire mourir l'Enfant. Oh ! que ce fut sans doute un sujet de douleur très grand et à Notre-Dame et à saint Joseph ! Oh ! que l'Ange traite bien saint Joseph en vrai Religieux ! Le pauvre saint Joseph eût pu dire choses que nous eussions bien alléguées à l'Ange si nous eussions été en la place de saint Joseph, lequel **ne dit pas un mot pour s'excuser de faire l'obéissance**, ains il partit à la même heure et fit tout ce que l'Ange commanda.

1. Premièrement nous sommes enseignés qu'**il ne faut nulle remise ni délai en ce qui regarde l'obéissance** ; c'est le fait du paresseux que de retarder. **Le Saint-Esprit ne veut nulle remise, ains il désire une grande promptitude à suivre ses inspirations** ; notre perte vient de notre lâcheté qui nous fait dire : je m'amenderai tantôt. Pourquoi non à cette heure qu'il nous inspire et nous pousse ? Nous sommes si tendres sur nous-mêmes que nous craignons tout ce qui semble nous empêcher de demeurer en notre lenteur et fainéantise. Oh ! que nous avons grand tort de permettre que Dieu envoie et renvoie heurter et frapper à la porte de nos cœurs par plusieurs fois, avant que nous les lui voulions ouvrir et lui en permettre la demeure, car il y a à craindre que nous ne l'irritions et contraignons de nous abandonner.

Il faut considérer **la grande paix, constance, et égalité d'esprit de la très sainte Vierge et de saint Joseph** parmi l'inégalité si grande des divers accidents et évènement des choses qui leur arrivaient. Voyez si nous avons raison de nous troubler et étonner si nous voyons semblables rencontres. L'inégalité des accidents ne doit pas porter nos âmes et nos esprits à nulle sorte d'inégalité d'humeurs ; car elle ne provient d'autre source que de nos passions, inclinations ou affections immortifiées, et cela ne doit plus avoir aucun pouvoir sur nous, tandis qu'il nous incitera à faire, laisser ou désirer aucune chose, pour petite qu'elle puisse être, qui soit contraire à ce que la raison nous dicte qu'il faut faire ou délaisser **pour plaire à Dieu**.

2. Je désire que nous remarquions l'estime que nous devons faire du secours, de l'assistance et de la direction de ceux que Dieu met autour de nous pour nous aider à marcher sûrement en la voie de la perfection. Les aides que l'on nous donne sont pour nous aider à nous tenir fermes en notre chemin, afin de nous empêcher de tomber, ou, si nous tombons, elles nous aident à nous relever. O Dieu ! **avec quelle franchise, cordialité, sincérité, simplicité et fidèle confiance ne devons-nous pas traiter avec ces aides qui nous données de la part de Dieu pour notre avancement spirituel ! Nous les devons regarder tout de même que nos bons Anges**, car ils sont appelés Anges gardiens parce qu'ils sont chargés de nous assister de leurs inspirations, de nous défendre en nos périls, de nous reprendre en nos défauts et nous exciter à la poursuite de la vertu, de porter nos prières devant le trône de la divine bonté et miséricorde de Notre-Seigneur, et de nous rapporter l'entérinement de nos requêtes ; et les grâces que Dieu nous veut faire, il nous les fait par l'entremise ou intercession de nos bons Anges. **Nos aides sont nos bons Anges visibles, ils font extérieurement ce que nos Anges font intérieurement** : elles nous avertissent de nos défauts, elles nous encouragent en nos faiblesses et lâchetés, elles nous excitent à la poursuite de notre entreprise pour parvenir à la perfection elles nous empêchent par leurs bons conseils de tomber et nous aident à nous relever quand nous sommes chus. Si nous sommes accablés d'ennui et de dégoût, elles nous aident à porter patiemment notre peine et prient Dieu à ce qu'il nous donne la force de la supporter pour ne point succomber en la tentation.

3. Je considère ensuite pourquoi Notre Seigneur, qui est la Sagesse éternelle, ne prend pas soin de sa famille, je veux dire d'avertir saint Joseph, ou bien sa très douce Mère, de tout ce qui leur devait arriver. Ne pouvait-il pas l'inspirer au cœur de sa sainte Mère, ou de son bien aimé père saint Joseph, plutôt que d'en laisser la charge à l'Ange qui était beaucoup inférieur à Notre-Dame ? **Notre Seigneur ne se voulut pas gouverner lui-même, ains se laisse porter où l'on veut par qui l'on veut** ; il semble qu'il ne s'estime pas assez sage pour se conduire lui-même ni sa famille, ains laisse gouverner l'Ange tout ainsi qu'il veut, encore qu'il n'ait point de science ni de sagesse en comparaison de sa divine Majesté. Et maintenant nous autres, serons-nous si osés de dire que nous nous gouvernerons bien nous-mêmes, comme n'ayant plus besoin de direction ni de l'aide de ceux que Dieu nous a donnés pour nous conduire, ne les estimant assez capables pour nous ? L'Ange était-il plus que Notre-Seigneur ou Notre-Dame ? avait-il meilleur esprit et plus de jugement ? Nullement. Était-il plus qualifié, ou doué de quelque grâce spéciale ou particulière ? Cela ne se peut, vu que Notre Seigneur est Dieu et homme tout ensemble, et que Notre-Dame étant Mère de Dieu, a par conséquent plus de grâces et perfections que tous les Anges ensemble : néanmoins l'Ange commande, et il est obéi.

Qui pourrait entrer en doute que Notre-Dame ne valût mieux que saint Joseph, et qu'elle n'eût plus de discrétion et de qualités propres pour le gouvernement que son époux ? Néanmoins, l'Ange ne s'adresse point à elle pour tout ce qu'il est requis de faire. Notre-Dame ne s'offensa point de quoi l'Ange s'adressait à saint Joseph, mais **elle obéit tout simplement, parce qu'elle sait que Dieu l'a ainsi ordonné ; elle ne s'informe point pourquoi, mais il lui suffit que Dieu le veut ainsi et qu'il prend plaisir que l'on se soumette sans autre considération**. Ne voyez-vous pas que Dieu prend plaisir de traiter ainsi avec les hommes, pour leur apprendre la très sainte et très amoureuse sujétion ? Dieu veut que saint Pierre conduise les autres et soit le Pasteur universel, et que saint Jean soit l'un de ceux qui sont conduits et qui lui obéissent. Grand cas de l'esprit humain, qui ne veut point se rendre capable d'adorer les secrets mystères de Dieu et de sa volonté, s'il n'a quelque sorte de connaissance pourquoi ceci ou pourquoi cela ! Grande pitié ! dès qu'une fois on s'est laissé aller à épilucher tout ce que l'on voit faire, que ne faisons-nous pas pour perdre la tranquillité de nos cœurs ! **Il ne nous faut point de raison, sinon que Dieu le veut ainsi, et cela nous doit suffire**. – Mais qui m'assurera que c'est la volonté de Dieu ? – Nous voudrions que Dieu nous révélât toutes choses par des secrètes inspirations. – Voudrions-nous attendre qu'il nous envoyât des Anges pour nous annoncer ce qui est de sa volonté ? Il ne le fit pas à Notre-Dame même, mais voulut la lui faire savoir par l'entremise de saint Joseph auquel elle était sujette comme à son supérieur. Semblables niaiseries que nous forgeons en nos esprits, plutôt que de nous soumettre à **la voie très aimable et commune d'une sainte soumission à la conduite de ceux que Dieu nous a donnés et à l'observance de la direction tant des Règles que des Supérieurs**.

Qu'il nous suffise donc de savoir que Dieu veut que nous obéissions, sans nous amuser à la considération de la capacité de ceux à qui il faut obéir ; **et ainsi nous assujettirons nos esprits à marcher tout simplement en la très heureuse voie d'une sainte et tranquille humilité, qui nous rendra infiniment agréables à Dieu.**

3. Vraiment, l'Ange parlait bien courtement, et traitait bien saint Joseph en bon Religieux : « Va, et n'en reviens point que je ne te le dise ». Sur cette façon de procéder, nous sommes enseignés comme nous **nous devons embarquer sur la mer de la divine Providence**, sans biscuit, sans rames, sans avirons, sans voiles, sans nulle sorte de provisions, mais **laisser tout le soin de nous-mêmes à Notre-Seigneur, sans retour, réplique ni craintes quelconques de ce qui nous pourrait arriver**. Le pauvre saint Joseph n'eût-il pas eu raison de lui faire quelque réplique ? – Vous me dites que je parte et si promptement ? – Tout à cette heure, pour nous montrer **la promptitude que le Saint-Esprit requiert de nous** lorsqu'il nous dit : « *Surge*, lève-toi, sortant de toi-même et de telle imperfection. » **Le Saint-Esprit est ennemi des remises et des délais.**

Considérez le grand patron et modèle des parfaits Religieux, saint Abraham, voyez comme Dieu le traite. Il ne fait aucune réplique, et s'en va où l'Esprit de Dieu le conduisait, jusques en une montagne qui s'est appelée depuis *Vision de Dieu*, d'autant qu'il reçut des grâces grandes et signalées en cette montagne, pour montrer **combien la promptitude de l'obéissance lui est agréable. Saint Joseph ne dit rien et se confie pleinement que Dieu pourvoirait à tout**. Certes, tous les anciens Religieux ont été admirables en **cette confiance qu'ils ont eue que Dieu leur pourvoirait toujours assez ce de quoi il leur serait nécessaire pour ce qui regardait l'entretien de leur vie, laissant ainsi tout le soin d'eux-mêmes à la divine Providence.**

Je considère qu'il n'est pas seulement requis de nous reposer en la divine Providence pour ce qui regarde les choses temporelles, mais beaucoup plus pour ce qui appartient à notre vie spirituelle et à notre perfection. **Il n'y a que le trop grand soin que nous avons de nous-mêmes qui nous fasse perdre la tranquillité de l'esprit et qui nous porte si souvent à des inégalités et bizarreries d'humeurs** ; car dès que quelques contradictions nous arrivent, voire seulement quand nous apercevons en nous quelque petit trait de nos immortifications, pour petit qu'il soit, il nous semble que tout est perdu. « Mais je suis si misérable et remplie d'imperfection ! » - Bénissez Dieu de quoi il vous a donné cette connaissance ; et retranchez cette tendreté inutile qui vous fait plaindre de votre infirmité.

Nous avons des tendretés sur nos corps qui sont grandement contraires à la perfection, mais plus, sans comparaison, celles que nous avons sur notre esprit. « Mon Dieu ! je ne suis pas fidèle à Notre-Seigneur, et partant je n'ai point de consolation à l'oraison. – Grande pitié, certes ! – Mais je suis si souvent en sécheresse, cela me fait croire que je ne suis pas bien avec Dieu – Voire, c'est bien dit : comme si Dieu donnait toujours des consolations à ceux qu'il aime ! Voyez si Notre-Dame et saint Joseph sont toujours en consolation. » Considérez, je vous prie, si nous avons raison de nous plaindre et lamenter, puisque saint Joseph ne se plaint point, ni n'en témoigne rien en son extérieur. **Il faut être tranquille en notre peine, et laisser le soin à Notre-Seigneur de nous l'ôter quand bon lui semblera.**

En notre luth spirituel, ce sont deux choses également discordantes et nécessaires d'être accordées : **avoir un grand soin de nous perfectionner, et n'avoir point de soin de notre perfection, ains le laisser entièrement à Dieu**. Dieu veut que nous ayons un soin tranquille et paisible, qui nous fasse faire ce qui est jugé propre par ceux qui nous conduisent, et aller fidèlement toujours avant dans le chemin qui nous est marqué par les Règles et directions qui nous sont données ; et quant au reste, que nous nous en reposions en son soin paternel, tâchant tant qu'il nous sera possible de tenir notre âme en paix. Quand notre âme est bien accoisée (**calme, tranquille*), et que les vents des soins superflus et des inégalités et inconstances d'esprit ne la troublent ni inquiètent, elle est fort capable de **porter en elle l'image de Notre Seigneur**. Mais quand elle est troublée, inquiétée et agitée des diverses bourrasques que causent les passions, quand on se laisse gouverner par elles et non par la raison, nous ne sommes nullement capables de représenter la belle et très aimable image de Notre-Seigneur crucifié, ni la diversité de ses excellentes vertus, ni notre âme ne pourra pas être capable de lui servir de lit nuptial. **Il nous faut donc laisser le soin de nous-même à la merci de la divine Providence, et faire néanmoins tout bonnement et simplement ce qui est en notre pouvoir pour nous amender ou perfectionner, prenant toujours soigneusement garde de ne point laisser troubler ni inquiéter nos esprits.**

Quand l'on nous fait commandement d'embrasser quelque exercice, il ne faut pas dire : Sera-ce pour longtemps ? ains embrasser tout simplement la parfaite obéissance d'Abraham qui n'apporta nulle réplique, ni plainte, ni délai à exécuter le commandement de Dieu qui le favorisa grandement en lui faisant trouver un bélier qu'il sacrifia au lieu de son fils, **Dieu se contentant de sa volonté.** (*Gn 22, 1-13*)

De la simplicité que pratiqua saint Joseph. **Il ne fait point de réflexion sur le commandement, c'est pourquoi il y alla plein de paix et de confiance en Dieu.** « Je suis déjà si distraite, si l'on me fait portière, je le serai bien plus, car l'on sait tant de nouvelles à la porte ! mais si l'on me laissait en ma cellule, je serais si modeste, tranquille et recueillie. » Allez tout simplement en Egypte parmi la grande quantité d'ennemis que vous y aurez, car Dieu qui y fait aller vous y conservera et vous n'y mourrez point. **Quand c'est par obéissance n'apportons jamais nulle excuse, car Dieu est pour nous, et nous fera profiter en la perfection davantage que si nous n'eussions rien eu à faire.**

QUATRIÈME ENTRETIEN

Sur le sujet de la Cordialité

La cordialité n'est autre chose que l'essence de la vraie et sincère amitié, laquelle amitié ne peut être qu'entre personnes raisonnables et qui entretiennent et nourrissent leurs amitiés par l'entremise de la raison ; car autrement ce ne peut être amitié, mais seulement amour. Les bêtes ont de l'amour entre elles, à cause de quelque correspondance naturelle ; oui même elles ont de l'amour pour l'homme. Mais cela ne se doit pas appeler amitié. Ce que je dis pour montrer que **les hommes font des amitiés, lesquelles n'ayant pas une bonne fin, ni ne se conduisant pas par la raison, ne méritent nullement le nom d'amitié**. Par exemple, vous trouverez une troupe de jeunes fols lesquels s'assembleront et porteront une amitié grande ; ils s'appelleront frères et n'oublieront rien pour se faire accroire qu'ils s'aiment fort ; ce qui n'est pourtant pas, d'autant que le fondement de leur amitié n'est autre que le dessein qu'ils ont fait de faire plusieurs choses contraires à la raison, sans laquelle il ne peut y avoir d'amitié.

Il faut, outre l'entremise de la raison, qu'il y ait une certaine **correspondance, ou de vocation, ou de prétention, ou de qualité**, entre ceux qui contractent de l'amitié par ensemble. Remarquez, je vous supplie, qu'**il n'y a point de plus vraie amitié ni de plus forte que celle qui est entre les frères** ; c'est pourquoi les anciens chrétiens s'appelaient tous frères ; et cette première ferveur s'étant refroidie entre le commun des chrétiens, l'on a institué les Religieux, dans lesquelles l'on a ordonné que les Religieux s'appelleraient tous frères et sœurs, pour marque de la sincère et vraie amitié cordiale qu'ils se portent ou qu'ils se doivent porter. L'on n'appelle pas amitié l'amour que les pères portent à leurs enfants, [et inversement], parce qu'il n'y a pas de la correspondance : l'amour des pères étant un amour d'autorité et majestueux, et celui des enfants pour leurs pères, un amour de respect et de soumission. Mais entre les frères, la correspondance de leur condition fait une amitié ferme, forte et solide, et n'y en a point de comparable à celle-ci, elle est sans artifice (contrat de mariage, intérêts mondains...). C'est pour ce sujet que **les Religieux s'appellent tous frères, et partant ont un amour qui mérite vraiment le nom d'amitié, mais non d'amitié commune, mais d'amitié cordiale**.

Qu'est-ce à dire cordiale ? Cela signifie une amitié qui a son fondement dans le cœur. Or, il faut savoir que **l'amour a son siège dans le cœur, et que jamais nous ne pouvons trop aimer notre prochain et ne pouvons excéder les termes de la raison en cet amour** ; mais quant aux témoignages de cet amour, nous pouvons bien faillir et excéder, passant outre les règles de la raison. Le glorieux saint Bernard dit que « **la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure** » et que, en notre amour, il n'y doit avoir nulle borne. Ce qui se dit pour Dieu se doit entendre de même pour ce qui regarde l'amour du prochain, **pourvu toutefois que l'amour de Dieu surnage toujours au-dessus et tienne le premier rang : mais après, nous devons aimer nos Sœurs de toute l'étendue de notre cœur** et ne nous contenter pas de les aimer comme nous-même, mais **nous les devons aimer plus que nous-même** pour observer les règles de la perfection évangélique qui demande cela de nous. « *Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés* » (Jn 13, 34 ; 15, 12) Tout ainsi que Notre Seigneur nous a toujours préférés à lui-même, il le fait encore autant de fois que nous le recevons au très saint Sacrement, se faisant notre viande, de même veut-il que nous ayons un amour tel les uns pour les autres, que nous les préférions toujours à nous, et qu'ainsi qu'il a fait tout ce qui se pouvait pour nous, excepté de se damner (car il ne le devait ni ne le pouvait faire), il veut, et la règle de la perfection le requiert, que nous fassions tout ce que nous pouvons les uns pour les autres, excepté de nous damner ; mais hors de là, **notre amitié doit être si ferme, cordiale et solide, que nous ne refusions jamais de faire ou de souffrir quoi que ce soit pour notre prochain et pour nos Sœurs**.

Cet amour cordial doit être accompagné de deux vertus :

- ✦ **l'affabilité**, qui répand une certaine suavité dans les affaires et communications sérieuses, faisant des caresses quelquefois selon la nécessité de ceux avec qui l'on traite, et conservant une gravité suave selon les affaires
- ✦ **la bonne conversation**, qui nous rend gracieux et agréables aux récréations et conversations moins sérieuses, elle requiert que l'on contribue à la joie sainte et modérée, que l'on communique rondement, contribuant ce que nous pourrons à ce qui est requis ou pour son utilité ou pour sa consolation

Toutes les vertus ont deux vices contraires qui sont les extrémités de la vertu :

- ✦ gravité/**affabilité**/mollesse à dire des paroles fréquentes qui tendent à la flatterie
- ✦ sérieux/**bonne conversation**/bouffonneries

C'est bien la vérité que nous devons tous avoir cette **prétention d'atteindre et donner droit dans le blanc de la vertu**, laquelle nous devons désirer chèrement, mais pourtant, **ni nous ne devons perdre courage quand nous ne rencontrons pas droitement l'essence de la vertu, ni nous en devons étonner**, pourvu que nous donnions au rond, c'est-à-dire au près que nous pourrons, car c'est une chose que les Saints mêmes n'ont pas su faire, et n'y a jamais eu que Notre-Seigneur et Notre-Dame qui l'aient pu faire. Il ne nous faut pas étonner si nous ne sommes pas également doux et suaves, pourvu que nous aimions de cet amour du cœur notre prochain, selon toute son étendue et comme Notre-Seigneur nous a aimés.

Il faut pourtant tâcher de rendre, autant que nous pouvons, les témoignages extérieurs de notre affection, nous conformant autant que la raison le requiert ou permet avec un chacun : rire avec les riants et pleurer avec ceux qui pleurent, sans user de familiarité indécente. **Que la sainteté paraisse en notre familiarité et témoignage d'amitié**. Les saints Religieux d'autrefois, lorsqu'ils se rencontraient, disaient : *Deo gratias !* Ainsi, il faut témoigner que nous aimons nos Sœurs et nous

plaisons avec elles, **pourvu que la sainteté accompagne toujours les témoignages que nous leur rendons de nos affections, et que Dieu n'en puisse non seulement pas être offensé, mais qu'il en puisse être glorifié et loué.** (*cf Rm 16, 16 ; 1 Co 16, 20 ; 2 Co 13, 12 : Saluez un tel qui sait bien que je l'aime du cœur, et un tel, qui doit être assuré que je l'aime comme mon frère, et en particulier sa mère, qui sait bien qu'elle est la mienne aussi.*)

Il ne faut pas s'étonner si l'on ne rit pas de si bonne grâce que si l'on n'en avait point, non plus que quand on se trouve mal ; car en ces deux occasions, pourvu que l'on sourie un peu et que l'on ne tienne pas sa contenance refrognée quand on nous parle, nous nous devons contenter, car, quand la passion est fort émue, il est bien difficile de faire meilleure mine. Il suffit que nous sachions qu'**il faut marcher selon la partie supérieure en la voie de notre perfection, et ne nous pas soucier des émotions de la partie inférieure ; car autrement nous serions en perpétuel chagrin et inquiétude d'esprit et ne ferions pas grand avancement.** Il la faut laisser gronder et ne pas suivre ses volontés, faisant toujours régner la raison, qui veut **que nous nous surmontions en toutes les occasions pour plaire à Dieu** et observer le point de nos Règles qui dit qu'il se faut aimer cordialement.

Si bien nous sommes obligés d'aimer plus ceux qui sont plus vertueux de l'amour de complaisance, nous ne les devons pas pourtant plus aimer de l'amour de bienveillance, et ne leur devons pas rendre plus de témoignages d'amitié [car] :

- ↳ Notre Seigneur ne l'a pas fait, mais semble qu'il ait plus aimé les imparfaits que non pas les autres (*cf Mt 9, 13*)
Ceux qui ont plus besoin de nous, nous les devons assister et leur témoigner notre amour plus particulièrement, car c'est là où nous montrons que nous aimons par charité, et non pas à aimer ceux qui nous donnent plus de consolation que de peine. Il faut faire selon que l'utilité du prochain requiert, mais hors de là, il faut tâcher de faire que nous aimions également, sans en exclure aucun, pour imparfait qu'il soit.
- ↳ **Nous ne pouvons pas juger quels sont ceux qui sont plus parfaits et qui ont plus de vertus, car les apparences extérieures sont trompeuses.** Il se peut faire qu'une Sœur laquelle vous verrez chopper fort souvent et commettre prou d'imperfections, sera **plus vertueuse et plus agréable à Dieu,** ou pour la grandeur du courage qu'elle conserve emmi ses imperfections, ne se laissant point troubler ni inquiéter de se voir si sujette à tomber, ou bien par l'humilité qu'elle en retire et amour de son abjection.

Toutes doivent savoir que nous les aimons de cet amour du cœur. Car, **pour avoir une inclination pour l'une plutôt que pour les autres, l'amour que nous lui portons n'en est pas plus parfait, ains, peut-être, plus sujet au changement à la moindre petite chose qu'elle nous fera.** Pour bien témoigner que nous l'aimons chèrement, **il faut lui procurer tout le bien que nous pouvons tant pour l'âme que pour le corps,** priant pour lui et le servant cordialement quand l'occasion s'en présente.

À l'amour cordial est attachée une vertu qui est comme un appendice de cet amour, laquelle est une **confiance tout enfantine.** Cette confiance doit faire que les Sœurs ne soient pas si chiches de communiquer leurs petits biens et petites consolations à leurs Sœurs, non plus que de ne vouloir que leurs imperfections soient remarquées par elles. Si l'on avait quelque grande chose, l'oraison de quiétude, ou que sais-je moi quoi, il ne faudrait pas s'en vanter ; mais quant à nos petites consolations, nos petits biens, je voudrais qu'on ne fit pas tant les renchéries et réservées, mais que, quand l'occasion s'en présenterait, par forme de simple confiance enfantine, l'on communiquât rondement et naïvement les unes parmi les autres. Et pour ce qui regarde nos défauts, que nous ne nous missions pas en si grande peine de les couvrir, car, pour dire que nous ne les laissons pas voir au dehors, ils n'en sont pas meilleurs pourtant ; les Sœurs ne croiront pas que vous n'ayez point d'imperfections pour cela, ains elles seront peut-être plus dangereuses et plus mauvaises que si elles étaient découvertes et qu'elles vous causassent de la confusion. Il ne se faut donc point étonner ni décourager de quoi nous commettons des imperfections et défauts devant nos Sœurs, ains au contraire, **il faut être bien aises que nous soyons reconnues pour telles que nous sommes.** J'ai fait une faute ou une sottise, mais c'est devant nos Sœurs qui m'aiment chèrement, et partant qui me sauront bien supporter et en auront plus de compassion sur moi que de passion contre moi. Et par ainsi, **cette confiance nourrirait grandement la cordialité et tranquillité de nos esprits, qui sont sujets à se troubler quand nous sommes reconnues défaillantes en quelque chose, pour petite qu'elle soit, comme si c'était grande merveille que de nous voir imparfaits.**

Il se faut toujours souvenir que, pour quelque petit manquement de suavité que l'on commet quelquefois par mégarde, l'on ne se doit pas fâcher, ni juger que l'on n'ait point de cordialité, car l'on ne laisse pas d'en avoir. **Un acte par ci par là, pourvu qu'il ne soit pas fréquent, ne fait pas l'homme vicieux, spécialement quand on a la volonté bonne de s'amender.**

Le grand saint Bernard, sur les paroles du Psaume (132, 1.2) : *Oh qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères de vivre ensemble et être unis, on dirait un baume précieux qui descend sur la barbe, sur la barbe d'Aaron,* lequel était composé de toutes les huiles odoriférantes que l'on pouvait rencontrer. Il veut dire ainsi : **l'amour cordial que les Religieux ont par ensemble, cette union qu'ils ont entre tous fait un onguent précieux, qui est composé des vertus d'un chacun en particulier ;** car il n'y a celui, tant chétif qu'il soit, qui n'ait quelque vertu, et ces vertus sont unies par l'amour cordial et font un onguent si précieux, qu'il est propre pour être répandu sur le chef du grand-prêtre qui est Notre-Seigneur. **Il répand devant lui une suavité sans pareille, et fait que les Sœurs qui demeurent en cette très désirable union lui sont infiniment agréables et dignes de leur vocation.**

De l'esprit d'Humilité

Que c'est faire toutes choses en esprit d'humilité, ainsi que nos saintes Constitutions nous ordonnent de faire ?

Il y a différence entre l'humilité, la coutume de l'humilité et l'esprit d'humilité : car l'humilité est de faire quelque acte pour s'humilier ; la coutume est d'en faire à tous rencontres et à toutes occasions qui s'en présentent ; mais l'esprit d'humilité est de se plaire en l'humiliation, de rechercher l'abjection et l'humilité emmi toute autre chose, c'est-à-dire que, **en tout ce que nous faisons ou désirons, notre but principal soit de nous humilier et avilir, et que nous nous plaisons à rencontrer notre propre abjection en toutes occasions, en aimant chèrement la pensée.** Voilà ce que c'est faire toutes choses en esprit d'humilité.

Si c'est un manquement d'humilité de rire des coupes ou du manquement que la lectrice fait ? Nullement, car le rire est une passion qui s'émeut sans notre consentement, et d'autant que nous rions et sommes émus à rire pour des occasions imprévues. Les fols rient à tous propos, parce que toutes choses les surprennent ne les ayant nullement prévues ; mais les sages ne sont pas si légers à rire, parce qu'ils se servent mieux de la considération qui fait que nous prévoyons les choses qui nous doivent arriver. **Ce n'est pas contre l'humilité de rire, pourvu néanmoins que l'on ne passe point plus avant,** s'entretenant en son esprit ou bien avec quelqu'un du sujet qui nous a émus à rire, surtout quand il s'agit de l'imperfection du prochain. **La bonne estime du prochain ne se peut concevoir ni conserver que par la fidélité à la remarque de ses vertus et à la fuite de ses imperfections :** *La charité fuit le mal (1 Co 13, 5)* dit l'Apôtre.

Il faut interpréter toujours en la meilleure part qu'il se peut ce que nous lui voyons faire, car quant au simple soupçon, il faut entièrement en détourner nos esprits ; il nous faut persuader que ce n'est point le mal que nous avons aperçu, mais que c'est notre imperfection qui nous cause telle pensée, afin d'éviter les jugements téméraires sur les actions d'autrui, qui est un mal très dangereux, et lequel nous devons souverainement détester. Es choses palpablement mauvaises, **il nous en faut avoir compassion et nous humilier des défauts de nos Sœurs comme des nôtres mêmes, et prier Dieu d'un même cœur pour leur amendement, que nous ferions pour le nôtre si nous étions sujettes aux mêmes défauts.**

Pour acquérir cet esprit d'humilité, il n'y a point d'autre moyen que de considérer la beauté de cette vertu et son utilité, pour nous affectionner à la pratiquer fidèlement en toutes occurrences. **Toutes les vertus ne s'acquièrent que par des actes réitérés.**

Nous ne devons pas prendre les choses que nous disons par simple direction comme si elles étaient d'obligation et que l'on n'y dût jamais faire des fautes. Une fille qui serait bien dégoûtée ne devrait pas observer de prendre sans choix, ains devrait prendre ce de quoi elle pourrait le mieux manger. Celles qui feront ceci feront bien, celles qui ne le voudront pas n'y ont nulle obligation.

CINQUIÈME ENTRETEN

Sur le sujet de la Générosité

Pour bien entendre que c'est et en quoi consiste cette **force et générosité d'esprit qu'il faut avoir pour être fille de la Visitation**, il faut que je dise en quoi consiste la parfaite humilité. Il y a en nous deux sortes de biens :

Biens qui sont en nous et de nous	Biens qui sont en nous, mais non pas de nous
L'humilité nous fait abaisser et humilier par la connaissance et reconnaissance de ce que nous sommes de nous-même, comme un rien et un néant, et par le peu d'estime qu'elle fait de ce qui est en nous et de nous ; cela se doit par raison, n'étant pas des biens stables et qui nous rendent plus agréables à Dieu, mais muables et sujets à la fortune. Dieu a tellement mis ces biens en nous qu'ils semblent être de nous : santé, richesses, sciences acquises, beauté, etc.	L'humilité nous fait estimer grandement à cause des biens qui sont en nous et non pas de nous : ↳ la foi, l'espérance et le peu d'amour que nous avons, comme aussi une certaine capacité que Dieu nous a donnée de nous unir à lui par le moyen de la grâce ↳ notre vocation, qui nous donne assurance de la possession de la gloire et félicité éternelle (autant que nous la pouvons avoir en cette vie)
Ces biens appartiennent à l' humilité pour son exercice.	Ces biens appartiennent à la générosité pour son exercice. Cette estime que fait l'humilité de tous ces biens ici, est le fondement de la générosité de l'esprit.
L'humilité croit de ne pouvoir rien, eu égard à la connaissance de notre pauvreté et faiblesse, en tant que de nous-mêmes.	La générosité nous fait dire avec saint Paul : <i>Je peux tout en celui qui me rend fort (Ph 4, 13)</i>
L'humilité nous fait défier de nous-mêmes	La générosité nous fait confier en Dieu
Ces deux vertus d'humilité et de générosité sont tellement jointes et unies l'une avec l'autre qu'elles ne sont jamais ni ne peuvent être séparées.	

Une fausse et niaise humilité empêche de regarder rien en soi qui soit bon. Ceux qui s'y amusent ont grand tort, car **ces biens que Dieu met en nous veulent être reconnus, estimés et grandement honorés**. Non seulement les vrais chrétiens ont reconnu qu'il fallait regarder ces deux sortes de biens, les uns pour nous humilier, et les autres pour glorifier la divine Bonté qui nous les a donnés, mais aussi les philosophes : « *Connais-toi toi-même* » se doit entendre de non seulement reconnaître notre vileté et misère, mais aussi l'excellence et la dignité de nos âmes, lesquelles sont capables d'être unies à la Divinité par la divine Bonté, qui a mis en nous un certain instinct, lequel nous fait toujours tendre et prétendre à cette union en laquelle consiste tout notre bonheur.

L'humilité qui ne produit point la générosité est indubitablement fausse. Après qu'elle a dit : Je ne puis rien, je ne suis rien qu'un pur néant, elle cède tout incontinent la place à la générosité, laquelle dit : Il n'y a ni ne peut avoir rien que je ne puisse, d'autant que je mets toute ma confiance en Dieu qui peut tout ; et dessus cette confiance **elle entreprend courageusement de faire tout ce qu'on lui commande ou conseille**, pour difficile qu'il soit. Comme elle ne juge pas même que faire des miracles lui soit impossible, lui étant commandé, si elle se met en la pratique de la **simplicité de cœur**, Dieu en fera. Elle fait ce discours en elle-même : Si Dieu m'a appelée à un état de perfection si haut qu'il n'y en a point de plus relevé en cette vie, qu'est-ce qui me pourra empêcher d'y parvenir, puisque je suis très assurée que *Celui qui a commencé l'œuvre de ma perfection la parfera (Ph 1,6)* ? **Mais prenez garde que tout ceci se fait sans aucune présomption**, d'autant que cette confiance n'empêche pas que nous ne nous tenions sur nos gardes de crainte de faillir ; elle nous rend plus attentives, plus vigilantes et soigneuses de faire ce qui nous peut servir pour l'avancement de notre perfection.

La défiance de nous et de nos propres forces produit la confiance en Dieu, et de cette confiance naît la générosité d'esprit. La très sainte Vierge Notre-Dame nous a montré un exemple de ceci très remarquable lorsqu'elle prononça ces mots : *Voici la servante du Seigneur, me soit fait selon votre parole (Lc 1, 38)* ; elle fait un acte d'humilité le plus grand qu'il se pût jamais faire, d'autant qu'elle oppose aux louanges que l'Ange lui donne, sa bassesse et son indignité. Mais prenez garde que **dès qu'elle a rendu le devoir à l'humilité, tout incontinent elle fait une pratique de générosité très excellente** : il est vrai que je ne suis nullement capable de cette grâce, eu égard à ce que je suis de moi-même, mais en tant que ce qui est de bon en moi est de Dieu et que ce que vous me dites est sa très sainte volonté, je crois qu'il se peut et qu'il se fera.

Il se fait fort peu d'actes de vraie contrition, d'autant qu'après s'être humiliés et confondus devant la divine Majesté, nous ne venons pas à faire cet acte de confiance, nous relevant le courage par une assurance que nous devons avoir que la divine Bonté nous donnera sa grâce pour désormais être fidèles et correspondre plus parfaitement à son amour. **Après cet acte de confiance, se devrait immédiatement faire celui de générosité**, disant : Puisque je suis très assurée que la grâce de Dieu ne me manquera point, je veux encore croire qu'il ne permettra pas que je manque à correspondre à sa grâce. La générosité fait que l'âme dit hardiment et sans rien craindre : Non, je ne serai plus infidèle à Dieu ; parce qu'elle ne sent en son cœur nulle volonté de l'être, partant **elle entreprend sans rien craindre tout ce qu'elle sait qui la peut rendre plus agréable à Dieu, sans exception d'aucune chose ; et entreprenant tout, elle croit de pouvoir tout**, non d'elle-même, mais en Dieu auquel elle jette toute sa confiance, et pour lequel elle fait et entreprend tout.

La générosité d'esprit ne nous permet jamais de douter de n'être pas capable de faire les choses qui nous sont commandées, quant à la partie supérieure, car il se pourra bien faire que l'inférieure sera toute pleine de ces doutes. Mais

de tout cela, l'âme qui est généreuse s'en moque et n'en fait nul état, ains **se met simplement en l'exercice**, sans dire une seule parole, ni faire nulle action pour témoigner le sentiment qu'elle a de son incapacité. **La vraie humilité ne nous permet jamais de résister au jugement de ceux que Dieu nous a donnés pour nous conduire.** Ex : Le roi Achaz se méfiant de la bonté et de Dieu (*Is 7, 3-12*) dit : Non, je ne le ferai pas, je ne veux pas tenter Dieu. Mais le misérable ne dit pas cela pour l'honneur qu'il portât à Dieu, car au contraire, il refusait de l'honorer, parce que Dieu voulait être glorifié en ce temps-là par des miracles, et Achaz refusait de lui en demander un qu'il lui avait signifié qu'il désirait de faire. Il offensa Dieu en refusant d'obéir au prophète, qu'il lui avait envoyé pour signifier sa volonté.

Il ne vous faut pas toujours croire quand vous dites que vous êtes tant misérables et remplies de tant d'imperfections. Vous êtes ordinairement telles que vos œuvres vous font paraître. Vos vertus se connaissent par la fidélité que vous avez à les pratiquer, et de même les imperfections se reconnaissent par les actes. **Mais j'entends bien la finesse : c'est que nous craignons de n'en pas sortir à notre honneur** ; nous avons notre réputation en si grande recommandation, que nous ne voulons être tenues pour apprenties en l'exercice de nos charges, ains pour maîtresses qui ne font jamais de fautes.

L'esprit de force et générosité que nous avons tant d'envie qui soit céans **bannit toutes niaiseries et tendretés fades et pleureuses**, qui ne servent qu'à nous arrêter en notre chemin et nous empêchent de faire progrès en la perfection. **Ces tendretés nourrissent des vaines réflexions que nous faisons sur nous-mêmes**, principalement quand nous avons bronché (**trébuché*) en notre chemin par quelque faute ; et au lieu de se relever courageusement, on entre en la considération de sa pauvreté, et on commence à s'attendrir sur soi-même : Hé mon Dieu, que je suis misérable ! je ne suis propre à rien. Et après on passe au découragement qui nous fait dire : Oh non, il ne faut plus rien espérer de moi ; et dessus cela, nous voudrions quasi que l'on nous laissât, comme si l'on était bien assuré de ne pouvoir jamais rien gagner avec nous. Que toutes ces choses sont éloignées de l'âme qui est généreuse et qui fait une grande estime que Dieu a mis en elle ! **Car elle ne se trouble point, ni de la difficulté de ce qu'elle a à faire, ni du retard qu'elle voit à la perfection de l'œuvre qu'elle a entreprise.**

Les Filles de la Visitation sont toutes appelées à une grande perfection, leur entreprise est la plus haute et la plus relevée que l'on saurait penser ; d'autant qu'elles n'ont pas seulement prétention de s'unir à la volonté de Dieu, mais de plus elles prétendent de s'unir à ses désirs, voire même à ses intentions, je dis avant qu'elles soient presque signifiées ; et s'il se pouvait penser quelque chose de plus parfait, elles l'entreprendraient sans doute, puisqu'elles ont une vocation qui les oblige à cela.

L'âme qui possède cette générosité reçoit également les sècheresses comme les tendretés des consolations. Et cela, parce qu'elle considère que **Celui qui lui a donné les consolations est Celui-là même qui lui envoie les [accablancements d'esprit], poussé d'un même amour qu'elle reconnaît être très grand**, parce qu'en l'affliction intérieure, il prétend de l'entraîner à une très grande perfection, qui est l'abnégation de toutes sortes de consolations en cette vie, demeurant très assurée que Celui qui l'en prive ici-bas ne l'en privera point éternellement là-haut au Ciel.

Dans les grandes ténèbres, il vous semble que vous ne pouvez pas seulement dire une parole à Notre Seigneur. – Vous avez raison de dire qu'il vous semble, d'autant qu'en vérité cela n'est pas. **Nous sommes obligés de croire que Dieu et sa grâce ne nous abandonnent jamais en telle sorte que nous ne puissions recourir à sa Bonté et protester que, contre tout trouble de notre âme, nous voulons être tout à lui et que nous ne le voulons point offenser.** Mais tout ceci se fait en la suprême partie de notre âme ; et parce que notre partie inférieure n'en aperçoit rien et demeure toujours en sa peine, c'est cela qui nous trouble et qui nous fait estimer bien misérables : sur cela, nous commençons à nous attendrir dessus nous-même, comme si c'était une chose bien digne de compassion que de nous voir sans consolation. Hé ! Considérons que NS a bien voulu être exercé par des ennuis intérieurs, mais d'une façon incomparable : « *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* » (*Mt 27, 46*) Il était réduit à l'extrémité, car il n'y avait que de la fine pointe de son esprit qui ne fût accablée de langueurs ; aussi parla-t-il langourement. Mais regardez qu'il se prend à parler à Dieu, pour nous montrer qu'il ne nous serait pas impossible de le faire.

En ceci comme en toutes sortes de tentations, **il est mieux de divertir notre esprit de son trouble et de sa peine**, parlant à Dieu d'autre chose, car si nous voulons lui parler de notre douleur, ce ne sera point sans l'agrandir de nouveau par le moyen d'un attendrissement sur notre cœur, **notre nature étant telle qu'elle ne peut voir ses douleurs sans en avoir une grande compassion.** Nous voulons aller dire à notre Mère que nous avons été bien affligées, et agrandir notre affliction en la racontant tout par le menu, sans oublier une petite circonstance qui nous peut faire un peu plaindre. Or ne voilà pas des enfances très grandes ? Si nous avons commis quelque infidélité, bon de le dire ; si nous avons été fidèles, il le faut aussi dire, mais courtement, sans exagérer, car **il faut tout dire à ceux qui ont la charge de nos âmes.**

Lorsque vous avez eu quelque grand sentiment de colère ou quelque autre tentation, il vous vient du scrupule si vous ne vous confessez. Il le faut faire en votre revue, mais non pas par manière de confession, ains pour tirer instruction comme l'on doit s'y comporter : je dis quand l'on ne voit pas clairement d'avoir donné quelque sorte de consentement. – Il me vient en doute que je n'y ai fait quelque faute. – **Il faut regarder mûrement si ce doute a quelque fondement.** Peut-être environ un quart d'heure, durant ces deux jours, vous avez été un peu négligente à vous divertir de votre sentiment : dites-le tout simplement sans ajouter que la tentation a duré deux jours, sauf si vous le voulez dire pour tirer de l'instruction ; mais pour vos confessions ordinaires il serait mieux de n'en point parler, puisque vous ne le faites que pour vous satisfaire.

SIXIÈME ENTRETIEN

De l'Espérance

Sur le sujet des Fondations

Entre les louanges que les Saints donnent à Abraham, saint Paul relève celle-ci au-dessus de toutes les autres, de ce qu'il espéra *contre toute espérance* (Rm 4, 18). Dieu lui avait promis que sa *génération* serait multipliée comme *les étoiles du ciel et les sablons de la mer* (Gn 15, 5 ; 22, 17), et cependant il reçut le commandement de tuer son fils Isaac (Gn 22, 2). Le pauvre Abraham ne perd point son espérance pour autant, ainsi il espère *contre l'espérance même*, que si bien il obéit au commandement qui lui est fait de tuer son fils, il ne laissera pas pourtant de lui tenir parole. **Grande certes fut son espérance, car il ne voyait rien en aucune façon sur quoi il la pût appuyer, sinon sur la parole que Dieu lui avait donnée. Oh que c'est un vrai et solide fondement que la parole de Dieu, car elle est infaillible.** Abraham sort donc pour accomplir la volonté de Dieu avec une **simplicité** non pareille, car il ne fit non plus de considération ni de réplique que lorsque Dieu lui dit qu'il sortît de sa *terre et de sa parenté* (Gn 12, 1), et qu'il allât au lieu qu'il lui montrerait, sans le lui spécifier, **afin qu'il s'embarquât plus simplement dans la barque de sa divine providence.** Isaac *demanda à son père où était l'holocauste* ; à quoi le bon Abraham répondit : *Mon fils, le Seigneur y pourvoira* (Gn 22, 6-8). Ô mon Dieu, **que nous serions heureux si nous pouvions nous accoutumer à faire cette réponse à nos cœurs lorsqu'ils sont en souci de quelque chose : Le Seigneur y pourvoira** ; et qu'après cela nous n'eussions plus d'anxiété, de trouble ni d'empressement, non plus qu'Isaac !

Grande est certes la confiance que Dieu requiert que nous ayons en son soin paternel et en sa divine providence. Mais pourquoi ne l'aurons-nous pas, vu que jamais personne n'y a pu être trompé ? **Nul ne se confie en Dieu, qui ne retire les fruits de sa confiance.** Notre-Seigneur dit à ses Apôtres pour établir en eux cette sainte et amoureuse confiance : *Je vous ai envoyés par le monde sans besace, sans argent et sans nulles provisions ; quelque chose vous a-t-elle manqué ?* (Lc 22, 35.36) Allez et vous confiez en Dieu, *quand bien même la femme oublierait son enfant* (Is 49, 15-16), si ne nous oubliera-t-il jamais, car il nous porte gravés sur son cœur et sur ses mains.

Vous pouvez rendre autant de service à Dieu en certaine façon, et procurer l'agrandissement de sa gloire comme les Apôtres. Ceci vous doit être un motif de grande consolation, de voir qu'il se veuille servir de vous pour une œuvre si excellente que celle à laquelle vous êtes appelées. Car qu'est-ce que Dieu désire de vous, sinon ce qu'il ordonna à ses Apôtres, qui n'était autre chose que ce que Notre-Seigneur même était venu faire en ce monde, qui fut pour donner *la vie* aux hommes ? Mais ne vous contentez pas de cela : faites qu'ils vivent d'une vie plus parfaite par le moyen de la doctrine que vous leur enseignerez ; ils auront la vie en croyant à ma parole que vous leur exposerez, mais ils auront une vie *plus abondante* par le moyen du **bon exemple que vous leur donnerez.** Et n'ayez nul souci si votre travail sera suivi du fruit que vous en prétendez, car **ce n'est pas à vous que l'on demandera le fruit, ains seulement si vous vous serez employés fidèlement à bien cultiver ces terres stériles et desséchées.**

Qu'est-ce que vous allez faire, sinon **tâcher de donner connaissance de la perfection de votre Institut, et par le moyen de cette connaissance, attirer plusieurs à embrasser toutes les observances qui y sont comprises et les encloses ?** Peut-être cent et cent filles qui se retireront à votre exemple dans votre Religion se fussent perdues demeurant au monde, lesquelles iront jouir au Ciel, pour toute l'éternité, de la félicité éternelle. Et n'est-ce pas par votre moyen que la vie leur sera donnée ? Ne sera-ce pas par votre moyen qu'elles vivront d'une vie plus parfaite et agréable à Dieu, vie qui les rendra plus capables de s'unir plus parfaitement à la divine Bonté, puisqu'elles recevront de vous les instructions nécessaires pour acquérir le vrai et pur amour de Dieu, qui est cette vie *plus abondante* que Notre-Seigneur est venu apporter aux hommes ? **Il vous rend apôtresses**, non en la dignité, mais en l'office et au mérite. Vous ne prêcherez pas ; mais **vous ne laisserez pas d'exercer l'office apostolique en la communication de votre Institut et manière de vie.**

Allez donc, **pleines de courage**, faire ce à quoi vous êtes appelées, mais allez **en simplicité.** Les Apôtres pour la plupart étaient pêcheurs et ignorants ; Dieu les rendit saints selon qu'il était nécessaire pour la charge qu'il leur voulait donner. **Confiez vous en lui, appuyez-vous sur sa providence et n'ayez peur de rien.** Allez sans soin et sans retours. **Si vous entreprenez pour la gloire de Dieu et pour satisfaire à l'obéissance**, Dieu aura soin de vous et sera obligé de vous pourvoir de tout ce qui vous sera nécessaire, tant pour vous que pour celles que Dieu vous donnera en charge.

Sans doute, nous avons grand sujet de craindre quand nous recherchons les charges et les offices, et qu'elles nous sont données sur notre poursuite ; mais quand cela n'est point, ployons humblement le col sous le joug et **acceptons de bon cœur le fardeau ; humilions-nous, car il le faut toujours faire, mais ressouvenons-nous toujours d'établir la générosité sur les actes de l'humilité**, car autrement ces actes ne vaudraient rien.

J'ai un extrême désir de graver en vos cœurs et en vos esprits une maxime qui est d'une utilité non pareille : **NE DEMANDER RIEN ET NE REFUSER RIEN.** En cette pratique, vous trouverez *la paix pour vos âmes* (Mt 11, 29). Tenez vos cœurs en cette **sainte indifférence à recevoir tout ce que l'on vous donnera et à ne point désirer ce que l'on ne vous donnera pas.** Ne désirez rien, ains laissez-vous vous-mêmes et toutes vos affaires, au soin de la divine Providence ; laissez-lui faire de vous tout de même que les enfants se laissent gouverner par leurs nourrices ; laissez-lui faire, car c'est une bonne mère **qui sait mieux ce qu'il vous faut que vous-mêmes.** Si la divine Providence permet qu'il vous arrive des afflictions, ne les refusez point, acceptez-les de bon cœur, **amoureusement et tranquillement** ; si elle ne permet pas qu'il vous en arrive,

ne les désirez point. S'il vous arrive des consolations, recevez-les avec esprit de gratitude envers la divine Bonté ; si vous n'en avez point, ne les désirez point, ains tâchez de tenir votre cœur préparé pour recevoir les divers événements de la divine Providence, et d'un même cœur, autant qu'il se peut. Vous ne sauriez croire combien cette pratique apportera de profit à vos âmes ; car **au lieu de nous amuser à désirer ces moyens puis ces autres pour nous perfectionner, nous nous appliquerons plus simplement et fidèlement à ceux que nous rencontrerons en notre chemin.**

Ayant demeuré si doucement et amoureusement déjà assez longtemps assemblées dans la pratique des mêmes exercices, ce qui a tellement uni vos cœurs, qu'ils ne peuvent sans doute souffrir nulle division ni séparation, toutes s'en vont et toutes demeurent. **C'est un des principaux fruits de la Religion que cette sainte union qui se fait par la charité.** Tous les religieux d'un même Ordre ne sont qu'un même Religieux. Toutes sont sacristaines en la personne de la sacristaine, et ainsi de tous les autres offices. De même, celles qui s'en vont demeurent et celles qui demeurent s'en vont, car si celles qui sont nommées pour s'en aller ne le pouvaient pas faire, celles qui demeurent s'en iraient en leur place. Cette séparation ne se fait que quant au corps. **La séparation des cœurs et désunion des esprits, c'est cela seul qui est à redouter.** Quant à nous autres, non seulement nous demeurerons toujours unis par ensemble mais bien plus, car **notre union s'ira toujours perfectionnant** dans les doux et aimables *liens de la charité* et sera toujours de plus en plus renouée **à mesure que nous nous avancerons en la voie de notre propre perfection** (*Ep 4, 2.3*), car nous rendant plus capables de nous unir à Dieu, nous nous unissons davantage les unes aux autres, et à chaque Communion que nous ferons notre union sera rendue plus parfaite. O Dieu, quelle union est celle qu'il y a entre les Religieux d'un même Ordre ! union telle que les biens spirituels sont autant pêle-mêlés* (** mis en commun*) comme les biens extérieurs. **Les Religieux n'ont rien en particulier**, à cause du vœu sacré qu'ils ont fait de la pauvreté volontaire ; et par la profession sainte qu'ils font de la très sainte charité, **toutes leurs vertus sont communes, tous sont participants des bonnes œuvres les uns des autres, et jouiront des fruits d'icelles, pourvu qu'ils se tiennent toujours en charité et en l'observance des Règles.**

Votre Institut, mes chères Filles, va s'étendant de toutes parts. De même devez-vous tâcher de **croître et multiplier les actes de vertus**, et devez agrandir vos courages pour vous rendre capables d'être employées selon la volonté de Dieu. Il me semble, quand je regarde et considère le commencement de votre Institut, qu'il représente l'histoire d'Abraham. Quand les trois premières Sœurs se rangèrent et embrassèrent votre sorte de vie, Dieu avait projeté de toute éternité de bénir leur génération. Mais qui eût pu croire cela, puisqu'en les enserrant* (**enfermant*) dans leur petite maison nous ne pensions à autre chose que de les faire mourir au monde ? Elles furent sacrifiées, ains elles se sacrifièrent elles-mêmes volontairement ; Dieu se contenta tellement de leur sacrifice, qu'il ne leur donna pas seulement une vie pour elles-mêmes, ains une vie si abondante qu'elles la peuvent même communiquer, par la grâce de Dieu, à plusieurs âmes, ainsi que l'on voit maintenant. **La providence de notre bon Dieu jeta de sa main bénie ces trois filles dans la terre de la Visitation, et après avoir demeuré un peu cachées aux yeux du monde, elles ont fait le fruit** (*Jn 12, 24.25*).

Oh qu'heureuses sont les âmes qui se dédient véritablement et absolument au service de Dieu, car il ne les laisse jamais stériles ni infructueuses ! Pour un rien qu'elles quittent pour Dieu, il leur en donnera des récompenses incomparables, tant en cette vie qu'en l'autre. **Quelle grâce d'être employées au service des âmes que Dieu aime si chèrement**, et pour lesquelles sauver il a tant enduré ! C'est un honneur non pareil, et duquel vous devez faire un très grand état : **ne plaignez ni peine, ni soin, ni travail**, car le tout vous sera chèrement récompensé, bien qu'il ne faille pas se servir de ce motif pour vous encourager, mais de celui de **vous rendre plus agréables à Dieu et d'augmenter d'autant plus sa gloire.** Demeurez courageusement en la pratique de vos exercices, et ne vous amusez pas à regarder que vous ne voyez point en vous ce qui est nécessaire. Il est mieux que nous ne les voyons point en nous, car cela nous tient en humilité et nous donne plus de sujet de nous méfier de nos forces et fait que nous jetons plus absolument toute notre confiance en Dieu. Dieu nous donnera chaque chose en son lieu et temps. **Laissons-nous tout à fait entre les mains de la divine Providence, qu'elle fasse de nous ce qu'il lui plaira. Pourvu que nous soyons à Dieu et que nous aimions sa divine volonté, cela nous est suffisant pour lui être agréable.**

J'admire comme il se peut faire que nous ayons plus d'inclination à être employées à une chose plutôt qu'à une autre, étant en Religion où une besogne est tant agréable à Dieu que mille autres, puisque **c'est l'obéissance qui donne le prix à tous les exercices de la Religion.** Quand on nous donnerait le choix des plus abjects et plus désagréables, ce sont ceux qu'il faudrait embrasser plus amoureusement ; mais cela n'étant pas en notre choix, **embrassons les uns comme les autres d'un même cœur.** Quand la charge que l'on nous donne est honorable devant les hommes, tenons-nous humbles devant Dieu ; quand elle est abjecte devant les hommes, tenons-nous-en plus honorés devant la divine Bonté.

Il me semble que sa divine Majesté a choisi celles qui s'en vont comme des *parfumeuses* (*1 R 8, 5-13*) : car vous êtes commises de sa part pour aller répandre les odeurs suaves des vertus de votre Institut. Faites que vous alliez **répandant de toutes parts l'odeur incomparable d'une très sincère humilité, douceur et charité, afin que plusieurs âmes soient attirées à la suite de vos parfums**, et, par ce moyen, embrassent votre sorte de vie, par laquelle elles pourront jouir comme vous en cette vie d'une sainte et amoureuse paix et tranquillité de l'âme, pour par après aller jouir de la félicité éternelle en l'autre.

Votre Congrégation est comme une sainte ruche d'abeilles. Si bien vous allez dans une ruche nouvelle, **vous n'avez néanmoins qu'un même roi, qui est Notre-Seigneur crucifié.** Ne craignez pas que rien vous manque, il sera toujours avec vous tandis que vous n'en choisirez point d'autre ; **ayez seulement un grand soin d'accroître votre amour et votre fidélité envers sa divine Bonté**, vous tenant le plus près de lui qu'il vous sera possible, et tout vous succèdera au bien.

SEPTIÈME ENTRETIEN

De trois lois spirituelles

Prédication des lois que Monseigneur nous a donnée en l'octave des Rois.

Considérant que le Saint-Esprit est l'amour du Père et du Fils, j'ai pensé que je vous devais donner des lois toutes d'amour, lesquelles j'ai prises des colombes, en considération de ce que le Saint-Esprit avait bien voulu prendre sa forme, et d'autant plus aussi que **toutes les âmes qui sont dédiées au service de la divine Majesté sont obligées d'être comme des chastes et amoureuses colombes.** (*Ct 2, 10.14 ; 5, 2 ; 6, 8*)

Les lois des colombes sont infiniment agréables. Quelle plus belle loi que celle de **l'honnêteté** ? Car il n'y a rien de plus honnête* (**net*) que la colombe, elle est propre à merveille ; bien qu'il n'y ait rien de plus sale que les colombiers. Considérez, je vous supplie, combien la loi de leur **simplicité** est agréable, car Notre-Seigneur même l'a louée, disant à ses Apôtres : *Soyez simples comme colombes, et prudents comme le serpent (Mt 10, 16)*. Mais en troisième lieu, mon Dieu, que la loi de leur **douceur** est agréable ! car elles sont sans fiel et sans amertume. J'en ai donc choisi trois seulement, qui sont d'une utilité nonpareille étant bien observées, et qui apportent une très grande suavité à l'âme qui les considère, parce qu'elles sont toutes d'amour et extrêmement délicates pour la perfection de la vie spirituelle. Ce sont trois secrets qui sont d'autant plus excellents pour acquérir la perfection qu'ils sont moins connus de ceux qui font profession de l'acquérir, au moins de la plus grande partie.

PREMIÈRE LOI : les colombes font tout pour leur colombeau et rien pour elles

Il semble qu'elles ne disent autre chose sinon : Mon cher colombeau est tout *pour moi*, et moi *je suis* toute à lui (*Ct 2, 16*), il est toujours tourné de mon côté (*Ct 7, 10*) pour penser en moi, et moi je m'y attends et m'y assure : qu'il aille donc chercher, ce bien aimé colombeau, où il lui plaira, si n'entrerais-je point en défiance de son amour.

Oh quelle agréable et profitable loi est celle-ci, de **ne faire rien que pour Dieu et lui laisser tout le soin de nous-mêmes !** Je ne dis pas seulement pour ce qui regarde le temporel, mais je dis pour tout ce qui regarde le spirituel, l'avancement de nos âmes en la perfection. Et ne voyez-vous pas que la colombe ne pense qu'en son bien aimé colombeau et à lui plaire, en ne bougeant de dessus ses œufs ? et cependant rien ne lui manque, lui, en récompense, prenant tout le soin d'elle. Oh ! que nous serions heureuses si nous faisons tout pour notre très aimable Colombeau qui est le Saint-Esprit ! car il prendrait tout le soin de nous, et **à mesure que notre confiance, par laquelle nous nous reposerions en sa providence, serait plus grande, plus aussi son soin s'étendrait sur toutes nos nécessités.** Oh que la colombe est heureuse d'avoir tant de confiance, c'est ce qui la fait vivre en paix et en une merveilleuse tranquillité. Mille fois plus heureuse est l'âme qui, laissant tout le soin d'elle-même et de tout ce qui lui est nécessaire, à son cher et bien aimé Colombeau, ne pense qu'à couvrir et fomentier ses petits, pour lui plaire et lui donner génération ; car **elle jouit dès cette vie d'une tranquillité et d'une paix si grande qu'il n'y en a point de comparable**, ni de repos égal au sien en ce monde, ains seulement là-haut au Ciel, où elle jouira à jamais pleinement des chastes embrassements de son céleste Epoux.

Nos œufs sont nos désirs, lesquels étant bien couvés et fomentés, les colombeaux en proviennent, qui sont les effets de nos désirs ; mais entre nos désirs, il y en a un qui est suréminent au-dessus de tout autre et qui mérite grandement d'être bien couvé et fomenté pour plaire à notre divin Paron le Saint-Esprit, lequel veut toujours être appelé l'Epoux sacré de nos âmes. Ce désir est celui que nous avons apporté entrant en Religion, qui est d'**embrasser la perfection religieuse** ; c'est l'une des branches de l'amour de Dieu et l'une des plus hautes qui soit en cet arbre divin. Mais ce désir ne se doit pas étendre plus loin que les moyens qui nous sont marqués dans nos *Règles* et *Constitutions* ; ains il le faut couvrir et fomentier tout le temps de notre vie, afin de faire que ce désir devienne un beau petit colombeau qui puisse ressembler à son Père, qui est la perfection même (*Mt 5, 48*). **N'ayons autre attention que de nous tenir** sur nos œufs, c'est-à-dire **ramassés dans les moyens qui nous sont prescrits pour notre perfection, laissant tout le soin de nous-mêmes à notre très aimable Colombeau, qui ne permettra pas que rien nous manque de ce qui nous sera nécessaire pour lui plaire.**

C'est une grande pitié, certes, de voir des âmes qui, prétendant à la perfection, s'imaginent que tout consiste à faire une grande multitude de désirs, et s'empressent beaucoup à rechercher ores* (**maintenant*) ce moyen et tantôt un autre pour y parvenir, et ne sont jamais contentes ni tranquilles en elles-mêmes ; car dès qu'elles ont un désir elles tâchent vite d'en concevoir un autre, et semble qu'elles soient comme les poules, lesquelles n'ont pas sitôt fait un œuf qu'elles en chargent* (**font*) aussitôt un autre, laissant là celui qu'elles ont fait sans le couvrir, de sorte qu'il n'en réussit* (**sort*) point de poussin (*NDLMaitresse : notre St Fondateur omet ici l'utilité du coq...*). Si elle a des petits, elle s'empresse grandement et ne cesse de glousser et mener du bruit ; mais la colombe se tient **coite et tranquille**. De même, **il y a des âmes, lesquelles ne cessent de glousser et s'empresser après les désirs qu'elles ont de se perfectionner**, et ne trouvent jamais assez de personnes pour en parler et demander des moyens nouveaux. Bref, **elles s'amusent tant à parler de la perfection qu'elles prétendent d'acquérir, qu'elles oublient d'en pratiquer le principal moyen, qui est celui de se tenir tranquilles et de jeter toute leur confiance en Celui seul qui peut donner l'accroissement** à ce qu'elles ont ensemencé et planté (*1 Co 3, 6.7*). Tout notre bien dépend de la grâce de Dieu, en laquelle nous devons jeter toute notre confiance ; et cependant il semble, par l'empressement qu'elles ont à beaucoup faire, qu'elles se confient en leur travail et en la multitude des exercices qu'elles embrassent, ne leur semblant jamais de pouvoir assez faire. Cela est bon, pourvu qu'il soit accompagné de paix et d'un soin amoureux de bien faire ce qu'elles font, et de n'attendre point aucun fruit de leur travail sans la grâce

de Dieu. (Jr 5, 24 ; 9, 23 ; 12, 13) : « *Ô pauvre homme, que fais-tu de te confier en ton travail et en ton industrie ? Tu peux bien arroser, mais pourtant, cela ne te servirait de rien si Dieu ne bénissait ton travail et ne te donnait, par sa pure grâce et non par tes sueurs, une bonne récolte : dépend donc entièrement de sa divine bonté.* » Ne nous empressons point en notre besogne ; car pour la bien faire il faut nous appliquer soigneusement, mais tranquillement et paisiblement, sans mettre notre confiance en icelle, ains en Dieu et en sa grâce. Ces inquiétudes d'esprit que nous avons pour avancer notre perfection et pour voir si nous avançons ne sont nullement agréables à Dieu, et ne servent qu'à satisfaire l'amour propre. Une bonne œuvre bien faite avec tranquillité d'esprit vaut mieux que plusieurs faites avec empressement. **L'âme qui est vraiment colombine, c'est-à-dire qui aime chèrement Dieu, s'applique tout simplement, sans empressement, aux moyens qui lui sont prescrits pour se perfectionner, sans en rechercher d'autres, pour parfaits qu'ils puissent être.** Notre avancement ne se fait pas comme vous pensez, par la multitude des exercices de pitié, mais par la perfection avec laquelle nous les faisons, nous confiant toujours plus en notre cher Colombeau et nous défiant davantage de nous-mêmes. L'année passée vous jeûniez trois jours de la semaine et vous faisiez la discipline trois fois ; si vous voulez toujours doubler vos exercices, cette année la semaine y sera entière, mais l'année qui vient ? il faudra que vous fassiez neuf jours en la semaine, ou que vous jeûniez deux fois le jour.

Grande folie de ceux qui s'amuse à désirer d'être martyrisés aux Indes et ne s'appliquent pas à ce qu'ils ont à faire selon leur condition ! mais grande tromperie aussi à ceux qui veulent plus manger qu'ils ne peuvent digérer. Considérez un peu la vie de ces grands saints Religieux : un saint Antoine, dites-moi, comment est-il parvenu à une si grande sainteté et perfection ? En se servant des exemples des saints ermites, prenant de l'un l'abstinence, de l'autre l'oraison, et ainsi **il allait, comme une soigneuse abeille, picotant et cueillant les vertus des serviteurs de Dieu, pour en composer le miel d'une sainte édification.** – Mais un saint Paul, premier ermite, par la lecture des bons livres ? Il n'en avait point. Communions ou confessions ? Il n'en fit que deux en sa vie. Conférences, prédications ? Il ne vit nul homme dans le désert que saint Antoine à la fin de sa vie. Ce qui le rendit saint, ce fut **la fidélité qu'il eut à s'appliquer en ce qu'il entreprit au commencement, à quoi il avait été appelé, et ne s'amusant à autre chose.** Et nous autres qui mangeons beaucoup, sommes toujours si maigres, c'est-à-dire lâches et languissants à la poursuite de nos entreprises, et semble, sinon en tant que les consolations spirituelles marchent, que nous n'ayons nul courage ni vigueur au service de Notre-Seigneur. **Il faut donc imiter ces saints Religieux, nous appliquant à notre besogne, c'est-à-dire à ce que Dieu requiert de nous selon notre vocation, fervemment et humblement, et ne penser qu'en cela, n'estimant pas de trouver nul moyen de nous perfectionner meilleur que celui-là.**

Mon Dieu, comme pourrai-je faire cela, car je n'ai point de ferveur ? – Non pas de celle que vous entendez, quant au sentiment, **lequel Dieu donne à qui bon lui semble et qu'il n'est pas en notre pouvoir d'acquérir quand il nous plaît.** J'ajoute aussi **humblement** ; ne dites pas : Je n'ai point d'humilité, il n'est pas en mon pouvoir de l'avoir ; car le Saint Esprit la donne à qui la lui demande (Lc 11, 13). Non pas cette humilité, ce sentiment de notre petitesse, qui nous fait si fort humilier en toutes choses si gracieusement ; mais je veux dire **l'humilité qui nous fait connaître notre abjection et qui consiste à aimer souverainement cette abjection ; car cela est la vraie humilité.**

Jamais on n'étudia tant que l'on fait maintenant. Ces grands Saints, Augustin, Grégoire, Hilaire, n'ont point tant étudié, et n'eussent su le faire, faisant tout le reste qui appartenait à leurs charges. Ils firent toutes les grandes œuvres qu'ils ont faites purement par la confiance qu'ils avaient mise en la grâce de Dieu et en sa toute-puissance. Ainsi leurs livres, leurs prédications rapportaient des fruits merveilleux ; et nous autres, qui nous confions en nos belles paroles, en notre bien dire et en notre doctrine, toutes nos peines s'en vont en fumée et ne rendent autre fruit que de vanité.

SECONDE LOI : Plus on m'en ôte et plus j'en fais

Lorsque leurs petits colombeaux sont un petit grossets* (*un peu gros*), le maître du colombier les vient ôter aux colombes, et soudain elles se mettent à en couvrir des autres ; mais si l'on ne les leur ôte pas, elles s'amuse après ceux-là longuement et partant elles en font moins. Elles disent donc : **Plus on m'en ôte et plus j'en fais.**

Exemple : Job, qui a été loué de la bouche de Dieu même (Jb 1, 8 ; 2, 3 ; 42, 7.8), **ne se laissa vaincre d'aucune affliction** qui lui survint, ains, plus Dieu lui ôtait ses petits colombeaux, plus il en faisait. Quelles bonnes œuvres ne faisait-il pas ? Maintenant voyez-le réduit en extrême pauvreté. **Il ne se plaint point de Dieu qui lui a ôté les moyens qu'il avait de faire tant de bonnes œuvres,** ains il dit avec la colombe : Plus on m'en ôte et plus j'en fais ; non des aumônes, car il n'a pas de quoi, mais en ce seul acte de soumission et de patience qu'il fit, se voyant privé de tous ses biens et de ses enfants, il fit plus qu'il n'avait fait par toutes les grandes charités qu'il faisait, et **se rendit plus agréable à Dieu en ce seul acte de patience qu'il n'avait fait en tant et tant de charités exercées durant sa vie** ; car il fallait avoir un amour plus fort et généreux pour cet acte seul, qu'il n'avait été besoin pour tous les autres mis ensemble.

Il faut donc faire de même, nous laissant dépouiller par notre divin Maître de nos petits colombeaux, c'est-à-dire des moyens d'exécuter nos désirs, quand il lui plaît de nous en priver, pour bons qu'ils soient, sans nous plaindre ni lamenter jamais de lui, comme s'il nous faisait grand tort ; ains nous devons nous appliquer à doubler, non nos désirs ni nos exercices, mais la perfection avec laquelle nous les faisons, tâchant par ce moyen de gagner plus par un seul acte, que nous ne ferions pas avec cent autres faits selon notre propension et affection. **Notre Seigneur ne veut pas que nous portions sa croix,** sinon par le bout ; il veut pourtant que nous portions la croix qu'il nous met sur

les épaules, qui est la nôtre même. Mais hélas ! nous n'en faisons rien, car **quand sa Bonté nous prive de la consolation qu'il avait coutume de nous donner en nos exercices, il semble que tout est perdu, qu'il nous ôte les moyens de faire ce que nous avons entrepris.**

Voyez cette âme, comme elle couve bien ses œufs au temps de la consolation, laissant le soin d'elle-même à son cher et bien aimé Colombeau. Si elle est en l'oraison, quels saints désirs ne fait-elle pas de lui plaire ! elle s'attendrit en sa présence, s'écoule toute en son Bien-Aimé. Qu'est-ce qu'elle ne fait pas ? Ses œuvres de charité sont en si grand nombre ! sa *modestie* paraît devant *tous les hommes* (Ph 4, 5), si qu'elle est d'une édification non pareille. Les mortifications, dit-elle, ne me coûtaient rien durant ce temps-là, ains ce m'étaient des allégresses ; je ne laissais point passer de pratique de vertu, et tout cela je le faisais avec une paix et tranquillité très grande. **Mais maintenant que je suis en dégoût et que je suis ordinairement en sécheresse à l'oraison, je n'ai nul courage, ce me semble**, je n'ai point cette ardeur que je soulais avoir en mes exercices. Enfin, la gelée et la froidure est passée chez moi. Son mécontentement paraît jusque sur son visage. – Oh ! que j'ai ? je suis si alangourie* (**languissante*) ! rien ne me peut contenter, tout m'est à dégoût, je suis maintenant si confuse ! – Mais de quelle confusion ? car il y en a de deux sortes : l'un qui conduit à l'humilité et à la vie, et l'autre qui porte au désespoir et par conséquent à la mort (2 Co 7, 10-11). – Je le suis bien tant, que j'en perds presque le courage de passer outre en la prétention de ma perfection. – Mon Dieu, quelle faiblesse ! **Plus Dieu nous prive de la consolation, et plus nous devons travailler pour lui témoigner notre fidélité.** Un seul acte fait avec cette sécheresse d'esprit, vaut mieux que plusieurs faits avec grande tendreté, parce qu'il se fait avec un amour plus fort, quoiqu'il ne soit pas si tendre ni si agréable. Plus donc on m'en ôte et plus j'en fais.

TROISIÈME LOI : elles pleurent comme elles se réjouissent

Elles ne chantent jamais qu'un même air, tant pour le cantique de leur réjouissance que pour ceux où elles se lamentent. C'est cette **très sainte égalité d'esprit**, mes chères âmes, que je vous souhaite : je ne dis pas l'égalité d'humeur ni d'inclination ; car **je ne fais ni ne désire que vous fassiez nul état des tracasseries que fait la partie inférieure de notre âme, qui est celle qui cause les inquiétudes et les bizarreries**, quand la partie supérieure ne fait pas son devoir en se rendant maîtresse, et ne fait pas bon guet pour découvrir ses ennemis, ainsi que le *Combat spirituel* dit qu'il faut faire, afin qu'elle soit promptement avertie des remuements et assauts que lui fait la partie inférieure, **qui se sert de nos sens et de nos inclinations et passions pour lui faire la guerre et l'assujettir à ses lois.** Mais je dis qu'il se faut tenir toujours fermes et résolus en la suprême partie de notre esprit, pour suivre la vertu de laquelle nous faisons profession, et se tenir en une continuelle égalité ès choses adverses comme aux prospères, en la désolation comme en la consolation.

Job chante toujours sur un même air tous les cantiques qu'il a composés, qui ne sont autres que l'histoire de sa vie. Que disait-il, sinon : *Le Nom de Dieu soit béni ?* C'était son cantique d'amour qu'il chantait en toute occasion. Il chante son cantique de lamentation sur le même air que celui qu'il chantait pour sa réjouissance : *Nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous les maux ?* (Jb 2, 10) *Le Seigneur m'avait donné des enfants et des biens, le Seigneur me les a ôtés, son saint Nom soit béni* (Jb 1, 21). Toujours : *Le Nom de Dieu soit béni.* Oh que cette âme sainte était bien une chaste et amoureuse colombe, grandement chérie de son cher Colombeau !

Ainsi puissions-nous faire, mes chères Filles, **qu'en toutes occasions nous prenions les biens et les maux, les consolations et les afflictions de la main du Seigneur, ne chantant toujours que le même cantique très aimable : Le Nom de Dieu soit béni, et toujours sur l'air d'une continuelle égalité ; car si ce bonheur nous arrive, nous vivons avec une grande paix en toutes occurrences.** Mais ne faisons point comme ceux qui pleurent quand la consolation leur manque, et ne font que chanter quand elle est revenue, en quoi ils ressemblent aux singes qui sont toujours mornes et furieux quand il fait un temps pluvieux et sombre, et ne cessent de gambader et sauter quand le temps est beau.

CONCLUSION. Les trois lois que, comme votre roi, je vous donne, étant lois toutes d'amour, n'obligent que par amour. L'amour donc que nous portons à Notre-Seigneur, nous sollicitera de les observer et garder afin que nous puissions dire, à l'imitation de la belle colombe qui est l'Épouse sacrée : *Mon Bien-Aimé est tout mien, et moi je suis toute pour lui, ne faisant rien que pour lui plaire* ; il a toujours son cœur tourné de mon côté par prévoyance, comme j'ai le mien tourné de son côté par confiance. Ayant fait tout pour notre Bien-Aimé dès cette vie, il aura soin de nous pourvoir de son éternelle gloire pour récompense de notre confiance ; et là **nous verrons le bonheur de ceux qui, quittant tout le soin superflu et inquiet que nous avons ordinairement sur nous-mêmes et sur notre perfection, se seront adonnées tout simplement à leur besogne, s'abandonnant totalement entre les mains de la divine Bonté pour laquelle seule ils auront travaillé : leurs travaux seront enfin suivis d'une paix et d'un repos qui ne se peut expliquer, car ils reposeront à jamais dans le sein de leur Bien-Aimé.** Le bonheur aussi de ceux qui auront observé la deuxième loi sera grand ; car s'étant laissés dépouiller par le Maître, qui est N.-S., de tous leurs petits colombeaux, et ne s'étant nullement fâchés ni dépités, **demeurant soumis au bon plaisir de Celui qui nous aura dépouillés, nous le bénirons d'autant plus au Ciel et multiplierons les actes de louanges et bénédictions, que nous aurons été humblement soumis en la privation des consolations que nous eussions pu désirer dans cette vie en nos exercices**, lesquels, nonobstant le dégoût, la gelée et la sécheresse, nous n'avons pas laissé de faire fidèlement. Et pour conclusion, nous chanterons d'autant plus courageusement là-haut au Ciel : *Dieu soit béni !* dans les éternelles consolations, que nous l'aurons chanté de meilleur cœur parmi les désolations, langueurs et dégoûts de cette vie mortelle et passagère, durant laquelle il nous faut tâcher de conserver soigneusement la continuelle et très aimable égalité d'esprit. *Amen.*

HUITIÈME ENTRETIEN

De la Désappropriation

Les petites affections du tien et du mien sont encore des restes du monde. C'est la souveraine félicité du monde d'avoir beaucoup de choses propres. Or, ce qui nous rend affectionnés à ce qui est nôtre, c'est la grande estime que nous faisons de nous-mêmes : car nous nous tenons pour si excellents que, dès qu'une chose nous a touchés, nous l'en estimons davantage, et le peu d'estime que nous faisons des autres fait que nous avons à contre-cœur ce qui leur a servi. **Mais si nous étions bien humbles et dépouillés de nous-mêmes, que nous nous tinssions pour un néant devant Dieu, nous ne ferions plus d'état de ce qui nous serait propre, et nous estimerions extrêmement honorés d'être servis de ce qui aurait été à l'usage d'autrui.**

Il faut faire différence entre les inclinations et les affections : il ne dépend pas de nous de n'avoir point de mauvaises inclinations. *Exemples* :

- ↪ Si donc il arrive que l'on change la robe d'une Sœur pour lui en donner une moindre, que la partie inférieure s'émeuve un petit* (* *peu*), cela n'est pas péché, pour ce qu'**avec la raison elle l'accepte de bon cœur pour l'amour de Dieu** ; et ainsi de tous les autres sentiments (**ressentiments, sentiments de peine*) qui nous arrivent.
- ↪ Si l'on vient me rapporter que quelqu'un a médit de moi, incontinent la colère s'émeut et je n'ai pas une veine qui ne se torde, parce que le sang bouillonne, mais si au milieu de tout cela, **je me retourne à Dieu et fais un acte de charité pour celui qui m'a offensé**, il n'y a point de péché.
- ↪ Encore qu'il s'élève mille sortes de pensées contre cette personne-là et que la chose durât tout un jour, voire plusieurs ; pourvu que **de temps en temps je les désavoue**, il n'y a point du tout de mal, car il n'est pas en mon pouvoir de calmer mon sentiment.
- ↪ Mais si cette Sœur suivait le sentiment qu'elle a eu de ce changement de robe, sans doute **cela serait fort mal et aurait une grande infidélité envers Dieu et sa propre perfection**. Or ces choses-là arrivent parce que l'on n'a pas mis toutes les volontés en commun, qui est pourtant une chose qui se doit faire en entrant en Religion : **chaque Sœur devrait laisser sa volonté propre hors la porte, et n'avoir que celle de Dieu.**

Bienheureux qui n'aurait point d'autre volonté que celle de la Communauté, et qui en prendrait chaque jour dans la bourse commune pour ce dont il aurait besoin (« *N'ayez point soucis du lendemain* » - Mt 6, 34) : car elle ne regarde pas tant ce qui est du vivre et du vêtir, comme des exercices spirituels. Qui vous viendrait demander : Que voulez-vous faire demain ? Vous répondriez : Je ne sais pas, aujourd'hui je ferai une telle chose que l'on m'a commandée, demain je ne sais pas ce que je ferai, parce que je ne sais pas ce que l'on me commandera. Qui ferait ainsi n'aurait jamais de chagrin ; car **là où est l'indifférence vraie, il n'y peut avoir de déplaisir ni de tristesse.**

Il ne faut pas faire seulement en général la désappropriation, mais en particulier. Il n'y a rien de si aisé que de dire : Il faut aller à la Visitation. L'on dit de gros en gros : **Il faut renoncer à vous-mêmes et quitter la propre volonté.** – Oh ! nous ferons bien tout cela ! – Mais quand on en vient à la pratique et par le menu, c'est la difficulté.

Quand nous sommes émus de quelque passion, ne pas faire d'action qui parte de notre mouvement. Quand il arrive en des choses de peu d'importance (*comme jeter une plume avec un peu de sentiment*) ce n'est pas matière à confession. **Il s'en faut pourtant déclarer à la Supérieure et s'en amender, autrement ce serait nourrir volontairement son imperfection.**

Il faut regarder avec beaucoup d'honneur et d'estime toutes les choses de notre Institut, et toutes les actions de mortification, de piété et dévotion qui y sont conformes et que les Supérieures permettent. Il arrive pourtant quelquefois que nous y avons de l'aversion par la mauvaise inclination de nos esprits. De les mépriser ou censurer ce serait une présomption trop insupportable ; il se faut bien garder de le faire, car ce serait un trop grand mal. **Mais ce défaut est en toutes les personnes spirituelles que j'ai jamais connues, par la nonchalance et découragement :**

- ↪ La nonchalance fait que nous n'avons pas le courage de faire les mortifications, ni de désirer que l'on nous y exerce
- ↪ Le découragement nous fait ennuyer et dire : Mon Dieu, la grande peine ! ce n'est jamais fait, je ne vis jamais tant de choses, c'est toujours à recommencer.

Il ne faut pas se laisser ainsi aller selon ses inclinations ou aversions, mais **suivre la raison et la conduite des Supérieurs.** Si on nous préparait à recevoir les mortifications en nous avertissant deux heures devant, il serait aisé de n'en être point ému ; mais quand elles arrivent par surprise, il est bien difficile. Les mortifications que nous choisissons, il n'y a plus de difficulté, parce que notre nature en tire de la vanité ; **mais celle qui est faite par nos Supérieurs, il la faut recevoir comme de la main de Dieu, avec honneur et humilité. Les mortifications nous arrivent par l'ordre de la Providence de Dieu et nous sont toujours faites avec charité**, et faut le croire ainsi, car il ne nous appartient pas de juger si elles partent de la passion. Mais s'il arrivait que cela nous tombât en la pensée, il faut le recevoir par forme de tribulation, avec douceur, et regarder toujours la main de Dieu ; car encore qu'il ne soit pas auteur de cette passion, Notre-Seigneur la prend de sa main et la pose dessus nous, pour nous faire mériter par la souffrance de la tribulation.

Nous devons grandement aimer de faire et voir faire aux Sœurs tout ce qui leur peut profiter et les aider à avancer à la perfection, et en faire beaucoup d'estime ; car ces petites pratiques sont plus utiles que les grandes. Les grandes se rencontrent rarement, et **ces petites sont sans nombre et doivent être faites avec soin et affection** : comme

de parler bas, marcher doucement, être proprement et nettement habillée. Car si vous battez des portes ou marchez fort, vous troublez la tranquillité d'une Sœur qui est peut-être en oraison, et ainsi en d'autres occasions. Cela est mal, car **nous devons toutes être en ce continuel exercice de charité**, de contribuer tout ce qui nous est possible pour le bien les unes des autres, car **tout doit être en commun**.

Quand l'on est tenté de quelque tentation où il y a danger de pécher, et qu'elle dure, **pour s'empêcher d'offenser Dieu il faut souventes fois faire quelque acte qui témoigne que l'on n'y consent pas** : baiser terre, dire quelques paroles à Notre-Seigneur, et choses semblables. **Cela tient l'esprit en repos et nous ôte le doute et la crainte d'avoir consenti** ; à l'examen, trouvant que l'on a fait ces choses-là, l'on est en assurance autant que l'on y peut être en cette vie.

Le vrai dépouillement se fait par trois degrés :

1. **L'affection** qui s'engendre en nous par la considération de la beauté du dépouillement
2. **La résolution** qui suit l'affection : nous nous résolvons aisément à faire un bien que nous affectionnons
3. **La pratique** (cf tableau ci-dessous)

Biens desquels il se faut dépouiller, comment et pourquoi s'en dépouiller

Les biens extérieurs		Les biens du cœur	Les biens imaginaires
<i>Toutes les choses que nous avons laissées hors de la Visitation : maisons, parents, etc.</i>		<i>Les biens du corps : beauté, santé, etc.</i>	<i>Consolations, douceurs qui arrivent en la vie spirituelle (biens fort bons)</i>
<i>Ces biens dépendent de l'opinion d'autrui : bonheur, estime, réputation</i>			
Remettre tout cela entre les mains de Notre-Seigneur, puis retourner à Notre-Seigneur lui demander les affections qu'il veut que nous ayons pour eux (il ne faut pas demeurer sans affections, ni les avoir égales et indifférentes, car la charité donne le rang aux affections)	Tout cela il le faut renoncer ↳ Ne plus aller regarder au miroir si l'on est beau ↳ Ne pas se soucier non plus de la santé que de la maladie (quant à la volonté supérieure, car la nature se ressent toujours et crie quelquefois quand on n'est pas bien parfait). On demeure également content en la maladie comme en la santé, on prend les remèdes et viandes comme elles se rencontrent	Il faut s'en dépouiller et les remettre entre les mains de Notre-Seigneur pour qu'il en dispose comme il lui plaira, et le servir sans elles comme avec elles.	Il s'en faut dépouiller tout à fait, et ne vouloir autre honneur que l'honneur de la Congrégation, qui est de chercher en tout la gloire de Dieu, ni autre estime ou réputation que celle de la Communauté, qui est de donner bonne édification en toutes choses.
↳ Le contentement que nous ressentons à la rencontre des personnes que nous aimons, et les témoignages d'affection que nous leur rendons en les voyant, ne sont point contraires à cette vertu du dépouillement pourvu qu'ils ne soient point démesurés, et que, étant absents, notre cœur ne courre pas après. Au rencontre de ceux que nous aimons, il ne se peut pas faire que nous ne soyons émus de joie : cela n'est pas en notre pouvoir, mais tout cela est conforme au bon plaisir de Dieu.			
↳ Si je désire de voir quelqu'un pour une chose utile et qui doit réussir à la gloire de Dieu, si son dessein de venir est traversé et que j'en ressente un peu de peine, voire que je m'empresse un peu pour divertir les occasions qui le retiennent, je ne manque point à la vertu du dépouillement, pourvu que je ne passe point jusqu'à l'inquiétude.			

La vertu n'est pas une chose si terrible que l'on s'imagine. Plusieurs se forment des chimères en l'esprit et pensent que le chemin du Ciel est étrangement difficile. Ils se trompent car David disait à N.-S. que sa loi était trop douce et facile, et qu'elle était *plus douce que le miel*. **Nous devons dire de même de notre vocation**, l'estimant non seulement bonne et belle, mais aussi douce, suave et aimable ; **si nous faisons ainsi, nous aurons un grand amour à observer ce qui en dépend**.

L'on ne saurait jamais parvenir à la perfection tant que l'on aura de l'affection à quelque imperfection, pour petite qu'elle soit, voire même quand ce ne serait qu'avoir une pensée inutile ; et **vous ne sauriez croire combien elle apporte de mal à une âme**, car dès que vous aurez baillé la liberté à votre esprit de s'arrêter à penser à une chose inutile, il pensera par après à des choses pernicieuses.

Il faut beaucoup examiner s'il est vrai que nous n'ayons point nos affections engagées. Vous pourrez ainsi facilement connaître, lorsqu'on vous ôtera la commodité de faire ce que vous aviez proposé, si vous y avez de l'affection ou non ; si vous n'y en avez point, vous demeurerez aussi en repos de ne la pas faire comme si vous l'eussiez faite. **Nos affections sont si précieuses, puisqu'elles doivent être toutes employées à aimer Dieu, qu'il faut bien prendre soin de ne les loger pas en des choses inutiles** ; une faute pour petite qu'elle puisse être, faite avec affection, est plus contraire à la perfection que cent faites par surprise et sans affection.

Nous devons plus de respect et d'honneur à nos Supérieurs qu'à nos bons Anges : ils ne sont qu'ambassadeurs de Dieu, et **nos Supérieurs tiennent la place de Dieu même** : *Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise (Lc 10, 16)*

NEUVIÈME ENTRETIEN

De l'Amour envers les créatures

	Amitiés naturelles	Amitiés en Dieu
<i>Apparente qualité</i>	Semblent extrêmement grands et parfaits aux yeux des créatures, qui devant Dieu se trouveront petits et de nulle valeur.	Semblent extrêmement minces et vides aux yeux du monde, qui devant Dieu se trouveront pleines et fort excellentes.
<i>Cause</i>	Ces amitiés ne sont point fondées en la vraie <i>charité</i> , qui est Dieu (1 Jn 4, 8.16), ainsi seulement en certaines alliances et inclinations naturelles.	Elles se font seulement pour Dieu et en Dieu, sans mélange de notre propre intérêt.
<i>Durabilité</i>	Elles ne sont pas de durée, parce que la cause en étant si frêle, dès qu'il arrive quelque traverse, elles viennent à se refroidir et altérer.	Celles qui sont seulement en Dieu durent, parce que la cause en est solide et permanente.
<i>Qualité des actes de charité</i>	Les services que nous faisons à ceux que nous aimons par inclination sont beaucoup moindres en mérite, à cause de la grande complaisance et satisfaction que nous avons à les faire, et que, pour l'ordinaire, nous les faisons plus par ce mouvement que pour l'amour de Dieu.	Les actes de charité qui se font envers ceux que nous aimons de cette sorte sont mille fois plus parfaits, d'autant que tout est purement à Dieu.
Ainsi en est-il des amitiés : quand on ne les tire point de leur source, elles ne tarissent jamais. (Exemple Ste Catherine de Sienne : boire dans le verre à la fontaine ou hors de la fontaine.)		

Les caresses et signes d'amitié que nous faisons contre notre propre inclination aux personnes auxquelles nous avons de l'aversion sont **meilleures et plus agréables à Dieu** que celles que nous faisons attirés de l'affection sensitive. Et cela ne se doit point appeler duplicité ou simulation, car quand bien même j'ai un sentiment contraire, il n'est qu'en la partie inférieure, et **les actes que je fais, je les fais avec la force de la raison, qui est la partie principale de mon âme.**

Quand celle à qui je fais ces caresses saurait que je les lui fais parce que je lui ai de l'aversion, elle ne s'en devrait point offenser, mais les estimer et chérir davantage que si elles partaient d'une affection sensible, car **les aversions sont naturelles, et d'elles-mêmes ne sont nullement mauvaises quand nous ne les suivons pas ; au contraire, c'est un moyen de pratiquer mille sortes de bonnes vertus**, et Notre Seigneur même nous sait plus de gré quand avec une extrême répugnance nous lui allons baiser les pieds, que si nous y allions avec beaucoup de suavité. Ainsi ceux qui n'ont rien d'aimable sont bien heureux, car ils sont assurés que l'amour qu'on leur porte est excellent, puisqu'il est tout en Dieu.

Souvent nous pensons aimer une personne pour Dieu, et nous l'aimons pour nous-mêmes : nous nous servons du prétexte de ses vertus, alors que nous l'aimons pour la consolation que nous en recevons. Car n'y a-t-il pas plus de suavité à voir venir à vous une âme pleine de bonnes affections et qui suit extrêmement bien vos conseils, que d'en voir une autre toute inquiétée et embarrassée, faible à suivre le bien, à qui il faut mille fois dire une même chose ? Sans doute vous y en aurez davantage. Ce n'est donc pas pour Dieu que vous l'aimez, car elle est à lui aussi bien que l'autre, et **vous la devriez davantage aimer, car il y a davantage à faire pour Dieu, càd de vertu, qui est une participation des qualités divines.**

Nous devons aimer le bien en notre prochain comme en nous-mêmes, et principalement en Religion où tout doit être en commun, et ne devons point être marries qu'une Sœur pratique quelque vertu à nos dépens.

- ✠ Ex : je me trouve à une porte avec une plus jeune que moi et je me retire pour lui donner le devant, à mesure que je pratique cette humilité, elle doit avec douceur pratiquer la simplicité, et qu'elle essaie en une autre rencontre de me prévenir.)
- ✠ Si je lui donne un siège ou me retire de ma place, elle doit être contente que je fasse ce petit gain, et par ce moyen elle en sera participante : « Puisque je n'ai pu faire cet acte de vertu, je suis bien aise que cette Sœur l'ait fait. »

Non seulement il n'en faut pas être marrie, mais il faut être disposée à contribuer tout ce que nous pouvons pour cela, jusqu'à notre peau s'il en était besoin ; car, **pourvu que Dieu soit glorifié, il ne nous doit pas importer comme ni par qui, de telle sorte que s'il se présentait une occasion de faire quelque œuvre de vertu, et que Notre-Seigneur nous demandât qui nous aimerions mieux qui la fit, il faudrait répondre : Seigneur, celle qui la pourra faire plus à votre gloire.** N'ayant pas ce choix, nous devons désirer de la faire, car la première charité commence à soi-même ; mais ne le pouvant, il faut se réjouir, et ainsi nous aurons mis parfaitement *toutes choses en commun* (Ac 2, 44 ; 4, 32). Autant en faut-il dire pour ce qui regarde le temporel ; **pourvu que la Maison soit pourvue, nous ne nous devons pas soucier si c'est par notre moyen ou par un autre.** Quand il se trouve de ces petites affections, il y a encore du tien et du mien.

Lorsque nous entendons le signe de l'obéissance, nous devons croire que **c'est la voix de Notre-Seigneur qui nous appelle**, et faut partir tout promptement, **tout ainsi qu'une jeune mariée entendant la voix de son époux**, encore qu'elle fasse quelque chose pour lui, elle quitte tout pour aller où il l'appelle. **C'est une grande fidélité et une vertu fort agréable à Dieu de ne retarder point du tout**. De même, il y a mille choses que ne les faisant point nous ne péchons pas, mais si nous les faisons nous faisons une bonne vertu : comme de parler bas, marcher doucement, baisser les yeux, bien faire la récréation et choses semblables qui sont néanmoins **fort nécessaire pour la bienséance et recueillement**.

Il se dit peu de paroles oiseuses en ces maisons de Religieuses d'observance ; si bien tout ce qui se dit n'est pas nécessaire, c'est pour l'ordinaire ou une simple communication de pensées qui se fait pour entretenir la société, ou paroles qui se disent pour la récréation où il est bon que chacune contribue. **Ce qui, en autre temps serait oisieux, étant dit à la récréation ne l'est point**. Ce sont encore paroles oiseuses, quand, pour dire une chose, l'on multiplie beaucoup de mots qui ne sont nullement nécessaires pour la faire entendre (si celui qui parle ne sait pas autrement expliquer, il n'y a point de péché).

Nous ne connaissons jamais notre propre perfection. Nous ne pouvons pas juger de notre avancement, mais oui bien de celui d'autrui ; d'autant que **l'humilité nous le défend**. Or, encore que nous puissions juger de la vertu d'autrui, si ne faut-il pourtant jamais déterminer qu'une personne soit meilleure qu'une autre, parce que les apparences sont trompeuses.

L'humilité est non seulement charitable, mais douce et maniable ; car la charité est une humilité montante, et l'humilité est une charité descendante. **L'humilité sera au dernier degré de sa perfection quand nous n'aurons plus de propre volonté** ; par l'humilité, *toute justice (Mt 3, 15)* est accomplie.

DIXIÈME ENTRETEN

Sur le sujet de la Modestie

Vertus	Vices contraires
Bienséance de notre maintien extérieur	Dissolution en nos gestes et contenance, <i>ou légèreté</i> Contenance affectée
Intérieure bienséance de notre entendement et volonté	Curiosité de l'entendement <i>Multitude des désirs de savoir et entendre toutes choses</i> <i>Instabilité en nos entreprises</i> Stupidité et nonchalance d'esprit <i>qui ne veut pas même savoir les choses nécessaires pour notre perfection</i>
Bonne conversation <i>Façon de parler et converser avec le prochain</i>	Rusticité <i>qui nous empêche de contribuer à l'entretien de la conversation</i> Babillerie <i>légèreté qui fait tellement parler que nous en ôtons le temps aux autres</i>
Honnêteté <i>Bienséance des habits</i>	Saleté Superfluité

I. **BIENSÉANCE DE NOTRE MAINTIEN EXTÉRIEUR** : vertu extrêmement recommandable.

☞ Compose les mouvements, gestes et contenance du corps, évitant les deux vices contraires : la légèreté et dissolution, et la contenance trop affectée. La vertu de modestie observe trois choses : le temps, le lieu et la personne. Autre est la modestie d'une femme du monde que celle d'une Religieuse.

☞ Il n'y a point de vertu à laquelle il faille une si particulière attention ; en ce qu'elle nous assujettit consiste son grand prix : **tout ce qui nous assujettit pour Dieu est d'un mérite infini** (et est infiniment agréable à Dieu).

☞ Elle ne nous assujettit par pour un temps, mais pour toujours, en tous lieux, aussi bien seul qu'accompagné, en tout temps, même en dormant (comme ferait celui à qui Notre-Seigneur étant encore en cette vie lui commanderait de dormir et se coucher en sa présence), à cause que les **Anges et Dieu même nous sont toujours présents**.

☞ Vertu aussi fort recommandée à cause de l'édification du prochain : la simple modestie extérieure en a converti plusieurs. **La modestie est une prédication muette**. Saint Paul la recommande fort particulièrement : *Faites que votre modestie paraisse devant tous les hommes (Ph 4, 5)*. Il faut que l'Evêque par son maintien modeste baille confiance à un chacun de l'aborder, évitant également la légèreté comme la rusticité, afin que, donnant la liberté aux mondains de l'approcher, ils ne croient pas néanmoins qu'il soit mondain comme eux. (1 Ep 3, 2)

Nous ne nous devons point étonner si nous avons encore quelque vieille habitude du monde. L'on ne peut pas être si tôt défait de ses imperfections (cf ex. d'*Arsénius, jambes croisées*) ; il ne faut jamais s'étonner d'en voir beaucoup en soi-même, pourvu que l'on ait la volonté de les combattre.

Vous ne sauriez croire combien **la modestie extérieure sert à l'intérieure et à acquérir la paix et tranquillité de l'âme**. La preuve s'en fait à l'oraison : tous les saints Pères ont tous jugé que la posture la plus dévote y aidait beaucoup. [Mais] il

faut éviter la contenance affectée, puisque **tout ce qui est affecté doit être abhorré**, évitant soigneusement de faire le *sanctificetur* quand il n'y a point de *nomen tuum* après, je veux dire les dévots et les saints en notre contenance extérieure.

II. *LA MODESTIE INTÉRIEURE : fait les mêmes effets en l'âme que celle que nous avons dit au corps.*

✚ Maintient les **puissances de notre âme en tranquillité et modestie**, évitant la curiosité de l'entendement et la multitude des désirs, et fait s'appliquer à ce seul *un que Marie a choisi et qui ne lui sera point ôté (Lc 10, 42)* : qui est **la volonté de plaire à Dieu**.

✚ Marthe représente fort bien l'immodestie de la volonté : elle s'empresse, met tous les serviteurs de la maison en besogne, va deçà et delà sans s'arrêter, tant elle a envie de bien traiter Notre-Seigneur, et lui semble qu'il n'y aura jamais assez de mets bien apprêtés pour lui faire bonne chère. Il ne faut point tant de choses. Mieux vaut s'attacher à Dieu comme Madeleine, se tenant à ses pieds, lui demandant qu'il nous donne son amour, que de penser comme et par quel moyen nous le pourrions acquérir. **Cette modestie retient la volonté resserrée en l'exercice et dans les moyens de son avancement en l'amour de Dieu, selon la vocation en laquelle nous sommes.**

✚ Cette vertu s'applique particulièrement à assujettir l'entendement, parce que **la curiosité que nous avons naturellement est très dangereuse** et fait que nous ne savons jamais parfaitement une chose, d'autant que nous ne mettons pas assez de temps pour la bien apprendre. Cette sujétion de l'entendement est de très grande importance pour notre perfection, car à mesure que la volonté s'affectionne à une chose, si l'entendement lui vient montrer la beauté d'une autre, il la divertit de la première.

✚ Un Religieux demanda au grand saint Thomas comme il pourrait faire pour être bien savant : « En ne lisant qu'un livre » lui répondit-il. Je lisais la Règle que saint Augustin fit pour ses Religieuses, où il dit expressément que les Sœurs ne lisent jamais aucun livre, sinon ceux qui leur seraient donnés par la Supérieure. Il fit le même commandement à ses Religieux, tant il avait de connaissance **du mal qu'apporte la curiosité de savoir autre chose que ce qui nous est nécessaire pour mieux servir Dieu, qui est certes fort peu de chose. Marchez en simplicité par l'observance de vos Règles, et vous servirez parfaitement Dieu.** La science n'est pas nécessaire pour aimer Dieu. **Il faut peu de science et beaucoup de pratique en ce qui regarde la perfection.**

Je me souviens de deux Religieuses de deux Ordres bien réformés : l'une vivait contente en sa sainteté imaginaire et ne recherchait ni désirait autre chose, l'autre vivait mécontente à cause que sa perfection lui était cachée, et partant, désirait toujours autre chose. Ces âmes qui veulent savoir et goûter de toutes les méthodes et de tous les moyens qui nous conduisent ou peuvent conduire à la perfection, l'estomac de leur volonté n'ayant pas assez de chaleur pour digérer et mettre en pratique tant de moyens, il se fait une certaine crudité et indigestion qui leur empêche le repos et tranquillité de l'esprit auprès de Notre-Seigneur, qui est cet *un nécessaire que Marie a choisi et ne lui sera point ôté (Lc 10, 42)* **La modestie intérieure tient l'âme entre ces deux états et en médiocrité de désirs de savoir ce qui est nécessaire et rien plus.**

III. *MODESTIE REGARDANT LES PAROLES ET LA MANIÈRE DE CONVERSER*

La multitude des paroles en un sujet où il n'en est besoin que de peu doit être évitée comme étant une immodestie, et principalement pour s'excuser ; outre l'immodestie des paroles, c'est aussi une autre sorte d'imperfection de ne vouloir pas être reconnue défaillante ou imparfaite : c'est contre l'humilité qui nous fait aimer notre abjection.

Ecc 3, 4.7 : Il y a temps de rire et temps de ne pas rire, comme aussi temps de parler et temps de se taire, comme nous montra ce glorieux saint Pacôme en ses tentations. (« Faites place au saint homme » - « Vous vous en moquez, mais je le serai. » / Le diable pensât qu'il l'attraperait sur le côté de la joie... Le bon Saint levant les yeux et voyant cette folie se représenta Notre-Seigneur crucifié en l'arbre de la croix et fit le signe d'icelle. Le démon s'en alla confus et honteux.)

Cette modestie compose notre façon de parler, afin qu'elle soit agréable ; ni trop haut ni trop bas, ni trop lentement ni trop brusquement, **se tenant dans les termes d'une sainte médiocrité**, laissant parler les autres quand ils parlent, et parlant néanmoins à son tour, pour éviter la rusticité et suffisance qui nous empêche d'être de bonne conversation.

IV. *MODESTIE REGARDANT LES HABITS ET LA FAÇON DE S'HABILLER*

Cette netteté a été fort recommandée par saint Bernard, comme étant un **grand indice de la pureté de l'âme**. Il ne faut pas voirement avoir trop de délicatesse, mais aussi il ne faut pas être sale.

V. *DE LA CORRECTION*

*Comme il faut faire pour bien recevoir la correction sans qu'il vous en demeure du sentiment ou de la sècheresse de cœur ? D'empêcher que le sentiment de colère ne s'émeuve en vous et que le sang ne vous monte au visage, jamais cela ne sera ; **bienheureux serons-nous si nous pouvons avoir cette perfection un quart d'heure avant de mourir.** Mais de garder de la sècheresse d'esprit, en sorte que nous ne parlions pas, après que le sentiment est passé, avec autant de confiance, de douceur et de tranquillité qu'auparavant, cela il faut avoir un grand soin de ne le pas faire. *Vous dites que vous renvoyez bien loin le sentiment, mais que cela ne laisse pas de demeurer. Vous rejetez le sentiment que vous avez de la correction qui vous est faite, mais non pas si fortement et soigneusement qu'il ne se cache en quelque petit coin de votre cœur*, au moins une partie du sentiment. Vous ne voulez pas avoir du sentiment, mais aussi vous ne voulez pas soumettre votre jugement qui vous fait accroire que la correction a été faite par passion ou chose semblable : qui ne voit que ce séditieux se jettera sur vous et vous accablera de mille sortes de confusions, si promptement vous ne le chassez bien loin ? Il faut se serrer autour de*

Notre-Seigneur et lui parler de quelque autre chose. Ce n'est pas d'abord le temps de soumettre son jugement pour lui faire croire et confesser que la correction a été faite fort à propos ; ô non ! ce n'est après que votre âme sera tranquillisée, car **pendant le trouble il ne faut pas dire ni faire aucune chose, sinon demeurer fermes et résolues de ne consentir point à notre passion**, pour raison que nous eussions de le faire. Jamais nous ne manquerions de raisons en ce temps-là, il nous en viendrait à la foule : mais **il n'en faut pas écouter une seule**, pour bonne qu'elle puisse sembler : **il se faut tenir proche de Dieu**, nous divertissant, après nous être humiliés devant sa Majesté.

Humiliez-vous d'une humilité douce et paisible, et non pas d'une humilité chagrine et troublée, car c'est notre malheur : nous portons devant Dieu des actes d'humilité dépiteux et ennuyés, et par ce moyen nous ne calmons pas nos esprits. Mais **si nous faisons ces actes devant la divine Bonté, avec une douce confiance, nous sortirions de là tout tranquillisés, et désavouerions par après toutes les raisons**, pour l'ordinaire irraisonnables **que notre jugement et amour propre nous suggéreraient**, et nous irions avec autant de facilité parler à ceux qui nous ont fait la correction. Mais s'ils ne vous parlent pas comme vous désirez, que vous doit-il importer, pourvu que vous fassiez votre devoir ?

Il n'y a point d'homme qui n'ait d'aversion à la correction. Mais il faut tirer l'exemple [de St Pacôme et Barbarus], lesquels se surmontèrent tout incontinent, l'un recourant à **la prière**, et l'autre **demandant humblement pardon** à son Frère, et **ne firent rien ni l'un ni l'autre en faveur de leur sentiment**, mais s'amendèrent et firent leur profit de la correction.

Vous dites que la correction vous donne une certaine confusion à l'endroit de la Supérieure, parce que vous l'avez fâché, qui vous ôte la confiance de vous approcher d'elle, nonobstant que vous aimez l'abjection qui vous revient : cela se fait par le commandement de l'**amour propre**. Il y a un certain monastère en nous-mêmes, dont l'amour-propre est le Supérieur, et partant, il impose des pénitences ; **cette peine est une pénitence qu'il vous impose, parce que peut-être la Supérieure ne vous estimera pas tant comme elle eut fait si vous n'eussiez pas failli.**

VI. DU RECUEILLEMENT (de l'attention à la présence de Dieu et des distractions)

C'est le moyen de bien faire tout ce que nous faisons que d'être attentifs à la présence de Dieu, car nul ne l'offensera voyant qu'il le regarde. *Comme vous pourriez faire pour porter votre esprit en Dieu en toutes choses, sans regarder à droite ni à gauche ?* Il faut faire ce que vous dites, aller à Dieu de toutes choses, sans regarder à droite, ni à gauche. – *Mais comment vous pourriez faire pour l'affermir tellement en Dieu que rien ne le puisse détacher ni retirer ?* Deux choses sont nécessaires pour cela : **mourir et être sauvé.** Car après cela il n'y aura plus jamais de séparation, et notre esprit sera invariablement attaché et uni à son Dieu. – *Ce que vous pourriez faire pour empêcher que la moindre distraction ne retire votre esprit de Dieu ?* **La moindre distraction ne retire pas votre esprit de Dieu, car rien ne nous retire de Dieu que le péché** ; et en vertu de la résolution que nous avons faite le matin de tenir notre esprit uni à Dieu et attentif à sa présence, nous y demeurons toujours, voire même quand nous dormons, puisque nous le faisons **au nom de Dieu et selon sa très sainte volonté. Les péchés véniels ne sont pas capables de nous détourner de la voie qui nous conduit à Dieu, et beaucoup moins les simples distractions.**

L'oraison ne nous est pas moins utile ni moins agréable à Dieu pour ce que l'on y a beaucoup de distractions ; ains elle nous sera peut-être plus utile que si nous y avons eu beaucoup de consolations, parce qu'il y a plus de travail, pourvu que nous ayons la fidélité de nous en retirer et n'y laisser point arrêter l'esprit volontairement. C'en est de même de la peine que nous avons le long de la journée d'arrêter notre esprit en Dieu et aux choses célestes, pourvu que nous ayons soin de retirer notre esprit par le bras, pour l'empêcher de courir après les mouches. Que faire, sinon prendre patience et **ne nous lasser point de notre travail, puisqu'il est pris pour l'amour de Dieu ?**

Quand nous disons que nous ne pouvons trouver Dieu et qu'il nous semble qu'il est si loin de nous, nous voulons signifier que nous ne pouvons avoir le sentiment de sa présence ; **il y a bien à dire entre avoir la présence de Dieu et être en sa présence, ou bien à avoir le sentiment de sa présence.** Ô ma fille, il n'y a que Dieu qui nous puisse faire cette grâce, car de nous donner les moyens d'acquérir ce sentiment il ne nous est pas possible.

Comment pourrai-je faire pour acquérir l'amour de Dieu ? – En le voulant aimer. Au lieu de vous appliquer à penser et demander : *Comment pourrai-je faire pour unir mon esprit à Dieu ?* **mettez-vous en la pratique** par une continuelle application de votre esprit en Dieu, et je vous assure que vous parviendra bien plus tôt à votre prétention que non pas par aucune autre voie ; car **à mesure que nous nous dissipons, nous sommes moins recueillis**, et partant plus incapables de nous unir et joindre avec la divine Majesté, **qui nous veut tout sans réserve.** Il y a des âmes qui s'amuse tant à penser comme elles feront, qu'elles n'ont pas le temps de faire ; **en ce qui regarde notre perfection, qui consiste en l'union de notre âme avec la divine Bonté, il n'est question que de peu savoir et beaucoup faire.** Il faut aller grandement simplement en cette sainte besogne : ceux qui demandent continuellement le chemin le plus court courent fortune d'arriver plus tard que ceux qui ayant enfilé le grand chemin, ne s'en détournent point. Ceux à qui l'on demande le chemin du Ciel ont grande raison de dire comme ceux qui disent que pour aller à un tel lieu **il faut toujours aller**, mettant l'un des pieds devant l'autre. Allez toujours, dit-on à ces âmes pleines de désirs de leur perfection, **en la voie de votre vocation en simplicité.**

Vous voudriez que je vous enseignasse une voie de perfection tellement faite qu'il n'y eût qu'à la mettre sur votre tête comme vous jetteriez votre voile, et que par ce moyen vous vous trouvassiez toute parfaite sans peine, c'est-à-dire que je vous donnasse la perfection toute faite. Oh certes, s'il était à mon pouvoir, je serais le plus parfait homme du monde ; car

si je la pouvais donner aux autres sans qu'il fallût rien faire, je la prendrais premièrement pour moi. Certes, nous nous trompons ; car **il n'y a point de plus grand secret que de faire et travailler fidèlement en l'exercice du divin amour.**

VII. DE LA PURETÉ D'INTENTION

Obéir purement, c'est obéir simplement à Dieu et à notre Supérieure. Vous pouvez doubler l'intention pour laquelle vous obéissez de plusieurs doublures :

- ✚ Vous habiller à la volonté de Dieu parce que vous savez que **les récompenses des obéissants sont éternelles** ; parce que les désobéissants seront privés de la jouissance de Dieu : tout cela est bon, mais il n'est **ni simple ni pur**.
- ✚ Vous obéissez à vos Supérieurs voirement bien pour l'amour de Dieu, mais vous ajoutez à cette robe ces doublures, et de plus une certaine prétention de plaire et être estimée de la Supérieure : cela n'est pas obéir simplement et purement pour l'amour de Dieu. **Ce désir de plaire à la Supérieure nous ôte bien souvent et le mérite de l'obéissance et la paix du cœur** ; car dès que nous voyons qu'elle n'est pas contente de nous, au lieu de caresser tendrement au fond de notre cœur cette abjection, nous nous inquiétons et troublons comme si notre bonheur dépendait de cela.

Oh ! que l'âme, laquelle ne ferait rien pour ses Supérieurs eu égard à leurs personnes, ains aurait la fidélité de regarder toujours Dieu en eux et son saint amour, qu'elle ferait certes un grand bien pour elle ! car **le but de cette obéissance serait merveilleusement agréable à Dieu, qui doit être notre prétention et non les récompenses.**

Les Supérieurs n'ont pas le pouvoir de commander à leurs inférieurs des choses qui sont contre les commandements de Dieu ou de son Eglise. Leur autorité est subordonnée aux commandements de l'Eglise, comme ceux de l'Eglise sont subordonnés à ceux de Dieu. Mais les Supérieurs qui sont approuvés du Pape ont l'autorité de dispenser leurs inférieurs de certains commandements de l'Eglise, quand ils voient nécessité. (*Ex : dispenser d'un jeûne une Sœur qui se trouve mal*) *Il vous vient du doute si elle a assez de mal pour ne pas jeûner ?* Oh certes, **il vaut toujours mieux pencher du côté de la charité que de l'austérité**, car c'est l'intention de la sainte . Si un jour de jeûne vous vous trouviez un peu mal, bien que vous ne vouliez ni ayez besoin de rien prendre, je vous dis, au lieu de deux doigts de pain et de vin, **prenez deux doigts de courage et de vigueur**, afin de ne pas rendre les autres malades pour l'appréhension de qu'elles prendront de votre mal.

VIII. DES RÉOLUTIONS

Vous dites que vous demeurez si faible que, encore que vous fassiez souvent des fortes résolutions de ne pas tomber en l'imperfection dont vous désirez de vous amender, l'occasion se présentant, vous ne laissez pas toujours de donner du nez en terre ? **Nous demeurons faibles parce que nous ne nous voulons pas abstenir des viandes malsaines.** Nous voudrions aimer la correction, mais nous voulons néanmoins être estimés ; oh ! c'est une folie, cela ne se peut. Je voudrais bien tenir mon âme bien recueillie, et néanmoins je ne veux retrancher tant de sortes de réflexions inutiles. En un mot, je voudrais trouver la besogne toute faite. – Cela ne se peut tandis que nous serons en cette vie, car **nous aurons toujours à travailler.** *La fête de la Purification n'a point d'octave.*

Il faut que nous ayons deux égales résolutions : de voir croître des mauvaises herbes en notre jardin, et d'avoir le courage de les vouloir arracher ; car notre amour-propre ne mourra point tandis que nous vivrons, lequel est celui qui fait ces impertinentes productions. Ce n'est pas être faible que de tomber quelquefois en des péchés véniels, pourvu que nous nous en relevions tout incontinent par un retour de notre âme en Dieu, nous humiliant tout doucement. Si bien ils nous arrêtent un peu, ils ne nous détournent pourtant pas : un simple retour à Dieu les efface.

Ne pensez pas que tout ce que les livres enseignent doit être pratiqué par les personnes qui sont déjà parvenues en ce degré que de faire cette pratique de **retourner leur esprit à tous propos du côté de la divine Majesté par une certaine affection contemplative** ; car tout cela nuirait à leur **simplicité**. Ceux qui voudront faire une considération sur l'eau bénite en la prenant, et puis une faisant la révérence au Crucifix, etc., qui ne voit qu'il n'aurait pas le temps durant une Messe de **faire une bonne affection ou une résolution**, qui est le plus utile ? L'intention d'aller à l'église pour adorer Dieu comprend par éminence toutes ces considérations particulières, et se tenir en cette affection ou à une autre, si elle vous vient, durant la Messe, c'est une très bonne façon de l'entendre. La multiplicité des sujets dissipe notre cœur et notre esprit et l'empêche et divertit de cette **simplicité amoureuse qui rend notre âme si agréable à Dieu.**

Il ne faut jamais cesser de faire des résolutions, quand bien nous verrions qu'il est impossible de les pratiquer lorsque l'occasion s'en présentera, et cela avec le plus de fermeté que si vous sentiez en vous assez de courage pour venir à bout de votre entreprise, disant à Notre-Seigneur : Il est vrai que je n'aurai pas la force de faire ou supporter une telle chose de moi-même, mais *je m'en réjouis*, d'autant que ce sera votre *force* qui le fera en moi (*2 Co 12, 9.10*) ; et **sur cet appui, allez en la bataille courageusement, et ne doutez point que vous ne remportiez la victoire.** Notre-Seigneur fait envers nous de même qu'un bon père ou une bonne mère, laquelle laisse marcher son enfant tout seul lorsqu'il est dessus la mousse, car si bien il vient à tomber, il ne se fera pas grand mal ; mais aux mauvais et dangereux chemins, il est porté soigneusement entre ses bras. Nous avons vu souvent des âmes supporter courageusement des grands assauts sans être vaincues par leurs ennemis, lesquelles par après ont été vaincues en de bien légères rencontres, parce que Notre-Seigneur, voyant qu'elles ne se feraient pas grand mal en tombant, les a laissées marcher toutes seules, ce qu'il n'a pas fait lorsqu'elles étaient dans les précipices des grandes tentations.

Deux exemples du choix de la vertu de simplicité, ou de charité (choix de la place à la récréation, condescendre à entrer avant une professe).

ONZIÈME ENTRETIEN

Discours de l'Obéissance

Fait par notre Bienheureux Père à ses chères Filles de la Visitation

I. Généralités

L'obéissance est une vertu morale qui dépend de la **justice**. Or, il y a certaines vertus morales qui ont tant d'affinité avec les vertus théologiques, qu'elles semblent presque théologiques : comme la pénitence et la religion, la justice et l'obéissance. L'obéissance consiste en deux points :

- ↳ Obéir aux supérieurs : qui est de **justice** et de **nécessité** et se doit rendre avec une entière soumission de notre entendement et volonté.
- ↳ Obéir aux égaux et inférieurs : appartient plutôt à l'**humilité, douceur et charité**.

L'obéissance de l'entendement se pratique lorsque nous acceptons et approuvons le commandement, non seulement avec la volonté, mais aussi avec notre entendement, approuvant et estimant la chose commandée et la jugeant meilleure que toute autre chose que l'on nous eût pu commander sur cette occasion. **C'est alors qu'on aime tellement à obéir que l'on désire insatiablement d'être commandé, afin que tout ce que l'on fait soit fait par obéissance : celle-ci est l'obéissance des parfaitement parfaits**, et celle que je vous désire. Mais elle est un **pur don de Dieu**, ou bien est acquise avec beaucoup de temps et de travail.

L'obéissance plus ordinaire a trois conditions :

- ↳ **Agréer la chose que l'on nous commande** et y plier doucement notre volonté, aimant à être commandés (ce n'est pas le moyen de nous rendre vrais obéissants que de n'avoir personne qui nous commande)
- ↳ **La promptitude**, à laquelle est contraire la paresse ou tristesse spirituelle
- ↳ **La persévérance** : il ne suffit pas l'on agrée l'ordre et que, pour quelque espace de temps, on l'exécute, puisque c'est cette persévérance qui donne la couronne. (*Mt 10, 22*) C'est un **acte de grande humilité** de faire toute sa vie par obéissance un exercice abject, car il peut arriver journellement des tentations que l'on serait bien capable de quelque chose de plus grand. Cette dernière condition est la plus difficile de toutes, à cause de la légèreté et inconstance de l'esprit humain : **il la faut arrêter avec la force de nos premières résolutions**. Si nous voulions suivre tous les mouvements de notre esprit, ou qu'il fût possible de le faire sans qu'il y eût du scandale ou du déshonneur, nous ne verrions autre chose que des changements.

II. Difficultés de l'obéissance et remèdes

Pour nous affectionner à l'obéissance lorsque nous nous trouvons tentés, il **faut faire des considérations de son excellence, de sa beauté, de son mérite, de son utilité**. Quand il n'est question que d'une simple aversion de la chose commandée, il ne faut faire qu'un acte d'amour et se mettre à la besogne : je n'entends pas un acte d'amour sensible, ils ne sont pas en notre pouvoir et ne sont nullement nécessaires ; je dis un acte d'amour raisonnable, avec la pointe de notre esprit, car **c'est ainsi que doivent aller les vraies servantes de Dieu. Si nous nous attachons à ces petites tendretés et douceurs spirituelles, et que nous ne nous résolvions de servir Dieu avec la pointe de nos résolutions, nous n'aurons jamais ni des vraies vertus, ni d'amour solide**. Quand nos affections dépendent de tant de petites choses, elles sont sujettes à mille détraquements. Notre-Seigneur même en sa Passion a souffert [ces difficultés], car il avait une aversion mortelle à souffrir la mort ; mais avec la fine pointe de son esprit, il était résigné à la volonté de son Père.

La persévérance plus difficile est ès choses intérieures. Cela procède de ce qu'il nous fâche d'assujettir **notre entendement, car c'est la dernière chose que nous assujettissons**, et néanmoins il est extrêmement nécessaire que nous assujettissions nos pensées à certains objets ; de manière que quand on nous marque certains exercices ou pratiques de vertu, il faut que nous demeurions en cet exercice et que nous assujettissions notre esprit autant de temps que l'on nous marque. Je n'appelle pas manquer à la persévérance quand nous faisons quelque petite interruption, pourvu que nous nous reprenions. Comme ce n'est pas manquer à l'obéissance que de manquer à quelques-unes de ces conditions, nous ne sommes obligés qu'à la substance des vertus, et encore que nous obéissions avec répugnance et quasi comme forcés, notre obéissance ne laisse pas d'être bonne ; mais elle est d'une valeur et d'un mérite infiniment grand quand elle est faite avec les conditions que nous avons dites. **Une chose, pour petite qu'elle soit, étant faite par obéissance, est de fort grande valeur**.

L'obéissance est une vertu si excellente que Notre-Seigneur a voulu régler tout le cours de sa vie par obéissance, ainsi qu'il l'a tant dit qu'il n'était pas venu *pour faire sa volonté* (*Jn 4, 34 ; 5, 30 ; 6, 38 ; He 10, 9*) ; et l'Apôtre dit qu'il *s'est fait obéissant jusques à la mort, et la mort de la croix* (*Ph 2, 8*), et a voulu joindre au mérite infini de sa parfaite charité l'infini mérite d'une parfaite obéissance. **La charité cède à l'obéissance**, parce que l'obéissance dépend de la justice : il est meilleur de payer ce que l'on doit que de faire l'aumône, de faire l'obéissance qu'un acte de charité de notre propre mouvement.

La spiritualité de cette Maison doit être une spiritualité toute généreuse et indépendante de toutes sortes de tendretés, de goûts et consolations sensibles. Il ne faut point désirer d'être délivrés de nos difficultés, répugnances et aversions, car elles ne nous nuisent nullement ; au contraire, lorsqu'on nous commande une chose à laquelle toute notre

nature répugne et que nous l'allons faire **avec la force de l'amour intellectuel**, il n'y a point de doute que cette action ne soit d'un **mérite infiniment plus grand** que si nous l'avions faite sans répugnance et par conséquent avec moins de mérite. Mais si nous n'avons point de difficulté, on peut regagner ce qui manque en faisant cette même action avec une très grande **charité**.

Pour les tentations où il y a danger de pécher, nous pouvons demander à Dieu qu'il nous en délivre, à l'imitation de saint Paul (2 Co 12, 7-9) qui, se trouvant affligé de *l'aiguillon de la chair*, demanda *par trois fois* d'en être délivré ; et si Notre-Seigneur ne lui eût répondu, il eût persévéré en sa demande. Mais quand Notre-Seigneur lui eût dit : *Ma grâce te suffit, car ma vertu se parfait en l'infirmité*, il demeura en paix parmi cette guerre. C'est ainsi que **Notre-Seigneur est glorifié en nos tentations, quand nonobstant leur grand nombre et diversité nous n'offensons point Dieu** ; car il faut que sa grâce et vertu soit bien forte puisqu'elle nous soutient parmi tant et de si grandes infirmités, et nous donne la force de nous rendre parfaits. **Tant que nous demeurerons en nos imperfections, Dieu n'en sera point glorifié.**

Il faut bien prendre garde que [les actions bonnes non commandées (de notre propre initiative)] se fassent sans préjudice d'un plus grand bien. *Exemple : Vous avez dévotion à dire 3 Pater à l'honneur de la Sainte Trinité devant le très Saint Sacrement, et l'on vous vient appeler : il faudrait se lever promptement et aller faire l'action demandée à l'honneur de la Sainte Trinité au lieu des trois Pater.* C'en est de même des pratiques de vertu, oraisons jaculatoires, et autres, il ne faudrait pas se fixer d'avance d'en faire tant par jour ou durant un tel temps sans le dire à la Supérieure. Si vous pensez que ce soit le Saint-Esprit qui vous inspire de les faire, il vous saura bon gré que vous demandiez congé, voire même que vous ne les fassiez point si l'on ne le vous permet pas : **rien ne lui est tant agréable que l'obéissance religieuse.** Vous ne pouvez donc pas promettre à personne de dire tant de *Pater* pour eux. Si l'on vous prie de le faire, il faut répondre que vous demanderez congé. Si l'on se recommande simplement à vos prières, vous pouvez répondre que vous le ferez de bon cœur, et en même temps élever votre esprit en Dieu pour cette personne. **Votre oraison sera plus agréable à Dieu qu'elle sera plus générale.** Si vous voulez communier particulièrement pour quelque chose, il faut demander congé, si ce n'est pour vos nécessités particulières, comme pour obtenir force contre quelque tentation, ou bien pour demander quelque vertu à Notre-Seigneur.

III. Se faire la servante de Dieu et du prochain pour l'amour de Dieu, à la suite de Notre-Dame de la Visitation

Une autre sorte d'obéissance est une certaine souplesse de notre volonté à suivre la volonté d'autrui ; c'est **une vertu extrêmement aimable qui fait tourner notre esprit à toutes mains et nous dispose à faire toujours la volonté de Dieu.** Le moyen de l'acquérir est de faire souvent des actes d'indifférence en l'oraison, et puis les venir mettre en pratique aux occasions ; car ce n'est pas assez de se dépouiller devant Dieu, d'autant que cela se faisant seulement avec l'imagination, il n'y a pas grande affaire ; quand il le faut faire en effet, c'est là où il faut montrer son courage. La douceur de condescendance à la volonté du prochain est le symbole de **l'oraison d'union**, qui n'est autre chose qu'un renoncement de nous-mêmes en Dieu. Quand l'âme dit avec vérité : Je n'ai plus de volonté sinon la vôtre, Seigneur, **alors elle est toute unie à Dieu** ; de même, **quand nous renonçons à notre volonté pour faire toujours celle du prochain, c'est la vraie union avec le prochain** : et faut faire tout cela pour l'amour de Dieu. Il faut que tout cela soit conduit par la discrétion, car il ne serait pas à propos de quitter une chose qui serait de nécessité pour condescendre à une chose indifférente.

Quand une Sœur nous demande de faire quelque chose et que par surprise nous témoignons d'y avoir de la répugnance, il ne faut pas que la Sœur s'en ombrage, ou qu'elle prie de ne le faire pas ; d'autant qu'il n'est pas en notre puissance d'empêcher que notre couleur ou nos yeux ne témoignent le combat que nous avons au-dedans, encore que, avec la raison, nous voulions bien faire la chose ; car ce sont des messagers qui viennent sans qu'on les appelle, et qui, encore qu'on leur dise : Retournez, n'en font rien pour l'ordinaire. **La Sœur doit aimer que je fasse ce profit pour mon âme.** Vous me direz : c'est qu'elle craint de vous avoir fâchée. Non, c'est l'amour-propre qui ne voudrait pas que j'eusse seulement une petite pensée que vous êtes importune. Si néanmoins aux signes de ma répugnance je joins des paroles qui témoignent ouvertement que je n'ai point d'envie de faire ce dont cette Sœur me prie, elle peut et doit me dire tout doucement que je ne le fasse pas, quand ce sont des personnes égales ; car quant à ceux qui ont autorité, il faut qu'ils tiennent ferme. Quand une Sœur m'aurait refusé quelque chose ou montré de la répugnance, **je ne dois pourtant point perdre la confiance de l'employer une autre fois, ni ne me dois point mal édifier de son imperfection : car à cette heure je la supporte, et tantôt elle me supportera.** Nous devons toutes être capables des défauts les unes des autres, et ne faut en façon quelconque s'en étonner ; car si nous demeurons quelque temps sans tomber en faute, nous serons puis après un autre temps à ne faire que faillir et ferons plusieurs grosses imperfections, desquelles il faut faire profit par l'abjection qui nous en revient. **Il faut souffrir avec patience le retardement de notre perfection, et faire toujours ce que nous pouvons pour notre amendement et de bon cœur.**

Il arrive souvent qu'une personne petite et faible de corps et d'esprit, qui ne s'exercera qu'à des choses petites, les fera avec une si grande charité qu'elles surpasseront beaucoup en mérite des actions grandes et relevées. Si néanmoins une grande œuvre est faite avec autant de charité que la petite, sans doute celui qui la fait a beaucoup plus de mérite. **La charité donne le prix et la valeur à toutes nos œuvres** : tout le bien que nous faisons, il le faut faire pour l'amour de Dieu, et le mal, il le faut éviter pour l'amour de Dieu. **Nous pouvons faire toutes nos actions bonnes [non commandées] par obéissance, parce que Dieu a commandé toutes les vertus.** Les actions bonnes qui ne nous sont pas commandées ne peuvent tirer leur mérite de l'obéissance, il leur faut donner du mérite par la charité. Bref, il faut avoir bon courage et ne dépendre que de Dieu ; **c'est le caractère des Filles de la Visitation de regarder en toutes choses la volonté de Dieu et la suivre.**

DOUZIÈME ENTRETIEN

De la vertu d'Obéissance

Il y a trois sortes d'obéissance pieuse :

- ↪ L'obéissance rendue à Dieu et à la sainte Église en l'observance de leurs commandements
- ↪ L'obéissance religieuse, qui s'assujettit à l'observance des conseils
- ↪ L'obéissance amoureuse, la plus parfaite et dont Notre-Seigneur nous a montré l'exemple tout le temps de sa vie.

De l'obéissance amoureuse	
Conditions	Propriétés
<p style="text-align: center;">Une obéissance aveugle</p> <p><i>Exemple de Paul : pour le rendre son disciple il le fit tomber, pour l'humilier et assujettir à lui, puis soudain il l'aveugla pour le rendre vrai obéissant.</i></p> <p>Se met amoureusement à faire tout ce qui lui est commandé, tout simplement, pourvu que le commandement serve à l'union de notre esprit avec Dieu, car hors de là, jamais l'obéissant ne fait aucune chose.</p> <p>Plusieurs ont cru que cette obéissance consistait à faire à tort et à travers tout ce qui pouvait être commandé, même contre les commandements de Dieu. Les Supérieurs n'ont point de pouvoir de faire aucun commandement sur cela, les inférieurs s'ils obéissaient, ils pécheraient mortellement.</p> <p>Le vrai obéissant croit que tous les commandements viennent de Dieu ou lui sont faits par son inspiration, et ne peuvent être impossibles à raison de la puissance de Celui qui commande. Pourvu qu'il obéisse, il lui suffit, il sait bien que cela suffit pour être agréable à Dieu pour lequel elle obéit purement et pour son amour.</p> <p>Elle sait que le chemin par lequel elle doit aller à Dieu est la Règle de la Religion et les commandements des Supérieurs ; elle enfile ce chemin en simplicité de cœur.</p>	<p>Elle ne regarde jamais au visage des Supérieurs, mais seulement à leur autorité.</p> <p>↪ <i>La Sainte Famille allant au recensement ordonné par César, bien qu'idolâtre et païen.</i></p> <p>Elle ne s'informe pas des raisons ni des motifs que les Supérieurs ont de commander, il lui suffit de savoir qu'on lui commande.</p> <p>↪ <i>L'extrême simplicité de l'obéissance du paralytique : il laissa faire de lui tout ce qu'on voulut, bien que cette obéissance lui dût coûter la vie. / l'aveugle-né à qui Notre-Seigneur met de la boue sur les yeux ne dit pas : « Si je n'étais pas aveugle, cela serait capable de me faire perdre la vue ! »</i></p> <p>Elle ne s'enquiert point des moyens qu'il faut qu'elle tienne pour faire ce qui est commandé, s'assurant que Dieu par l'inspiration duquel on lui a fait le commandement lui baillera bien le pouvoir de l'accomplir, et se met ainsi en besogne.</p>
<p style="text-align: center;">Une obéissance prompte</p> <p><i>Eliezer prit cette marque pour choisir Rébecca, qui fut prompte et gracieuse ; elle n'épargnait point sa peine pour abreuver tant de chameaux.</i></p> <p>Piège : être toujours en haleine pour vouloir connaître les désirs et inclinations de leurs Supérieurs ou de Dieu même, c'est perdre le temps. Tandis que je m'enquerrais quel est le désir de Dieu, je ne m'occuperais pas à me tenir en repos et tranquillité auprès de lui, qui est le désir qu'il a maintenant, puisqu'il ne m'en signifie point d'autre. Il faut aller en cette besogne en simplicité de cœur, quand j'en rencontre l'occasion, sinon cela ôterait la paix et tranquillité du cœur, qui est le principal fruit de l'obéissance amoureuse.</p>	<p>La charité et l'obéissance ont une telle union ensemble qu'elles ne se peuvent séparer : l'amour nous fait obéir promptement et gracieusement, pour difficile que soit la chose commandée. Les obéissances qui se font mal gracieusement ne sont point agréables.</p> <p>↪ <i>Notre-Seigneur a donné tout le temps de sa vie des exemples continuels de cette promptitude à l'obéissance. Il ne suffit pas au cœur amoureux de faire ce qu'on lui commande, il ne peut voir l'heure assez tôt venue que cela soit fait, afin qu'on lui commande derechef quelque autre chose.</i></p> <p>L'obéissance étant une des principales parties de l'humilité qui aime souverainement la soumission, l'obéissant aime souverainement le commandement, et dès qu'il l'aperçoit de loin, quelle mine qu'il puisse avoir, il l'embrasse et le chérit uniquement.</p> <p>↪ <i>Les saints Louis et Catherine, sachant que Notre-Seigneur aimait et avait témoigné d'avoir de l'inclination à l'amour de la propre abjection, pensant lui faire un peu de plaisir de suivre son inclination, ils faisaient ces choses très répugnantes à leurs sens, avec un grand amour.</i></p>

Une obéissance persévérante

Cette obéissance, Notre-Seigneur nous l'a enseignée fort particulièrement : *Il a été fait obéissant jusques à la mort, et à la mort de la croix (Ph 2, 8)*. Il a été obéissant tout le temps de sa vie, voire dès qu'il était ès entrailles de Notre-Dame. Il semble qu'il fut même plus obéissant à sa mort que non pas au commencement de sa vie : il remuait bien les bras et les jambes, mais en sa mort, il ne remue ni bras ni jambes, mais meurt immobile par obéissance. **Durant tout le cours de sa vie, on ne voit autre chose que des traits d'obéissance** rendue tant à ses parents qu'à plusieurs autres, voire très impies.

C'est une grande vertu de persévérer ainsi longuement en un même exercice. Faire joyeusement une chose que l'on commande pour une fois, tant que l'on voudra. Mais tout le temps de votre vie, c'est là où il y va du bon et où git la difficulté. *Exemple : le bon Religieux Jonas qui ne fit jamais autre besogne que des nattes.*

À celui qui sera si heureux que de faire l'obéissance amoureuse, jouira de la paix et tranquillité continuelle de l'âme, parce qu'il n'aura à rendre aucun compte de ses actions, puisqu'elles ont été toutes faites par obéissance. Pourvu qu'on lui commande et qu'il soit toujours entre les bras de l'obéissance, il est content. À ces obéissants, je leur puis bien assurer, de la part de Dieu, le Paradis tant pour la vie éternelle comme aussi durant le cours de leur vie mortelle.

De l'obéissance rendue à Dieu et à la sainte Église

Les commandements de Dieu et de la sainte Église ne sont pas si rigoureux comme l'on pense ; ils ne gênent pas tant les esprits comme l'on croit. **La Loi de Dieu est une loi toute d'amour et toute douce (Ps 118, 97.103)**. Les distractions involontaires ne rendent pas nos oraisons ni nos Offices moins agréables à Dieu.

L'obéissance est d'un si grand prix qu'elle est compagne de la charité ; **ces deux vertus donnent le prix et la valeur à toutes les autres**, de sorte que sans elles, toutes les autres ne sont rien. **Si vous n'avez ces deux vertus, vous n'en avez point, si vous les avez, vous les avez toutes.** *Donnez un verre d'eau par charité, cela vaut le Ciel ; faites-en autant par obéissance, vous gagnez tout autant. La moindre petite chose faite par obéissance est très agréable à Dieu : mangez par obéissance, c'est de plus grand mérite que les jeûnes des anachorètes s'ils sont faits sans obéissance ; reposez-vous par obéissance, votre repos est plus méritoire que de travailler.*

De l'obéissance religieuse

Si le Religieux n'obéit, il ne saurait avoir aucune vertu, parce que c'est l'obéissance qui le rend principalement Religieux. Ayez le désir du martyr pour l'amour de Dieu, cela n'est rien si vous n'avez l'obéissance. **Le vrai obéissant aime les Règles, les honore et estime uniquement, comme le vrai chemin de l'union de son esprit avec Dieu.**

of le Religieux de St Pacôme : « Mieux vaut vivre en obéissance et mourir tous les jours en vivant, par une continuelle mortification de soi-même et de ses passions, que non pas de martyriser votre imagination. Assez meurt martyr qui bien se mortifie. C'est un plus grand martyr de persévérer toute sa vie en obéissance, que non pas de mourir tout d'un coup par un glaive. Mieux vaut avoir de petits désirs de vivre selon la Communauté, et ne vouloir que la fidélité à l'observance des Règles, que non pas d'en avoir de grands, de faire des merveilles imaginaires, qui ne sont bons qu'à enfler nos cœurs d'orgueil et nous faire mésestimer les autres, pensant bien être quelque chose de plus qu'eux. »

En choses de peu de conséquence, ce serait une très grande imperfection de témoigner de la résistance à les faire quand elles nous sont commandées ; car elles sont uniquement propres à nous tenir en humilité. Bien que **rien ne soit estimé peu ni de peu d'importance par le vrai obéissant**, à cause qu'il regarde le tout comme moyens propres pour s'unir à Dieu et à N.-S. qui a tant aimé l'obéissance, comme dit saint Bernard, qu'il **a mieux aimé mourir que de manquer d'obéir.**

De l'observance des Règles

De faire des fautes ou par oubli ou autrement quelquefois, il y a peu ou point de péché, sinon que la chose qui est commandée fût de très grande importance. D'en faire coutume, soit par négligence soit autrement, c'est cela qui fait le péché. *(Complies non dites volontairement : péché mortel ; Complies oubliées pour avoir été sollicitée : je ne m'en confesse pas.)* **Celui qui fait volontairement des petites fautes court grande fortune de tomber incontinent en des grandes.** Ne serait-ce pas je vous prie, témoigner une grande lâcheté de courage et avoir bien peu d'amour pour Dieu, que de ne vouloir faire que ce qui nous est commandé et rien davantage ? Vous obéissez aux commandements de Dieu : eh bien, vous ne serez pas mis dehors du monastère, mais aussi vous ne serez vous pas tenu comme un fidèle serviteur de Dieu, ains comme mercenaire.

L'amour des Règles est de très grande importance, et partant il faut que chaque Sœur les embrasse cent fois le jour par grande tendreté de dilection ; et ce qui est dans nos Règles à quoi nos cœurs répugnent et ont de l'aversion d'observer, c'est à quoi nous devons être plus fidèles, pour témoigner notre amour à Notre-Seigneur.

Comment faire pour acquérir l'amour de l'obéissance ? Tâcher de l'aimer. Lorsqu'on vous commande quelque chose, embrassez et caressez ce commandement. Quand il nous en est fait un autre, en faire de même, comme étant une chose très précieuse et agréable, **faisant considération du bien qu'elle nous apporte, qui est l'union avec Dieu.**

S'il ne serait point loisible à une fille qui a déjà vécu longuement en Religion et qui a rendu de grands services, de se relâcher un peu de l'obéissance au moins en quelques petites choses ? Que serait cela, sinon faire comme un maître pilote qui, ayant amené sa barque au port après avoir longuement et fort péniblement travaillé pour la sauver des périls de la tourmente, voudrait enfin, étant parvenu au bord, rompre son navire et se jeter lui-même dans la mer ? **La Religieuse qui a bien commencé n'a pas tout fait si elle ne persévère jusqu'à la fin.** Les Novices sont exacts et persévèrent en obéissance pour parvenir à la grâce de la Profession, mais les Profès y sont obligés en vertu des vœux qu'ils ont faits.

De l'obéissance aux Supérieurs

Les Supérieurs donnent des avis en trois sortes : par forme de commandement, par forme de conseil, par forme de simple direction. Quand les Supérieurs disent quelque chose qu'ils ne commandent pas : la perfection à laquelle nous prétendons nous doit faire estimer et embrasser tout ce qui peut servir à nous unir et conjoindre à la divine Majesté, laquelle union doit être l'unique prétention de nos âmes et pour laquelle nous devons faire tout ce que nous faisons. Quand nous ne nous assujettissons pas à suivre les conseils et la direction, nous contrevenons à l'obéissance amoureuse à laquelle nous prétendons, nous autres qui sommes à la Visitation. **C'est selon la partie supérieure qu'il faut vivre en cette Maison, et non jamais selon nos sens et inclinations.** Mais pourvu que j'obéisse également quant à la partie supérieure, il suffit, et **mon obéissance vaut mieux quand j'ai moins de plaisir à la faire, parce que c'est là où nous montrons que c'est pour Dieu et non pas pour notre plaisir que nous obéissons.**

Si l'on ne pourrait pas bien penser que la Supérieure n'est pas si capable que l'autre que nous avons. Nous ne pouvons pas nous empêcher que la pensée nous en vienne, mais de s'y arrêter, c'est ce qu'il ne faut point faire ; car **si Balaam fut bien instruit par une ânesse (Nb 22, 28-30), à plus forte raison devons-nous croire que Dieu, qui nous a donné cette Supérieure, fera bien qu'elle nous enseignera selon sa volonté, bien que peut-être ne sera-ce point selon la nôtre. Notre-Seigneur a promis que le vrai obéissant ne se perdra jamais.** Ce serait une plaisante façon d'obéir si nous ne voulions obéir qu'aux Supérieures qui nous seraient agréables. Qui ne sait que vous obéissiez à l'autre par inclination, et non purement pour Dieu ?

Il faut approuver tout ce que les Supérieurs font, ordonnent ou défendent, pourvu qu'il ne soit point manifestement contre les commandements de Dieu. Hors de là, **les inférieurs doivent toujours croire et faire confesser à leur propre jugement que les Supérieurs font très bien,** car autrement ce serait se faire supérieur, puisque vous vous rendriez examinateur de sa cause. Combien de fois arrive-t-il qu'un Pape défend une chose que celui qui vient après lui ordonne que l'on fasse ? Il faut que nous plions les épaules sous le joug de la sainte obéissance, croyant que tous deux ont eu bonne raison de faire le commandement qu'ils ont fait, quoique différents et contraires l'un à l'autre.

S'il est loisible aux Sœurs, quand la Supérieure ou la Directrice les a mortifiées, de l'aller dire aux autres ? **Quand nous sommes corrigés et mortifiés il nous faut prendre cette mortification à pleines mains, comme une pomme d'amour, et la cacher en notre cœur, la baisant et caressant le plus tendrement qu'il nous est possible.** « Je viens de parler à notre Mère, je suis aussi sèche que j'étais auparavant ; il n'y a qu'à s'attacher à Dieu ; pour moi je ne retire aucune consolation des créatures. » Que ne vous étiez-vous bien attachée à Dieu avant que d'aller parler à notre Mère ? **Prenez garde que cherchant Dieu à défaut des créatures, il ne se veuille pas laisser trouver, car il veut être recherché avant toute chose et au mépris de toute chose.** Le Créateur mérite bien que je quitte tout pour lui ; aussi veut-il que nous le fassions. Quand nous sortons de devant la Supérieure toute sèche, et sans avoir reçu une goutte de consolation, **il faut que nous emportions notre sécheresse comme un baume précieux,** afin que nous ayons un grand soin de **ne pas laisser cette liqueur céleste qui nous a été envoyée du ciel** comme un don très grand pour parfumer notre cœur de la privation de la consolation que nous pensions rencontrer. **Quelquefois on porte un cœur dur et sec comme un rocher lorsque l'on va parler, lequel ne peut être capable d'être arrosé de l'eau de la consolation.** Et il vous semble que les Supérieurs ont la consolation sur le bord des lèvres et qu'ils la répandent facilement dans les cœurs de ceux qu'ils veulent, ce qui n'est néanmoins pas, car ils ne peuvent pas toujours être d'une même humeur, non plus que les autres.

Quel est l'exercice propre pour faire mourir le propre jugement ? C'est en lui retranchant fidèlement toutes sortes de discours aux occasions où il se veut rendre maître, **lui faisant connaître qu'il n'est que valet ; car ce n'est que par des actes réitérés que nous acquérons les vertus.** Si bien vous faites la chose ainsi qu'elle est commandée, bien souvent le propre jugement n'obéit pas, ce qui est pour l'ordinaire cause de la répugnance que nous avons à nous soumettre à faire ce que l'on veut de nous. Chacun croit que son propre jugement est le meilleur. Si vous nourrissez le jugement, sans doute il vous enivrera, car **il n'y a point de différence entre une personne ivre et celui qui est plein de son propre jugement :** elle n'est non plus capable de raison que l'autre. Il faut donc avoir un grand soin de l'empêcher de faire ces considérations.

Du zèle et de la confiance que les Sœurs doivent avoir de s'avertir en charité les unes les autres. À quel propos verrai-je un défaut en ma Sœur, que je ne tâche de lui ôter ? Si je m'aperçois en une occasion qu'il y ait quelque passion dans le cœur de ma Sœur, alors il faut détourner le propos le plus dextrement que l'on peut. Il ne serait pas temps d'avertir et faire la correction à une Sœur tandis que je la verrai de mauvaise humeur ou pressée de mélancolie ; il faut un peu attendre et puis l'en avertir avec confiance et charité. Vous dites que vous craignez d'avertir si souvent des fautes que fait une Sœur à l'Office, parce que cela lui ôte l'assurance et la fait plutôt faillir à force de craindre : **cela n'appartient qu'aux filles du monde de perdre l'assurance quand on les avertit de leurs défauts.** Nos Sœurs aiment trop leur propre abjection pour faire cela. **Elles prendront occasion de faire toujours mieux leur devoir et se rendre capables de leur vocation.**

TREIZIÈME ENTRETIEN

Sur le sujet de la Simplicité

La simplicité n'est autre chose qu'un **acte de charité pur et simple qui n'a qu'une seule fin, qui est d'acquérir l'amour de Dieu** ; notre âme est simple lorsque nous n'avons point d'autre prétention en tout ce que nous faisons ou désirons.

Marthe, bien que sa fin fût louable de vouloir bien traiter Notre-Seigneur, doublait cette première fin de l'amour de Dieu en son exercice, de plusieurs autres petites prétentions, desquelles elle fût reprise de Notre-Seigneur : *Marthe, Marthe, tu te troubles de plusieurs choses, bien qu'une seule soit nécessaire, qui est celle que Madeleine a choisie et qui ne lui sera point ôtée. (Lc 10, 38-42)* Cet acte de charité simple qui fait que nous ne regardons en toutes nos actions que le **seul désir de plaire à Dieu est la part de Marie** qui est seule nécessaire, et c'est la simplicité, vertu laquelle est inséparable de la charité, d'autant qu'elle **regarde droit à Dieu, sans que jamais elle puisse souffrir aucun mélange de propre intérêt ; elle ne peut souffrir nulle doublure des créatures, Dieu seul y trouve sa retraite.**

Cette vertu est purement chrétienne, car les païens voire ceux qui ont fort bien parlé des autres vertus, n'en ont eu nulle connaissance, non plus que de l'humilité. Notre-Seigneur lui-même est descendu du Ciel pour en donner connaissance aux hommes. *Soyez prudents comme le serpent (Mt 10, 16)*, dit-il à ses Apôtres, et *soyez simples comme la colombe* : apprenez de la colombe à aimer Dieu en simplicité, n'ayant qu'une seule prétention et une seule fin en tout ce que vous ferez ; mais n'imitiez pas seulement la **simplicité de l'amour** des colombes qui n'ont toujours qu'un paron pour lequel elles font tout, auquel seul elles veulent complaire et craignent de déplaire ; imitez-les aussi en la **simplicité qu'elles pratiquent en l'exercice et au témoignage qu'elles rendent de leur amour** : elle ne font point tant de choses ni tant de mignardises, ains elles font simplement leurs petits gémissiments autour de leurs colombeaux, se tenant en cette confiance qu'ils sont tout assurés de leur amour et **se contentent de leur tenir compagnie quand ils sont présents.**

Pièges

Plusieurs pensent que de rendre des témoignages d'amitié à ceux auxquels on a de l'aversion soient des actes de duplicité, ce qui n'est pas ; **les aversions sont involontaires** et ont leur siège en la partie inférieure de l'âme, la volonté les rejette, bien qu'elles ne s'en aillent pas. **Les actes d'amour que nous faisons envers ceux-là proviennent de la raison qui nous dit qu'il se faut mortifier et surmonter.** Quoique nous ayons un sentiment tout contraire à nos paroles et actions, nous ne manquons pas à la simplicité, car nous désavouons ces sentiments comme étrangers, et ils le sont.

Plusieurs pensent que la simplicité soit contraire à la prudence, ce qui n'est nullement : **jamais les vertus ne se contrarient l'une l'autre.** La vertu de simplicité est opposée au vice de l'astuce, d'où procèdent les finesses, les artifices et la duplicité pour tromper l'esprit du prochain pour les faire venir au point que nous prétendons : chose qui est infiniment contraire à la simplicité, qui requiert que nous ayons l'intérieur conforme à l'extérieur. *(L'amour de Dieu requiert que nous retenions nos sentiments et que nous les mortifions et anéantissions, c'est pourquoi il ne requiert pas que nous les fassions voir au dehors : ce n'est pas manquer de simplicité que de faire bonne mine quand nous sommes mortifiés de quelque chose.)*

Simplicité et prudence

J'ai bien pensé que si je parlais de la simplicité de la colombe, l'on me jetterait vite le serpent dessus. **De prudence il en faut peu, et de simplicité beaucoup.** Le serpent d'airain qui fut élevé au haut bout d'une perche dans le désert ne représentait autre chose que N-S en l'arbre de la Croix, lequel étant élevé, pratiqua merveilleusement bien la prudence du serpent : [comme le serpent se dépouille de sa vieille peau] il se dépouilla de sa propre gloire, mais il a été fait notre édification et Sauveur, unique et doux remède à tous nos maux ; car en le regardant nous ne pouvons mourir ; là nous trouvons de quoi médeciner nos plaies. [Comme le serpent attaqué expose tout son corps pour conserver la tête], nous devons tout exposer au péril quand il est requis, pour conserver en nous N-S, c-à-d son amour qui est comme notre tête.

Quant à la prudence naturelle, il la faut bannir et mortifier, car elle n'est pas bonne et nous suggère mille petites considérations et prévoyances non nécessaires qui tiennent nos esprits bien éloignés de la simplicité. **La vraie vertu de prudence est comme un sel spirituel qui donne goût à toutes les autres vertus** ; mais elle doit être pratiquée à la Visitation en telle sorte que la vertu d'une simple confiance surpasse tout, assurés que Notre-Seigneur et Notre-Dame nous protégera puisque nous sommes ici assemblés pour son honneur, et pour la gloire de son Fils très cher.

Du trouble

S'il n'est point permis de se servir de la prudence pour ne pas tout dire aux Supérieurs, quand nous penserions que ce pourrait les troubler, ou bien nous-mêmes en le disant ? La simplicité ne regarde sinon s'il est expédient de dire ou faire une telle chose, puis elle se met à la faire. **Quand j'aurai fait mon devoir, je ne me mettrai pas en peine d'autre chose, Dieu ne le veut pas.** Résolvez-vous promptement, ne perdez pas de temps à faire une heure de considération sur toutes les menues actions de notre vie.

Il serait mieux de dire à la Supérieure les pensées qui me peuvent le plus mortifier que non pas plusieurs autres qui ne servent qu'à allonger l'entretien. Si vous demeurez en peine, ce n'est que l'immortification qui fait cela. **La simplicité ne recherche que l'amour de Dieu, qui ne se trouve jamais si bien qu'en la mortification de nous-mêmes.**

Il ne faut pas toujours tant craindre le trouble ; de soi-même il n'est point péché ; le *Combat Spirituel* veut qu'on s'aïlle chercher quelques fois pour s'exciter au combat quand il ne se rencontre pas : je sais qu'en allant en telle compagnie on

me dira quelque parole qui me troublera et m'émouvra, je m'y dois porter armé de la confiance en la protection divine qui me fortifiera pour vaincre ma nature contre laquelle je veux faire la guerre. **Le trouble ne se fait qu'en la partie inférieure de notre âme ; c'est pourquoi il ne s'en faut nullement étonner quand nous ne consentons point à ce qu'il nous suggère. Il vient bien souvent du manque de simplicité**, d'autant que l'on s'amuse à penser : *Que pensera-t-on ?* Après que l'âme simple a fait une action qu'elle juge se devoir faire, elle n'y pense plus. S'il lui vient de ces fanfares, à savoir que l'on dira ou pensera d'elle, **elle retranche promptement tout cela.**

La simplicité bannit de l'âme tant de sollicitude que plusieurs ont inutilement pour rechercher quantité d'exercices et de moyens pour pouvoir aimer Dieu : leur semble que s'ils ne font tout ce que les Saints ont fait, ils ne sauraient être contents. Ils se tourmentent à trouver l'art d'aimer Dieu, et ne savent pas qu'il n'y a point d'autre art que de se mettre à l'aimer, **c'est-à-dire se mettre en la pratique des choses qui lui sont agréables.** Ils pensent qu'il y a une certaine finesse pour acquérir cet amour, lequel ne se trouve qu'en la simplicité, **sans trouble et sans inquiétude.**

Dans la vie communautaire

La douceur, l'amour de notre abjection, l'humilité, la douce charité et cordialité envers le prochain sont des vertus, avec l'obéissance, dont la pratique nous doit être ordinaire, d'autant que les occasions nous en sont fréquentes.

Il n'est pas mauvais de faire semblant de n'avoir pas envie de faire quelque chose à laquelle nous avons une forte inclination pour donner la confiance à une Sœur de se contenter en la faisant, et vous, de vous mortifier ; car votre désir n'est qu'en la partie inférieure, puisque **vous voulez préférer**, quant à la partie supérieure, **la consolation de votre Sœur à la vôtre.**

Comment faut-il observer la simplicité, rondeur et naïveté en la récréation, où il y a tant de diversité d'esprits, qu'il ne se peut faire que ce que vous dites soit approuvé de tous ? Cela ne se peut : nous ne devons pas nous mettre en peine de le faire. **Pourvu que vous observiez la Règle en ne parlant que de ce qui est requis et qui sert à l'esprit de joyeuseté.**

La Règle qui vous ordonne de procurer l'amendement des Sœurs par le moyen des avertissements ne vous demande pas d'être si considérée en ce point, comme si l'honneur des Sœurs dépendait de cette accusation. Si je savais que cette personne que j'ai à corriger commettrait un péché véniel emmi le trouble que mon avertissement lui causera, je ne devrais pas laisser de le faire ; **ce péché-là sera cause qu'elle en évitera plusieurs autres** en persévérant en son défaut. Seulement devrais-je attendre le temps convenable. Mais hors de là, **il faut faire en simplicité ce que nous sommes obligés de faire selon Dieu**, et cela sans scrupule. Si cette personne se passionne et se trouble, je n'en peux mais et n'en suis pas cause.

Vous devez être bien aise de quoi vous êtes reprise en faisant bien, car en cela vous êtes du parti de Notre-Seigneur, lequel n'ayant jamais fait mal, a néanmoins voulu être tenu et être mis à mort pour un malfaiteur. La vertu de simplicité embrasse amoureusement cette mortification comme un moyen propre pour lui aider à parvenir d'autant plus tôt à sa prétention, qui est de **s'unir à Notre-Seigneur par une totale conformité de vie et d'exercices.**

La simplicité ne se mêle pas de ce que font les autres, et **elle n'a pour soi que les pensées vraiment nécessaires.**

Simplicité et enfance spirituelle

Il y a des âmes qui ne veulent être conduites que par l'Esprit de Dieu, et leur semble que tout ce qu'elles s'imaginent soient des inspirations et des mouvements du Saint-Esprit. **La voix de l'Époux, pour nous autres, mes chères Filles, ne doit être que la sainte obéissance, car hors de là il n'y a que tromperie.** Ce n'est pas à un chacun nous de connaître par quel chemin Dieu nous appelle ; cela appartient aux Supérieurs, lesquels ont la lumière de Dieu pour ce faire. Il ne faut pas dire : *Ils ne me connaissent pas bien*, car nous devons croire que si ; **l'obéissance et la soumission sont toujours la vraie marque de la bonne inspiration.** Vous retirerez plus d'utilité de ce que vous ferez suivant la direction de vos Supérieurs, que non pas en suivant vos instincts intérieurs, qui ne produisent pour l'ordinaire que de l'amour-propre.

C'est bien la vérité que **notre bien dépend de nous laisser conduire et gouverner par l'Esprit de Dieu sans réserve ;** c'est cela que prétend la vraie simplicité que Notre-Seigneur a tant recommandée : *Soyez simples comme la colombe*, mais il leur dit de plus : *Si vous n'êtes fait simples comme petits enfants, vous n'entrerez point au Royaume de mon Père (Mt 18, 3).* **L'âme qui a la parfaite simplicité n'a qu'un amour qui est pour Dieu, et en cet amour elle n'a qu'une prétention, qui est de reposer sur la poitrine du Père céleste, et là, comme un enfant d'amour, faire sa demeure, laissant entièrement tout le soin de soi-même à son bon Père, sans que jamais plus elle se mette en peine de rien, sinon de se tenir en cette sainte confiance ;** non pas même les vertus et les grâces qui lui semblaient être fort nécessaires ne l'inquiètent point. Elle ne néglige rien de ce qu'elle rencontre en son chemin, mais aussi elle ne s'amuse point à rechercher d'autres moyens de se perfectionner que ceux qui lui sont prescrits. Il faut avoir patience, pourvu que l'on ne veuille pas nourrir ses défauts. **Pourvu que l'on se redresse le plus promptement qu'il se peut, il se faut contenter.**

La simplicité ne court point après ses paroles ni ses actions, mais elle en laisse l'évènement à la divine Providence à laquelle elle s'attache souverainement. Elle suit simplement son chemin. Elle se tient tranquille en la confiance qu'elle a que **Dieu sait son désir, qui est de lui plaire**, et cela lui suffit.

De la simplicité que doivent avoir les Sœurs de la Visitation

Les Sœurs de la Visitation doivent laisser tout le soin d'elles-mêmes entre les mains de Dieu ; pas seulement pour les choses extérieures, mais beaucoup plus absolument pour ce qui regarde leur avancement spirituel, laissant à la disposition de la divine Bonté de leur donner des biens spirituels, des vertus et des grâces, tout ainsi qu'il lui plaira ; leur prudence doit être de se laisser absolument entre les bras de la divine Providence.

QUATORZIÈME ENTRETEN

Sur les Règles

QUE VEUT DIRE AVOIR L'ESPRIT D'UNE RÈGLE ?

Notre-Seigneur voulant aller en Jérusalem, ses disciples l'en dissuadèrent, ils tâchaient de conduire Notre-Seigneur au lieu où ils voulaient aller (Lc 9, 51-5) – ce n'est pas d'aujourd'hui que les inférieurs veulent conduire leurs maîtres selon leur volonté. – Il voulut passer par Samarie, mais les Samaritains ne le lui voulurent point permettre. Saint Jacques et saint Jean furent irrités de l'inhospitalité qu'ils faisaient à leur Maître : *Veux-tu que nous fassions tomber le feu du ciel pour les châtier de l'outrage qu'ils te font ? – Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes* : Ne savez-vous pas que nous ne sommes plus au temps d'Elie qui avait l'esprit de rigueur ? Et bien qu'Elie fût un très grand serviteur de Dieu et fit bien en faisant ce que vous voulez faire, néanmoins vous autres ne feriez pas bien en l'imitant, d'autant que *je ne suis pas venu pour confondre et punir les pécheurs, ains pour répandre des parfums, et par ces odeurs les attirer à la pénitence* (Lc 5, 32) **et à ma suite.**

Toutes les Religions et toutes les assemblées de dévotion ont un **esprit** qui leur est **général** : **la prétention qu'elles ont toutes de prétendre à la perfection de la charité** ; et chacune en a un qui est **particulier** : **les moyens** de parvenir à cette perfection de la charité, c'à à l'union de notre âme avec Dieu et avec le prochain pour l'amour de Dieu.

Toutes les Religions ont un **moyen général pour s'unir à Dieu, qui est par les vœux** (cf *M^eE*). **Etant donc ainsi séquestrés de toutes choses, nous nous retirons en l'intime de nos cœurs, pour nous plus absolument et parfaitement unir à sa divine Majesté.**

Si l'on voit un Chartreux qui témoigne tant soit peu de se plaire à converser avec le prochain, pour parfaite que soit son intention, il perd tout incontinent l'esprit de sa Religion. C'est donc une chose fort nécessaire que de savoir quel est l'esprit particulier de chaque Religion, ce que pour bien connaître, il faut considérer la fin pour laquelle elle a été commencée et les divers moyens pour parvenir à cette fin. **Il faut avoir un amour si grand pour la fin particulière [de notre Institut] qu'il n'y ait chose aucune** que nous puissions connaître qui soit conforme à cette fin, **que nous n'embrassions de tout notre cœur. Être exactes à l'observance des moyens de parvenir à cette fin, qui sont nos Règles et Constitutions, c'est avoir cet amour ; et être exact, ponctuel à faire tout ce qui en dépend et qui sert à les observer plus parfaitement, c'est avoir l'esprit de notre Religion.** Il faut que cette exacte et ponctuelle observance soit entreprise en simplicité de cœur ; il ne faut pas vouloir aller au-delà, car ce n'est pas par la multiplicité des choses que nous faisons que nous parvenons à la perfection, mais c'est par la perfection et pureté d'intention avec laquelle nous les faisons.

QUEL EST L'ESPRIT DE VOS RÈGLES ?

La fin de votre Institut, il ne la faut pas rechercher en l'intention qu'avaient les trois premières Sœurs qui commencèrent. Dieu à qui seul appartient de faire ces assemblées de piété, les a fait réussir de la façon que nous voyons qu'elles sont.

Il faut remarquer la fin pour laquelle la Visitation a été érigée : la connaissance de la fin vous fera comprendre quel est l'esprit particulier de la Visitation. J'ai toujours jugé que c'était **un esprit d'une profonde humilité envers Dieu, et de douceur envers le prochain ; d'autant qu'il y a moins de rigueur pour le corps, il faut qu'il y ait plus de douceur de cœur.** Où la rigueur des mortifications corporelles manque, il doit y avoir plus de perfection d'esprit. Il faut donc que l'humilité envers Dieu et la douceur envers le prochain supplée en cette Maison à l'austérité des Sœurs Carmélites, des Sœurs de Sainte-Claire, et des autres. Et si bien les austérités sont bonnes en elles-mêmes, elles ne seraient pas néanmoins bonnes en la Maison de céans, d'autant que ce serait contre la fin des Règles. **L'esprit de douceur est tellement le propre esprit de la Visitation, que quiconque y voudrait introduire des austérités détruirait incontinent la Visitation ; d'autant que ce serait faire contre la fin pour laquelle elle a été dressée, qui est pour recevoir les filles infirmes.**

COMMENT POURREZ-VOUS BIEN PRENDRE L'ESPRIT DE VOS RÈGLES ?

Il faut beaucoup aimer nos Règles, puisqu'elles sont les moyens par lesquels nous parvenons à leur fin, qui est de **nous conduire facilement à la perfection de la charité, qui est l'union de nos âmes avec Dieu et avec le prochain,** et non seulement cela, mais encore de **réunir le prochain avec Dieu,** ce que nous faisons par la voie que nous lui présentons, laquelle est toute douce et facile, nulle fille n'étant rejetée faute de force corporelle, pourvu qu'elle ait la volonté de vivre selon l'esprit de la Visitation, qui est un esprit d'humilité envers Dieu et de douceur envers le prochain. **Par l'humilité, nous nous unissons à Dieu, nous soumettant à l'exacte observance de ses volontés** qui nous sont signifiées dans nos Règles, dressées par son inspiration, reçues de la sainte Église et approuvées par Sa Sainteté ; partant, nous les devons aimer d'autant plus tendrement et les serrer sur nos poitrines tous les jours trois fois, par forme de reconnaissance envers Dieu qui nous les a données. **Par la vertu de douceur de cœur, nous nous unissons avec notre prochain par une exacte et pointilleuse conformité de vie, de mœurs et d'exercices,** sans vouloir entreprendre de faire plus ni moins qu'eux, ains employant et arrêtant toutes les forces de notre âme à les faire avec toute la perfection qui nous est possible.

Il y a une certaine simplicité de cœur en laquelle consiste **la perfection de toutes les perfections, c'est cette simplicité qui fait que notre âme ne regarde qu'à Dieu et se tient toute ramassée et resserrée en elle-même pour s'appliquer, avec toute la fidélité et perfection qui lui est possible, à l'observance de sa Règle, sans s'épancher à désirer ni vouloir entreprendre de faire plus que cela.** Elle ne veut point faire des choses excellentes ni extraordinaires qui la

pourraient faire estimer des créatures, elle se tient fort basse en elle-même et n'a pas de grandes satisfactions, car ne faisant rien de sa propre volonté ni rien de plus que les autres, il semble qu'elle ne fait rien : toute sa sainteté est cachée à ses yeux, **Dieu seulement la voit, qui se délecte en sa simplicité par laquelle elle ravit son cœur en s'unissant à lui.**

Je ne puis assez dire de quelle importance est-ce point ici, d'être ponctuelle à la moindre petite chose qui sert à plus parfaitement observer la Règle, voire même aux moindres petites cérémonies ; comme aussi de ne vouloir rien entreprendre davantage, sous quelque prétexte que ce soit, parce que **c'est le moyen de conserver la Religion en entier et en sa première ferveur** ; et le contraire est ce qui la détruit et fait déchoir de sa première perfection.

S'il arrive une Sœur qui ait une complexion robuste, ne peut-elle pas bien faire des austérités plus que les autres, pourvu qu'elles ne s'en aperçoivent pas ? – Il n'y a point de secret qui ne passe secrètement à une autre, et ainsi l'on vient par après à faire des Religions dans la Religion et des petites ligues, et puis tout se dissipe. Ô Dieu, **il ne faut jamais souffrir ces particularités en Religion**. Il se faut bien garder de dire que nous ne sommes pas tenus d'observer cette Règle ou commandement particulier des Supérieurs, parce qu'il serait fait pour les faibles et que nous sommes forts, ou parce que le commandement est fait pour les fortes, et que nous sommes faibles et infirmes. **Si vous êtes fortes, que vous vous affaiblissiez pour vous rendre conformes aux infirmes ; si vous êtes faibles, efforcez-vous pour vous ajuster avec les fortes.** Le commandement est également pour tous et nul de soi-même ne s'en peut dispenser.

S'il se trouve des Sœurs robustes, il ne faut pas qu'elles veuillent aller plus vite que celles qui sont faibles. **Il se faut accommoder aux faibles et arrêter notre force pour aller de pair avec eux.** Remarquez la débonnairété de Jacob (*Gn 33, 1-14*), sortant de la maison de son beau-père Laban ; il s'accommode volontiers aux pas de ses petits-enfants, mais aussi de ses agnelets. Ce voyage lui fut heureux, comme il se voit par les bénédictions qu'il reçut de Dieu tout au long du chemin ; il fut mieux partagé que son frère auquel tous s'accommodaient à marcher selon ses pas. **Si nous voulons que notre voyage soit béni de la divine Bonté, assujettissons-nous volontiers à l'exacte et ponctuelle observance de nos Règles, et cela en simplicité de cœur, sans vouloir doubler les exercices**, qui serait aller contre la fin pour laquelle la Congrégation a été érigée. Accommodons-nous volontiers avec les infirmes qui y peuvent être reçues, et je vous assure que nous n'arriverons pas plus tard pour cela à la perfection, ains au contraire ce sera cela même qui nous y conduira plus tôt, parce que, **n'ayant pas beaucoup à faire, nous nous appliquerons à le faire avec le plus de perfection** qu'il nous sera possible. **C'est en quoi nos œuvres sont plus agréables à Dieu, d'autant qu'il n'a pas égard à la multiplicité des choses que nous faisons pour son amour, ains seulement à la ferveur de la charité avec laquelle nous les faisons.** Si nous nous déterminons à vouloir parfaitement observer nos Règles, nous aurons assez de besogne sans nous charger davantage, d'autant que toute la perfection y est comprise. **Celle qui se tiendra dans les limites de la Règle, je vous assure qu'elle fera un très grand chemin en peu de temps et rapportera beaucoup de profit à ses Sœurs par son bon exemple.** D'un chartreux grandement austère et d'un qui n'est point singulier en aucune chose, tous deux sont grands serviteurs de Dieu, mais ce dernier est beaucoup plus aimé et estimé de ses Frères que non pas l'autre, son exemple de douceur et conformité de vie les édifie beaucoup plus que non pas la rigueur qu'avait l'autre envers soi-même.

Il se faut bien garder de penser que les infirmes soient plus inutiles en Religion que les forts et robustes, qu'ils fassent moins ou aient moins de mérite, et par conséquent soient moins récompensés de Notre-Seigneur, parce que **tous font également la volonté de Dieu**. Ce n'est pas l'œuvre qui fait mériter, mais la charité avec laquelle nous la faisons.

Il ne faut pas que nous tenions pour inspirations tant de petites volontés qui nous viennent, car **notre amour-propre, qui recherche toujours sa satisfaction**, demeurerait grandement content de ses petites inventions, et ne cesserait de nous en fournir toujours de nouvelles. Il ne faut pas tenir pour inspiration les choses qui sont hors de la Règle. **C'est un très grand acte de perfection de se conformer en toutes choses à la Communauté** et de ne s'en départir jamais par notre propre choix ; car outre que c'est un très bon moyen pour nous unir avec le prochain, c'est encore nous cacher à nous-mêmes notre propre perfection. Notre-Seigneur et sa très sainte Mère se sont soumis à la loi de la présentation et purification à cause de l'amour qu'ils portaient à la communauté. Elle pouvait bien dire : La loi n'est point faite pour moi très cher Fils ni pour moi ; mais puisque le reste des hommes y sont obligés et l'observent, nous nous y soumettons très volontiers pour nous conformer à eux, et **n'être singuliers en aucune chose**. Ils étaient attirés à l'observance de la Loi non par crainte de la prévarication (**manquement à son devoir*), mais **par l'amour qu'ils portaient à leur Père éternel**. Ainsi sont tous les vrais amants, ils n'évitent pas seulement la prévarication de la loi, mais ils évitent aussi l'ombre de la prévarication ; c'est pourquoi l'Époux (*Ct 5, 12*) dit que son Épouse ressemble à une colombe qui se promène le long d'un fleuve qui coule doucement et dont les eaux sont cristallines, parce qu'elle y voit les ombres des oiseaux qu'elle redoute, et soudain qu'elle les voit elle prend la fuite.

Ce n'est pas une règle générale qu'il faille faire tout ce à quoi on a de la répugnance, non plus que de s'abstenir des choses auxquelles on a de l'inclination. Si une Sœur a de l'inclination à dire l'Office divin, il ne faut pas qu'elle laisse d'y assister sous le prétexte de se mortifier. Ayant demeuré trois heures dans le chœur selon la Communauté, il y a beaucoup à craindre que le quart d'heure que vous y demeurerez davantage ne soit un petit morceau que vous donnerez à votre amour propre. **Tout doit aller d'un même air à la Visitation.** Il faut être non seulement ponctuelle à l'observance des Règles, mais aussi à la moindre petite dépendance. Ce ne doit pas s'entendre d'une pointillerie de scrupules, car ce n'est pas mon intention, mais d'une **ponctualité de chastes épouses** qui ne se contentent pas d'éviter de déplaire à leur céleste Époux, mais veulent **faire tout ce qu'elles peuvent pour lui être un tant soit peu plus agréables.**

QUINZIÈME ENTRETEN

Du Jugement propre

Sur le sujet de la tendreté que l'on a sur soi-même

Si d'être attaché à sa propre opinion est une chose bien contraire à la perfection ? **L'amour de notre propre jugement et l'estime que l'on en fait est la cause qu'il y a si peu de parfaits.** Ceci est fort contraire à l'acquisition de la perfection, car cela produit des inquiétudes d'esprit, des bizarreries, des murmures, et enfin il nourrit l'amour de notre propre estime.

Ce qu'il faut faire pour mortifier cette inclination ? Il lui faut retrancher la nourriture. Vous vient-il en pensée qu'on a tort de faire faire cela de la sorte, détournez-vous de cette pensée : *Hélas ! qu'ai-je à faire de telle chose, puisqu'elle ne m'est pas commise.* Il est toujours mieux de **s'en détourner tout simplement**, de la mépriser sans la vouloir regarder si bien que l'on ne sache pas ce qu'elle voulait dire, que non pas de rechercher des raisons en notre esprit pour nous faire croire que nous avons tort.

Si nous nous voulons laisser à faire attention sur toutes les opinions que notre propre jugement nous suggèrera en diverses rencontres, qu'arrivera-t-il sinon une continuelle distraction des choses plus utiles qui sont propres à notre perfection, nous rendant incapables et inhabiles pour la sainte oraison ? Notre esprit s'enfoncera toujours plus avant et nous produira pensées sur pensées et raisons sur raisons qui nous importuneront merveilleusement au temps de l'oraison. Car **l'oraison n'est autre chose qu'une application totale de notre esprit avec toutes ses facultés en Dieu.**

Résumé : Avoir des opinions n'est pas contraire à la perfection, mais oui bien d'avoir l'amour de nos propres opinions et l'estime par conséquent ; car si nous ne les estimions pas, nous n'en serions pas si amoureux, et si nous ne les aimions pas, nous ne nous soucierions guère qu'elles fussent approuvées, et ne serions pas si faciles à dire : *Les autres croiront ce qu'ils voudront, mais quant à moi...* Ce *quant à moi* veut dire : je ne soumettrai point, ains serait ferme en mon opinion. C'est la dernière chose que nous quittons que notre propre jugement, et c'est pourtant une des choses les plus nécessaires à quitter et renoncer pour l'acquisition de la vraie perfection ; car autrement, nous n'acquerrons pas **l'humilité qui nous empêche et nous défend de faire aucune estime de nous, ni de tout ce qui en dépend** ; si nous n'avons la pratique de cette vertu en grande recommandation, nous penserons toujours être quelque chose de meilleur que nous ne sommes.

Si la tendreté que nous avons sur nous-mêmes nous empêche beaucoup au chemin de la perfection ? Nous avons en nous deux amours : l'amour affectif et l'amour effectif, aussi bien en l'amour que nous avons pour Dieu qu'en celui que nous avons pour le prochain et pour nous-mêmes (*ex : le père aimant affectueusement son petit enfant et effectivement son grand fils*).

☞ **L'amour effectif** est celui qui gouverne les grands, ambitieux de richesses et d'honneurs, qui se procurent tant de biens et qui ne se rassasient jamais d'en acquérir.

☞ Il y en a d'autres qui s'aiment plus de **l'amour affectif** : ils sont grandement tendres d'eux-mêmes et ne font jamais autre chose que de se dorloter et conserver, ils craignent tant tout ce qui leur pourrait nuire que c'est grande pitié. S'ils sont malades, il n'y a rien de plus mal qu'ils sont ! L'on ne peut trouver assez de médecins pour les guérir, ils ne cessent de se médeciner, et pensant conserver leur santé, ils la perdent tout à fait ; si les autres sont malades, ce n'est rien. Il n'y a qu'eux qui soient à plaindre, et pleurent tendrement sur eux-mêmes, si qu'ils tâchent fort d'émouvoir ceux qui les voient à la compassion. **Entre les généreux, cette imperfection ne se rencontre point.** Les esprits bien faits ne s'arrêtent pas à ces niaiseries et **fadés tendretés qui ne sont propre que pour nous arrêter en la voie de notre perfection.** Ne pouvoir souffrir que l'on nous estime tendres, n'est-ce pas l'être grandement ?

Ex de la demoiselle à l'essai à la Visitation de Paris, qui était merveilleusement **douce, maniable, soumise et obéissante** : elle avait les conditions les plus nécessaires pour être vraie Religieuse en la Visitation. *Les Sœurs remarquèrent en elles une tare corporelle. Elles doutèrent de vouloir la recevoir.* « Oh certes, cette fille n'était guère tendre sur elle-même ! Je voudrais de bon cœur avoir le même défaut naturel, et avoir le courage de le dire devant tout le monde avec la même simplicité qu'elle fit devant moi. » **Elle n'avait pas si peur d'être mésestimée ; elle ne faisait pas toutes ces considérations vaines et inutiles** : Que dira la Supérieure si je lui dis ceci ou cela ? mais si je lui vais demander quelque soulagement, elle dira ou pensera que je suis bien tendre. Et pourquoi, s'il est vrai, ne voudriez-vous pas qu'elle le pense ? – *Mais quand je lui dis, elle me fait une mine si sèche qu'il me semble qu'elle ne l'agrée pas* – Il se peut bien faire que la Supérieure, ayant assez d'autres choses en l'esprit, ne fera pas toujours attention à rire ou parler fort gracieusement quand vous lui dites votre mal ; et c'est ce qui vous fâche et vous ôtes dites-vous la confiance. Ô Dieu, cela sont des enfances ; **il faut aller simplement.**

Il ne faut pas être si tendre que de vouloir dire toujours les incommodités que nous avons, quand elles ne sont pas d'importance. Si vous le voulez porter pour l'amour de Dieu, il n'est pas besoin que vous l'alliez dire. Si les Sœurs vous demandent comme vous vous portez, que vous le disiez tout simplement, sans l'agrandir ou vous lamenter. Hors de là, il ne le faut dire sinon à la Supérieure ou à la Maîtresse. **C'est cette bénite sujétion que nous évitons toujours de tout notre cœur, l'amour-propre recherchant d'être gouvernante de nous-mêmes et maîtresse de notre propre volonté.**

Cette tendreté est beaucoup plus insupportable aux choses de l'esprit. Elle est par malheur plus pratiquée par les personnes les plus spirituelles, lesquelles voudraient être saintes du premier coup, et ne voudraient pas néanmoins qu'il leur coutât rien, non pas même les combats que leur cause la partie inférieure par les répugnances qu'elles ont aux choses contraires à la nature. **Cependant, il faudra que nous ayons le courage de souffrir et résister à ces efforts tout le temps de notre**

vie, si nous ne voulons faire banqueroute à la perfection que nous avons entreprise. Je désire grandement que l'on distingue toujours les effets de la partie inférieure, et **que nous ne nous étonnions jamais des productions de l'inférieure, pour mauvaises qu'elles puissent être, car cela n'est nullement capable de nous arrêter en chemin, pourvu que nous tenions fermes en la partie supérieure pour aller toujours avant en la voie de la perfection** sans nous amuser et perdre le temps à nous plaindre que nous sommes imparfaits et dignes de compassion.

Il nous fait grand bien de pleurer sur nos défauts, cela contente tant l'amour-propre ! **Il faut être plus généreuses et ne s'étonner nullement de nous voir sujettes à mille sortes d'imperfections,** avoir un grand courage pour mépriser nos inclinations, bizarreries et attendrissements, mortifiant fidèlement tout cela en chaque rencontre. S'il nous échappe d'y faire des fautes, ne nous arrêtons pas, **relevons notre courage pour être plus fidèles à la première occasion et passons outre, faisant du chemin en la voie de Dieu et au renoncement de nous-mêmes.** *Ce que dira-t-on si je fais ceci,* est grandement contraire à la perfection. Pourvu que vous fassiez votre devoir, de quoi vous mettez-vous en peine ? C'en est de même des redditions, comme de la confession. Il pensera et dira ce qu'il voudra ; pourvu qu'il m'ait donné l'absolution et que j'aie rendu mon devoir, il me suffit. **Il faut dire tout simplement ce qui nous vient ;** après, il n'y faut plus penser.

Il ne faut pas être si tendre à vouloir tout dire, ni recourir aux Supérieurs à la moindre petite peine que vous avez. **Il faut bien apprendre à souffrir un peu généreusement ces petites choses auxquelles nous ne pouvons remédier,** étant des nouvelles productions, pour l'ordinaire, de notre nature imparfaite : comme sont ces inconstances d'humeurs, de volontés, de désirs, qui produisent tantôt un peu de chagrin, tantôt une envie de parler et puis tout à coup une aversion grande de le faire, et choses semblables auxquelles nous sommes sujets tant que nous sommes en cette vie périssable.

Quant à cette peine que vous dites qu'elle vous ôte le moyen de vous tenir attentive à Dieu si vous ne l'allez dire à la Supérieure : elle ne vous ôte pas peut être l'attention à Dieu, mais plutôt la suavité de cette attention. Si ce n'est que cela, si vous avez bien la volonté de la souffrir sans rechercher soulagement, vous ferez très bien. Mais si elle vous ôtait le moyen de vous tenir proche de Dieu, il le faudrait aller dire, non pas pour vous soulager, mais **pour gagner chemin en la présence de Dieu.**

Si les Sœurs ont une Supérieure de si mauvaise grâce qu'elle ne les reçoive point avec l'esprit de suavité, quand elles viennent à elle, et qui par ce moyen leur ôte la confiance de recourir à elle en leurs nécessités ? – N'est-ce pas bien tendre de ne vouloir pas s'adresser à la Supérieure parce qu'elle est de mauvaise grâce ? Les Sœurs pour cela ne doivent pas laisser de rendre leur devoir tout simplement, s'adressant à elle comme à leur Mère, avec une confiance toute filiale. Et quant à cette considération qu'elle peut être importunée de vous, elle est vaine, il la faut retrancher. *Mais elle ne fait pas ainsi aux autres, et partant je pense qu'elle ne m'aime pas tant.* C'est là que je vous attendais, car c'est toujours notre rendez-vous général que de revenir à nous-mêmes ; **nous ne sommes jamais assez aimées ou estimées** de la Supérieure, qui est une chose très importante pour notre consolation. Que nous doit-il importer, pourvu que nous rendions notre devoir en son endroit, qu'elle nous aime ou ne nous aime pas ? Je ne dis pas en esprit de mépris de la Supérieure, mais plutôt **par mépris de nous-même et avec intention de nous dépouiller de cette vaine affection que nous avons d'être aimée.** En quoi voulons-nous nous mortifier sinon ès occasions de contradiction qui nous arrivent ? Nos cœurs ne sont jamais si propres pour être immolés et sacrifiés à l'honneur de la divine Majesté, que quand ils seront bien écorchés de leur vieille peau, (*cf Lv 1, 1-6*) qui sont nos habitudes, nos inclinations, nos répugnances, les affections superflues que nous avons sur nous-mêmes et pour notre propre volonté. *J'ai une si puissante répugnance d'aller parler à cette heure à la Supérieure, pour la présomption que j'ai qu'elle me mortifiera.* – C'est ici où il y va du bon : **un acte de mortification fait avec une grande répugnance est infiniment propre pour nous mettre fort avant en la perfection.** Ce serait une chose grandement agréable si l'on pouvait faire que la Supérieure eût toujours le miel sur les lèvres. Que faut-il faire ? Se moquer de tout cela comme étant des enfances. Sommes-nous consolées ? bénissons Dieu ; la consolation nous manque-t-elle ? bénissons-le, et ne nous étonnons point de ces petites bizarreries.

Que les Sœurs qui auraient une Supérieure qui ne les aimerait pas seraient heureuses ! bien que cela ne se puisse, car la Supérieure aime toujours les Sœurs de cet amour effectif, leur procurant tout le bien qu'elle peut par l'exercice de sa charge. Mais je parle de cet amour affectif, tendre et délicat que nous désirons si chèrement. Moins la Supérieure nous aimera de cette sorte, et **moins d'amusement nous aurons autour de cet amour, si que nous aurons plus de temps pour nous tenir retirées auprès de Dieu, qui doit être notre soin particulier.**

Les personnes qui font état de servir Dieu le plus fidèlement qu'elles peuvent ne sont pas exemptes de l'ambition, mais elle s'exerce au désir des choses intérieures, souhaitant les vertus au plus haut degré de leur perfection ; mais l'amour tendre et affectif les fait amuser à ce désir sans s'appliquer soigneusement et laborieusement à la recherche de venir à bout de leur prétention, parce qu'il leur coûterait cher de renoncer à soi-même en tant d'occasions. **Répugner à nos répugnances, décliner de nos inclinations, mortifier nos affections, mortifier le propre jugement et renoncer à la propre volonté est une chose que l'amour affectif que nous portons à nous-même ne nous peut permettre sans crier « que cela fait de la peine » ! Et cela est cause que nous ne faisons rien.**

Simplicité et générosité d'esprit : marcher toujours en la voie de notre propre perfection, sans nous amuser en chemin, quelle rencontre de contradictions que nous puissions faire, soit de nos propres imperfections, répugnances ou passions immortifiées, soit des autres exercices. De quel côté que ce soit, ne nous lassons point de souffrir pour Notre-Seigneur.

C'est être pauvre bien agréablement, ou plutôt ce n'est pas être pauvre quand rien ne nous manque. Si nous nous plaignons de tels rencontres, c'est que nous ne les aimons pas, et partant nous ne rendons pas notre devoir à la pauvreté. Je ne voudrais pas demander ce de quoi je me pourrais bien passer, pourvu qu'il n'apportât un notable détriment à la santé. **Pour parvenir à la perfection, il faut vouloir peu et ne demander rien.** Il est vrai que c'est être bien pauvre d'observer ceci. Si j'étais Religieuse, je ne demanderais rien, au moins si j'étais de l'humeur que je suis maintenant, car je ne demande rien à Notre-Seigneur, ni ne veux rien demander, sinon que je fusse malade, car **il faut que les malades demandent confidemment leurs petites nécessités.** Il y en a qui demandent des croix, moi je n'en demande point, seulement je désire de me tenir prêt pour porter celles qu'il plaira à sa bonté de m'envoyer, le plus patiemment et humblement que je pourrai. **Je m'amuserai à aller simplement toujours avant en mon chemin, sans m'amuser à désirer autre chose.** J'aimerais mieux porter une petite croix de paille que l'on me mettrait sur les épaules sans mon choix, que non pas d'en aller couper une bien grande dans un bois et la porter par après avec une grande peine, et je croirais être plus agréable à Dieu avec la croix de paille, parce que je porterais celle que je me suis fabriquée avec plus de satisfaction pour l'amour-propre qui se plaît tant à ses inventions, et si peu à **se laisser conduire et gouverner en simplicité.**

En tâchant de vous accommoder vous ne faites pas mal, pourvu que vous ne vous rendiez trop exactes à la recherche de vos commodités, mais aussi perdons-nous par ce moyen des pratiques de vertu qui sont fort propres à notre condition.

SEIZIÈME ENTRETIEN

De la Volonté de Dieu

Sur le sujet de la Condescendance

La détermination de suivre la volonté de Dieu en toutes choses sans exception est contenue dans l'Oraison dominicale : *Votre volonté soit faite en la terre comme au Ciel.* Au Ciel, il n'y a nulle résistance à la divine volonté, tout lui est sujet et obéissant, ainsi disons-nous qu'il nous puisse arriver et **promettons-nous à Notre-Seigneur de faire.**

La volonté de Dieu se peut entendre en deux façons :

Volonté de Dieu signifiée		Volonté du bon plaisir de Dieu
Catégorie	Degré d'obligation	Mode de manifestation
Commandements de Dieu	Que chacun plie le col et se soumette à l'obéissance, car en cela la volonté de Dieu est absolue. Il veut que nous obéissions si nous voulons être sauvés.	Nous devons la voir en tous les événements, en tout ce qui nous arrive : maladie, mort, afflictions, ... en toutes choses qui ne sont point prévues.
Commandements de l'Église		
Conseils	Dieu veut bien que nous les observions, pas d'une volonté absolue, mais par manière de désir. Nous ne perdons pas la charité pour n'avoir pas le courage de les observer. Nous ne devons pas vouloir entreprendre la pratique de tous (<i>c'est impossible, certains sont opposés, ex : pauvreté & aumône</i>) mais seulement de ceux qui sont plus conformes à notre vocation.	Accueil
<i>Les conseils qu'il faut que nous pratiquions à la Visitation : ce sont nos Règles ; ils sont tous compris dans l'enclos d'icelles.</i>		Nous devons toujours être prêts à nous y soumettre en toutes occurrences, en tout ce qui n'est point manifestement contre la volonté de Dieu signifiée.
Inspirations	Dieu veut que nous recourions ès choses douteuses et d'importance à ceux qu'il a établis sur nous pour nous conduire, en totale soumission à leurs conseils et avis. - Pièges : Dieu ne veut pas que nous discernions de nous-mêmes si ce qui nous est inspiré est sa volonté, ni que nous suivions ses inspirations à tort et à travers, ni que nous attendions qu'il nous manifeste ses volontés par un Ange.	

Saint Anselme fut extrêmement aimé d'un chacun, parce qu'il était fort complaisant, se laissant plier à la volonté de tous, non seulement des Religieux, mais même des étrangers, qui les uns comme les autres sans doute suivaient leurs inclinations naturelles ou habituelles. **Le saint se soumettait en tout ce qui n'était point manifestement contre la volonté de Dieu,** ses commandements, ceux de la sainte Église, ou ses Règles – car **l'obéissance marche toujours devant.**

Cette grande souplesse et condescendance du Saint n'était pas approuvée de tous, bien qu'il fût fort aimé de tous ; si que, un jour, il y eut de ses Frères qui lui voulurent montrer que cela n'était pas bien : « Ô mes enfants, dit le grand saint Anselme, après ce qui est de sa volonté signifiée, **je ne puis connaître la volonté de Dieu, je veux dire la volonté du bon plaisir, que par la voix de mon prochain,** et partant, je m'attache à cela tant que je puis. **Dieu me recommande**

la charité envers le prochain ; c'est une grande charité de se conserver en l'union les uns avec les autres, et **je ne trouve point de meilleur moyen que d'être fort doux et condescendant.** »

La douce et humble condescendance doit toujours surnager en toutes nos actions. Mais la principale considération est de croire que **Dieu me manifeste ses volontés par celles de mes Frères, et partant j'obéis à Dieu toutes les fois que je leur condescends en quelque chose.** Ne vous étonnez pas si je suis souple et facile à condescendre **comme un enfant**, puisque, en cela, je ne fais que ce qui m'a été ordonné par mon Sauveur qui dit que si nous ne sommes *faits* comme un *petit enfant*, nous n'entrerons *point au Royaume des cieux*. Il n'y a pas grand intérêt que je m'aïlle coucher ou que je demeure levé, que je prenne un bouillon ou que je le laisse, mais **il y aurait bien de l'imperfection de ne pas me soumettre en cela.** Se rendre tout à tous, un avec un chacun.

Non seulement les Saints nous ont enseigné cette pratique de la soumission de notre volonté, mais aussi Notre-Seigneur même, tant par exemples que par paroles. **Le conseil de l'abnégation de soi-même, qu'est ce autre chose sinon renoncer en toute occasion à sa propre volonté, à son jugement, pour suivre la volonté de Dieu et se soumettre à tous en toutes choses ?** *Je vois clairement que ce que l'on veut que je fasse procède d'une volonté humaine, et partant Dieu n'a pas inspiré ma Mère ou ma Sœur de me faire faire une telle chose.* — Non, sans doute, Dieu ne lui a pas inspiré cela, mais oui bien à vous de le faire, et y manquant vous contreviendriez à la détermination d'obéir à la volonté de Dieu en toutes choses et au soin que vous devez avoir de votre perfection. **Il faut donc se soumettre toujours à faire tout ce que l'on veut de nous, pour faire la volonté de Dieu, pourvu que ce ne soit point contre sa volonté signifiée.**

La volonté des créatures se peut présenter en trois façons :

Par manière d'affliction	Par manière de complaisance	Sans propos et hors de propos
Être bien fort pour embrasser volontiers ces volontés de nos Supérieurs, inférieurs et égaux, si contraires à la nôtre qui ne voudrait point être contrariée.	Très volontiers nous obéissons ès choses agréables, ains nous allons au-devant de ces volontés pour leur offrir notre soumission.	Nous ne connaissons pas la raison pourquoi on veut cela de nous : c'est ici où il y a du bon, car ma volonté n'est-elle pas aussi conforme à la volonté de Dieu que celle de ma Sœur ?

C'est ici où Dieu veut nous faire **gagner le prix de la soumission**, car si nous voyions toujours que l'on eût bien raison de nous commander, nous n'aurions pas grand mérite en la faisant, ni grande répugnance ; mais quand ces raisons nous sont cachées, notre volonté répugne, notre jugement regimbe. **Il faut surmonter le tout pour, avec une simplicité enfantine, se mettre en besogne sans tant de discours ni de raisons :** je sais que la volonté de Dieu est que je fasse plutôt la volonté de mon prochain que la mienne, et partant, je me mets en la pratique.

Pour les petites choses, il faut marcher en simplicité, car quelle apparence y aurait-il d'aller faire une heure de méditation pour connaître si c'est la volonté de Dieu que je boive quand l'on m'en prie ou que je m'en abstienne par pénitence ou sobriété, lesquelles petites choses ne sont nullement dignes de considération, et **principalement si je vois que je contenterai tant soit peu le prochain** en les faisant ?

Es choses de conséquence, il ne faut pas perdre le temps non plus à les considérer, mais **s'adresser à nos Supérieurs** afin de savoir d'eux ce que nous avons à faire, **après quoi il n'y faut plus penser**, ains s'arrêter absolument à leurs opinions, puisque Dieu nous les a donnés pour la conduite de notre âme en la perfection de son amour.

Les Supérieurs sont les lieutenants de Dieu. S'il arrive qu'ils aient des inclinations, voire des passions, il ne s'en faut nullement étonner, ils sont hommes ; et bien qu'il ne soit pas permis de faire ce jugement, encore que nous conussions palpablement que cela fût, il ne faudrait laisser d'obéir tout doucement, et se soumettre avec **humilité** à la correction.

DE LA CONFESION ET PRÉDICATION

Je voudrais que l'on portât un grand honneur aux confesseurs, car nous sommes fort obligés d'**honorer le sacerdoce**. Il les faut regarder comme des anges que Dieu nous envoie pour nous réconcilier avec sa divine Bonté, comme lieutenants de Dieu en terre. Encore qu'il leur arrive de se montrer homme en commettant quelques imperfections, comme serait de faire quelques demandes curieuses qui ne sont pas de la confession, je voudrais répondre simplement. Il ne faut pas répondre « Il ne m'est pas permis de vous le dire. » **Jamais il ne faut user de cette défaite**, vous pouvez dire tout ce que vous voudrez en confession, de ce qui regarde votre particulier. Du général des Sœurs, il faut répondre que vous ne savez pas. **Gardez-vous bien de parler du tiers ou du quart**, car cela est de très grande importance.

Au partir de la confession, il faut un grand soin de couvrir leurs imperfections. **Nous leur avons quelque réciproque obligation de tenir secret ce qu'ils nous disent en l'acte de confession.** Il ne faut point venir redire ce qu'ils nous ont dit, si ce n'était quelque chose de grande édification ; hors de là il ne faut rien dire. S'ils vous donnent quelque conseil qui soit contre votre manière de vivre, écoutez-les avec humilité et révérence, et puis vous en serez quitte.

Je voudrais fort que les Sœurs prissent un grand soin de **particulariser leurs péchés en confession.** « *Je m'accuse d'avoir dit des mensonges* », votre accusation n'est pas bonne, si vous n'ajoutez : par vanité, ou pour nuire au prochain, parce qu'il y a des mensonges qui ne sont pas péché. « *Je m'accuse d'avoir eu des mouvements de colère* » : la colère est une passion comme la joie et la tristesse, **il n'est pas en notre pouvoir de nous empêcher de ces assauts.** Il faut que la colère nous porte à des actions déréglées pour être péché. Il ne faut pas dire : « *J'ai fait des désobéissances* », mais il faut dire en quoi vous avez désobéi, si c'est une chose légère ou d'importance.

Je voudrais bien que l'on eût un grand soin d'être bien **véritables, simples et charitables** en confession : **dire bien clairement son fait, sans fard, c'est à Dieu que nous parlons ; et charitables, ne mêlant nullement les autres en nos confessions.** Dites le mal que vous avez fait, et non la cause ni ce qui vous y a poussée. Ne dites pas : « *Je m'accuse de quoi j'ai eu du sentiment quand la Supérieure m'a fait une correction par passion* », mais : « *Je m'accuse de quoi j'ai pensé que la Supérieure me corrigeait par passion* ». **Les pensées qui ne sont pas délibérément reçues ne sont pas péché**, s'ils ne sont suivis de quelques paroles ou actions mauvaises. Si vous vous y êtes arrêtées délibérément, dites-le, comme de même si faute de vous être bien préparée à l'Office, vous l'avez dit avec distraction. Mais si cela n'est pas, ne vous mettez pas en peine d'aller dire que vous avez eu une grande négligence à vous tenir recueillie à l'oraison, car vous vous pourrez bien tromper vous-même en cela, d'autant que ce n'est pas toujours par notre faute que nous ne sommes pas attentifs en nos prières. **Il faut faire tout simplement ce que l'on peut pour être attentifs** en nos oraisons, et nous humilier doucement quand nous y manquons, sans faire ces scrupules de péché où il n'y en a point. Êtes-vous négligente à rejeter une distraction ? c'est autre chose, confessez-vous-en tout simplement, sans le préambule d'une continuelle négligence de vous tenir en la présence de Dieu, car cela ne sert de rien en la confession.

Ce point d'avoir la confiance de parler à la Supérieure ou à la Directrice pour **apprendre à se bien confesser** est de très grande importance, d'autant que l'on apporterait **des consciences embrouillées et ignorantes.**

Je voudrais encore qu'en cette Maison l'on portât grand honneur et révérence à ceux qui nous annoncent la Parole de Dieu, qui sont les **prédicateurs**, car il semble que ce sont des messagers célestes qui viennent de la part de Dieu nous enseigner le chemin de notre salut. Quoiqu'ils ne parlent pas si bien que les hommes célestes, il ne faut pourtant rien rabattre de **l'humilité et révérence avec laquelle nous devons recevoir la parole de Dieu**, qui est toujours la même, aussi pure que si elle était dite par des Anges. Puisque nous voyons que Dieu l'honore tant que de parler par sa bouche, comment est-ce que nous autres pourrions manquer d'honneur et de respect en son endroit ?

DE LA SUPÉRIEURE

Bien que vous ne soyez pas obligée de **dire tout à la Supérieure**, c'est néanmoins un moyen très propre pour **maintenir la paix et tranquillité du cœur.** Celles qui vont avec réserve à l'endroit de leurs Supérieures se trompent, car Dieu a réservé ce qu'elles cherchent en la **soumission et volontaire sujétion** à l'autorité de leurs propres Supérieurs.

Cela n'est pas croyable que nos Sœurs soient tellement attachées aux caresses de la Supérieure que dès qu'elle ne leur parle pas de bonne grâce, elles tirent vite conséquence que c'est qu'elles ne sont pas aimées. Nos Sœurs aiment trop singulièrement **l'humilité et la mortification** pour être mélancoliques sur un léger soupçon qu'elles ne sont pas tant aimées comme leur amour-propre leur fait désirer d'être. — *Mais j'ai fait une faute à l'endroit de la Supérieure, et partant j'entre en des appréhensions qu'elle ne m'aura plus en si bonne estime.* — Tout ce marrissement-là se fait par le commandement d'un certain père spirituel qui s'appelle **l'amour-propre**, qui commence à dire : *Comment, avoir ainsi failli ! qu'est ce que dira ou pensera notre Mère de moi ? Oh ! il ne faut plus rien espérer de bon de moi, qui suis une pauvre misérable...* L'on ne dit point : *Hélas ! j'ai offensé Dieu, il faut donc recourir à sa miséricorde et espérer qu'il nous fortifiera.* Oh ! *je sais bien que Dieu est bon et qu'il n'aura pas égard à mon infidélité, il reconnaît trop bien notre infirmité ; mais notre Mère...* Nous revenons toujours là pour continuer nos plaintes.

Il faut sans doute avoir soin de plaire aux Supérieurs, car le grand Apôtre le déclare parlant aux serviteurs : « *Servez vos maîtres à l'œil* », c'est-à-dire « *Ayez un grand soin de leur plaire* », mais aussi « *ne servez point vos maîtres à l'œil* », c'est-à-dire qu'ils se gardent bien de rien faire de plus étant à la vue des maîtres, qu'ils feraient étant absents, parce que les yeux de Dieu voient toujours, auquel on doit un grand respect pour ne rien faire qui lui puisse déplaire ; **ne nous mettre pas en grand souci de vouloir toujours contenter les hommes, car il n'est pas en notre pouvoir.** Faisons du mieux pour ne fâcher personne, mais après cela, s'il arrive que par notre infirmité nous les mécontentions, recourons soudain à la doctrine que je vous ai tant de fois prêchée : **humilions-nous devant Dieu et reconnaissons notre fragilité**, et puis réparons notre faute, si elle le mérite, par un **acte d'humilité à l'endroit de la personne que nous avons fâchée.** Cela fait, **NE NOUS TROUBLONS JAMAIS**, car un autre père spirituel que nous avons, qui est **l'amour de Dieu, nous le défend**, nous enseignant que, après que nous avons fait l'acte d'humilité, nous rentrons en nous-mêmes pour **caresser tendrement cette bien heureuse abjection qui revient d'avoir failli et cette bien aimée mine froide que la Supérieure nous fera.**

Nous avons deux amours, deux jugements et deux volontés, et partant, il ne faut faire nul état de tout ce que l'amour propre, le jugement particulier ou la propre volonté nous suggéreront, **pourvu que nous fassions régner l'amour de Dieu, le jugement des Supérieurs égaux et inférieurs, assujétissant notre volonté en faisant tout ce que l'on veut de nous.** Il faut avec simplicité apporter une fois nos raisons, si elles nous semblent bonnes, mais au partir de là acquiescer sans plus de répliques et faire mourir notre jugement.

Nos Sœurs sont tellement résolues d'aimer la mortification que ce sera une chose agréable de les voir : **la consolation ne leur sera plus rien en comparaison de l'affliction, des sécheresses, des répugnances, tant elles sont désireuses de se rendre semblables à leur Époux.** Elles ne seront plus attachées aux caresses, puisque cela est contre la générosité de leur vocation, laquelle fera que désormais elles s'attacheront si absolument au **désir de plaire à Dieu**, qu'elles ne regarderont plus autre chose, si elle n'est propre pour les avancer en l'accomplissement de ce désir. **C'est la marque d'un cœur tendre et d'une dévotion molle que de se laisser arrêter** à tous les petits rencontres de contradiction, niaiseries d'humeur mélancolique et dépiteuse.

Purifions bien notre intention, afin que, faisant tout pour Dieu, pour son honneur et gloire, nous attendions notre récompense de lui seul. Son amour sera notre loyer en cette vie, et Lui-même sera notre récompense en l'éternité.

DIX-SEPTIÈME ENTRETIEN

Fait sur diverses questions

[*Aversions, rapports, vertu, lectures, etc.*]

DES AVERSIONS.

Définition. Ce sont de certaines inclinations qui sont naturelles aucunes fois, et lesquelles font que nous avons un certain petit contre-cœur à l'abord de ceux envers qui nous les avons ; elles font que nous n'aimons pas leur conversation comme nous ferions à celle de ceux avec lesquels nous avons une inclination douce qui nous les fait aimer d'un amour sensible, parce qu'il y a une certaine alliance et correspondance entre notre esprit et le leur. **Ceci est naturel d'aimer les uns par inclination et non pas les autres** : si deux hommes entrent dans un tripot où deux autres jouent à la paume, ceux qui entrent auront de l'inclination que l'un gagne plutôt que l'autre. Et d'où vient cela, puisqu'ils ne les avaient jamais vus ?

Devons-nous faire grand cas des aversions ? Non certes, non plus que des inclinations, pourvu **que nous soumettions le tout à la raison**. Ai-je de l'aversion à converser avec une personne, laquelle je sais être de grande vertu et avec laquelle je puis beaucoup profiter ? faut-il que je suive mon inclination qui me fait éviter de la rencontrer ? Nullement, **il faut que j'assujettisse mon aversion à la raison** qui me doit faire rechercher sa conversation, ou au moins y demeurer avec un esprit de paix et de tranquillité quand je m'y rencontre.

Quel remède à ces aversions ? **Nul n'en peut être exempt**, je dis pour parfait qu'il soit, tant que l'on est en cette vie. L'unique remède, comme en toute autre sorte de tentation, c'est **une simple diversion : n'y point penser**. Me rencontré-je à faire quelque chose avec une personne à laquelle j'ai de l'aversion ? je dois divertir mon esprit de l'attention à mon aversion, sans faire semblant de rien. Mais **le malheur est que nous voulons trop bien connaître si nous avons raison ou non de lui avoir de l'aversion : jamais il ne faut s'amuser à cette recherche**, car notre amour-propre, qui ne meurt jamais, nous dorera si bien la pilule qu'il nous fera voir que nous avons certaines raisons lesquelles nous sembleront bonnes, puis étant approuvées de notre propre jugement, il n'y aura plus moyen de nous empêcher de les trouver justes et raisonnables. **Nous n'avons jamais nulle raison d'avoir de l'aversion**, beaucoup moins de la vouloir nourrir. Or, quand nous ne faisons rien autre que de parler un peu moins agréablement que nous ne ferions à une personne pour laquelle nous aurions de grands sentiments, ce n'est pas grand-chose, ains il n'est presque pas en notre pouvoir de faire autrement quand nous sommes en l'émotion de cette passion.

Les mondains ne prennent nulle garde aux aversions, car ce sont des haines pour eux, et ne cessent de contrister ceux auxquels ils en ont. Mais les personnes plus spirituelles, leurs aversions ne produisent pas des choses d'importance, elles leur sont plutôt des peines que des péchés, et partant, elles méritent plus qu'elles n'offensent.

S'il est loisible à une sœur de se plaindre un peu quelquefois à quelque Sœur de quoi la Supérieure ou la Maîtresse ou bien une Sœur l'aurait fâchée ? Se plaindre est chose bien dangereuse, car **pour l'ordinaire, qui se plaint pèche**. Je voudrais bien que nous ne fussions pas si tendres que de nous vouloir plaindre pour la moindre insatisfaction que nous recevons du prochain, lequel n'a peut-être nulle intention de nous fâcher.

S'il est loisible de nommer les Sœurs qui nous auraient rapporté quelque chose que la Supérieure ou une Sœur aurait dit à notre désavantage ? Non, **ce rapport est un péché**, lequel peut être d'importance selon le sujet, et **il nous est défendu de révéler le péché secret du prochain**. En ce qui n'est qu'imperfection, on le peut, mais pas en cas de péché. Aller dire à une Sœur que la Supérieure a dit ceci d'elle en son absence, c'est un péché de susurration. Mais une chose qui est vue par plusieurs, il n'y a pas de mal de la dire aux Supérieurs pour qu'elle essaie de l'en faire corriger, car ce n'est pas un secret ni un péché caché. **Nous devons avoir plus de zèle de la paix et tranquillité du cœur de nos Sœurs, et plus de soin de couvrir les défauts du prochain.**

Nous pouvons bien dire nos péchés véniels haut et clair devant tout le monde, principalement quand c'est pour nous humilier, mais nos péchés mortels nous ne le pouvons pas, parce que **nous ne sommes pas maîtres de notre réputation.**

DE LA VERTU.

La Congrégation est une ruche mystique, toute pleine d'abeilles célestes, lesquelles sont assemblées pour ménager le miel des saintes vertus.

La force de la vertu ne s'acquiert jamais au temps de la paix et tandis que nous ne sommes pas exercées par la tentation de son contraire. Oh ! que bien heureuse est celle qui, ayant été fort vaine étant au monde, est toujours fort travaillée de cette tentation étant en Religion, car au contraire que cela lui nuise, cela même sera la cause qu'elle **deviendra humble d'une humilité rare et solide**. Ceux qui sont fort doux tandis qu'ils n'ont point de contradictions et n'ont point acquis cette vertu l'épée au poing sont de bonne édification, mais si vous venez à l'épreuve, vous les verrez témoigner que leur douceur n'était pas une vertu forte et solide, mais une vertu plutôt imaginaire que véritable.

Il y a bien de la différence entre la cessation d'un vice et avoir la vertu contraire. Plusieurs qui semblent être fort vertueux n'ont pourtant point les vertus, parce qu'ils ne les ont pas **acquises en travaillant**. Bien souvent il arrive que nos passions dorment, et si pendant ce temps-là nous ne faisons provision de forces pour les combattre et leur résister, quand elles se réveilleront nous serons vaincus au combat. **Il faut toujours demeurer humbles et ne pas croire que nous ayons les vertus.**

Les Religions ne sont pas pour assembler des personnes parfaites, mais des personnes qui aient **le courage de vouloir prétendre à la perfection**, qui n'est autre chose que d'avoir non seulement la charité, mais d'avoir **la ferveur de la charité**, laquelle nous fait entreprendre non seulement l'extirpation des vices qui sont en nous, mais nous fait travailler fidèlement pour acquérir les saintes vertus qui leur sont contraires.

Si nous nous devons étonner de voir des imperfections entre nous autres, ou de quoi on les voit aux Supérieures ? Nullement, ni ès autres Maisons religieuses, pour parfaites qu'elles soient, car elles ne le seront jamais tant, non plus que nous autres, que nous n'en fassions toujours quelques-unes, selon que nous serons exercées. Quand on me dit : *Voilà une telle laquelle on ne voit jamais commettre de défaut*, je demande incontinent : *A-t-elle quelque charge ?* Si non, je ne fais pas grande merveille de sa perfection.

Que faut-il faire quand on voit de l'imperfection aux Supérieures aussi bien qu'aux autres ? Si l'on voulait mettre des Supérieurs qui fussent parfaits, il faudrait prier Dieu qu'il lui plût nous envoyer des Saints ou des Anges pour l'être, car des hommes nous n'en trouverons point. **Notre-Seigneur ne nous a-t-il pas montré lui-même qu'il n'y fallait pas prendre garde**, en l'élection qu'il fit de saint Pierre pour le rendre Supérieur de tous les Apôtres ? **Il était le plus imparfait** de tous les autres, et il le montra bien. Il fit le bravache, et puis enfin il prit la fuite. Dès qu'il fut confirmé en grâce par la réception du Saint-Esprit, encore fit-il une faute de telle importance, que saint Paul écrivant aux Galates leur mande qu'il a *résisté en face* à saint Pierre *parce qu'il était répréhensible*. Mais encore saint Paul et Barnabé, lesquels eurent une petite dispute ensemble. **Notre-Seigneur tira du bien de leur dispute**, car au lieu qu'ils n'eussent prêché qu'en un endroit, ils jetèrent la semence du saint Évangile en divers lieux.

Ne pensons pas, tant que nous serons en cette vie, de pouvoir vivre sans commettre des imperfections, voire des péchés véniels, car il ne se peut, puisque nous sommes tous hommes. N-S nous a ordonné de dire tous les jours : *Pardonnez-nous nos offenses*, **il n'y a point d'exception en cette ordonnance, parce que nous avons tous besoin de le faire**. Ne pas nous étonner si nous avons des passions, car nous n'en serons jamais exempts tandis que nous serons en cette vie. Nous ferons toujours quelques fautes, mais il faut faire en sorte qu'elles soient rares.

Les Sœurs se rendront si attentives à Dieu qu'elles seront moins capables de voir les fautes des autres qu'elles jugeront être bien exercées ; par ce moyen, elles auront plus de compassion des défailtantes que non pas d'étonnement de les voir faillir ; ains elles les estimeront grandement bonnes, voyant que nonobstant qu'elles-mêmes aient été si imparfaites, les professes n'ont pas laissé de leur désirer le bonheur de faire la sainte Profession et de vivre le reste de leurs jours en leur compagnie.

Vous vous étonnez peut-être de quoi la Supérieure vous a dit quelque parole moins douce qu'à l'ordinaire, parce qu'elle a peut-être la tête toute pleine de soucis et affaires ; **votre amour propre s'en va tout troublé, au lieu de penser que Dieu a permis cette petite sécheresse pour mortifier votre amour propre** qui recherchait que la Supérieure vous caressât un peu, recevant amiablement ce que vous lui vouliez dire. Il nous fâche bien de rencontrer la mortification où nous ne la cherchons pas. Hélas ! il s'en faut aller, priant Dieu pour la Supérieure, ou **le bénissant de cette bien aimée contradiction**. Ressouvenons-nous de ces paroles de saint Paul : *La charité ne cherche point le mal (1 Co 13, 5)* : il ne dit pas qu'elle ne voit point le mal, mais que, pour peu qu'il y ait du doute que ce qu'elle voit ne soit pas le mal même, elle ne pénètre point plus avant, ainsi croit qu'il n'y avait point de mal ; **dès qu'elle le voit, elle s'en détourne, sans y penser**.

Cette petite vertu de l'amour de notre abjection ne doit jamais s'éloigner de notre cœur d'un pas, parce que nous en avons besoin à toute heure, pour avancés que nous soyons à la perfection, d'autant que nos passions renaissent, quelquefois après avoir vécu longuement en la Religion et avoir fait un grand progrès en la perfection. **Il ne se faut jamais oublier de ce que nous avons été, afin que nous ne devenions pires**.

AUTRES QUESTIONS.

Si l'on ne doit pas toujours faire quelques petites particularités à la Supérieure de plus qu'aux autres Sœurs, tant au vêtir qu'au manger ? Je vous dis que non en façon quelconque, si ce n'est de la nécessité, comme l'on fait à chacune des Sœurs.

Il faut éviter soigneusement tout ce qui nous fait paraître quelque chose au-dessus des autres, spécialement **nous autres de la Visitation qui voulons faire une profession particulière d'une grande simplicité**.

Comme l'on se doit comporter en la réception des livres que l'on nous donne à lire ? C'est une imperfection de vouloir choisir ou désirer un autre livre que celui qu'on nous donne, c'est une marque que nous lisons plutôt pour satisfaire la curiosité de l'esprit, que non pas pour profiter de notre lecture. Je vous assure que nous prendrions plaisir à ne jamais lire qu'un même livre, pourvu qu'il fût bon et qu'il parlât de Dieu. **Il faut être généreuse** : vous donne-t-on un livre que vous savez déjà tout par cœur ? bénissez-en Dieu, d'autant que vous comprendrez plus facilement sa doctrine. Un livre que vous avez déjà lu plusieurs fois ? Humiliez-vous, et vous assurez que c'est Dieu qui le veut ainsi afin que vous vous amusiez plus à faire qu'à apprendre, et parce que vous n'avez pas fait votre profit de la première lecture. **Le mal d'où procède tout ceci, est que nous cherchons toujours notre propre satisfaction, et non pas notre plus grande perfection**. Il faut demeurer toujours humblement soumises à ce tout ce que nos Supérieures nous ordonnent, soit qu'il soit à notre goût ou non, sans jamais témoigner les sentiments que nous pourrions avoir.

Comment il faut faire pour bien conserver l'esprit de la Visitation et empêcher qu'il ne se dissipe ? **L'unique moyen est de le tenir fermé et enclos dans l'observance des Règles**. Il y en a qui sont tellement jalouses de cet esprit qu'elles ne voudraient point le communiquer hors de la Maison. Je voudrais que tout le bien qui est en la Visitation fût reconnu et su d'un chacun. Pourquoi vouloir celer au prochain ce qui lui peut profiter ? **La charité ne gêne jamais rien, ains elle perfectionne toutes choses**.

DIX-HUITIÈME ENTRETIEN

Réception à l'Habit ou Profession des Sœurs

[De ce qu'il faut observer quand on tire les voix]

Le motif que l'on doit avoir pour donner sa voix consiste en deux points :

- **Il faut que ce soit à des personnes bien appelées de Dieu et que leur résolution soit ferme et constante**

Plusieurs sont bien *appelés* de Dieu en la Religion, et néanmoins il y en a encore *peu d'élus* (Mt 2, 16), c'est à dire il y en a peu qui maintiennent et conservent leur vocation. Quoiqu'ils aient bien commencé, ils ne sont toutefois pas fidèles à correspondre à la grâce ni à persévérer à faire ce qui peut conserver leur vocation et la rendre bonne et assurée. **Il y en a d'autres qui n'étant point bien appelés, néanmoins étant venus, ils ont été élus, et leur vocation a été bonifiée et ratifiée de Dieu.** D'autres viennent par dépit en Religion, et quoiqu'il semble que ces vocations ne soient point bonnes, on en a néanmoins vu qui, y étant entrés, ont été des choisis et des élus.

Ce sont des choses inscrutables que les voies de Dieu (Rm 11, 33), et une chose admirable, belle et aimable que la variété des vocations et des moyens desquels Dieu se sert pour appeler ses créatures. Vous voyez donc combien c'est une chose grande et bien difficile que de reconnaître une bonne vocation. **La bonne vocation n'est autre chose qu'une volonté ferme et constante qu'a la personne appelée de vouloir servir Dieu en la manière et au lieu auquel la divine Majesté l'appelle.** Je ne dis pas qu'elle fasse dès le commencement tout ce qu'il faut faire en sa vocation avec une fermeté et constance si grande qu'elle soit exempte de toute répugnance, difficulté ou dégoût en ce qui est de sa vocation, ni que cette fermeté et constance soit telle qu'elle la rende exempte de fautes, ne vienne jamais à chanceler ni varier en l'entreprise qu'elle a faite, car **tout homme est sujet à telle passion, changement et vicissitude.** Un jour ne ressemble jamais à l'autre. Tel aimera aujourd'hui l'humilité et dira que c'est une aimable vertu, la plus belle et la plus nécessaire de toutes, et en ce temps-là voudrait employer toutes ses forces pour l'acquérir, et le lendemain en sera dégoûté, ou ne la prisera ni estimera pas tant qu'il faisait hier. Ce n'est donc pas parmi ces divers mouvements et accidents qu'il faut juger de la fermeté et constance de la volonté au bien, mais oui bien **si parmi cette variété la volonté demeure ferme à ne point quitter le bien qu'elle a une fois embrassé.** Encore qu'elle sente le dégoût ou le refroidissement en l'amour de l'humilité, elle ne laisse pas pour cela de se servir et user des moyens qu'elle sait ou qui lui sont marqués pour l'acquérir. **Pour avoir une marque d'une bonne vocation, il ne faut point une constance sensible, mais qui soit en la partie supérieure de l'esprit, et qu'elle soit effective.**

Il n'est pas requis pour savoir si Dieu veut que nous soyons Religieuses, que sa divine Majesté nous parle sensiblement ou nous envoie du Ciel quelque Ange pour nous signifier sa volonté ; il ne faut pas non plus l'examen de dix ou douze docteurs de la Sorbonne pour examiner si l'inspiration est bonne ou mauvaise, mais il faut **bien cultiver et correspondre au premier mouvement**, et puis ne se faut point mettre en peine s'il vient des dégoûts et des refroidissements. Car si l'on tâche de tenir toujours sa volonté bien ferme à vouloir rechercher le bien qui nous est montré, Dieu ne manquera pas de faire réussir le tout à sa gloire.

Quand les jeunes filles qui sont encore au monde ont le premier mouvement un peu fort, rien ne leur est difficile, mais quand elles viennent à sentir quelques vicissitudes et que ces sentiments ne sont plus si sensibles en la partie inférieure, il leur semble aussi que tout soit perdu. Il faut en cela avoir soin de les aider en leur apprenant à ne se point étonner de ces changements, mais les encourager à demeurer fermes.

Il ne se faut point se soucier de quel côté vient le mouvement, car Dieu a plusieurs moyens d'appeler ses serviteurs à son service :

- prédication, lecture des bons livres (*cf st Ignace de Loyola*)
- ennuis et désastres (*pour appeler plusieurs personnes qu'il n'eût pu avoir en autre façon*)
- recherche de l'honneur, des commodités, défaut corporel, laideur, projet des parents (*qui veulent se décharger d'une quantité d'enfants, garder la fortune pour les aînés, se débarrasser d'un enfant laid ou infirme qui ne sera point fait pour le monde...*)

Car combien que Dieu soit tout puissant et puisse tout ce qu'il veut, si est ce qu'il ne veut point nous ôter la liberté qu'il nous a donnée, et quand il nous appelle à son service, il veut que ce soit de notre bon gré. Si bien ceux-ci viennent à Dieu comme dépités contre le monde qui les a fâchés, ou bien à cause de quelques afflictions, si ne laissent-ils pas pour cela de se donner à Dieu d'une franche liberté, et certes, souventes fois telles personnes ont bien réussi et ont été de grands serviteurs de Dieu, parfois plus grands que ceux qui sont entrés par des motifs plus apparents. Pour d'autres, conduits par leurs parents, Dieu fait voir la grandeur de sa clémence et miséricorde, en se servant de ces fins et intentions qui d'elles-mêmes ne sont nullement bonnes, pour faire de telles personnes de grands serviteurs de sa Majesté, laquelle se fait voir en ceci très admirable. **Ce divin Artisan se plaît à faire de beaux édifices avec des bois tortus et qui n'ont nulle apparence, et fait entrer en son festin les boiteux et les aveugles, pour nous faire voir qu'il ne sert de rien d'avoir deux yeux et deux jambes pour aller en Paradis,** qu'il vaut mieux aller au Ciel avec une jambe, un œil ou un bras que d'en avoir deux et se perdre.

Il y en a d'autres qui ont bien été appelés, qui néanmoins n'ont pas persévéré : nous avons l'exemple de Judas, lequel nous ne pouvons douter qu'il ne fût bien appelé. D'où vient donc qu'étant si bien appelé il ne persévéra pas en sa vocation ? C'est qu'il **abusa de sa liberté, et ne se voulut pas servir des moyens que Dieu lui donnait pour ce sujet,** et au lieu

de les embrasser et en user à son profit, il en abusa et les rejeta, et quant et quant il se perdit. Car c'est une chose certaine que **quand Dieu appelle quelqu'un à quelque vocation, il s'oblige, par sa prudence et Providence divine, de lui fournir tout ce qui est requis pour être parfait en sa vocation.** Souvent, il fournit encore les aides requises à ceux à qui il ne les a pas promises et auxquels il ne s'est point obligé comme s'il s'y était obligé.

Dieu ne s'est pas obligé à donner toutes les conditions requises tout à coup, ni les rendre parfaits en leur vocation en un instant, car les Religions ne seraient pas nommées *hospitales*, comme elles sont, et les Religieux *guérisseurs*, qui sont dans les *hospitales* pour se guérir les uns les autres. **Nous ne venons pas parfaits en la Religion, mais oui bien pour tendre à la perfection.** Et pour ce faire, il est nécessaire d'avoir la volonté ferme et constante d'embrasser les moyens de nous perfectionner selon notre vocation et l'Institut où nous sommes appelés.

Ce ne sont donc pas les mines tristes qui sont toujours les mieux appelées, ni celles qui mangent le plus de crucifix, qui ne veulent bouger des églises, ni encore ceux qui commencent avec une grande ferveur, mais ceux qui ont **une bonne volonté ferme et constante de vouloir être guéris**, et qui pour cela travaillent avec fidélité pour recouvrer la santé spirituelle.

Il ne faut point tenir pour une marque d'une bonne vocation ces ferveurs qui font que l'on ne se contente point en sa vocation, mais que l'on s'amuse à quelques désirs, qui sont pour l'ordinaire vains, d'une plus grande sainteté de vie, car **pendant que l'on s'amuse à rechercher ce qui le plus souvent n'est pas parfait, l'on ne fait pas ce qui nous peut rendre parfaits en celle que nous avons embrassée.**

C'est donc une chose très difficile de savoir si une fille est bien appelée de Dieu, pour lui donner sa voix, car si bien je la vois fervente, peut-être ne persévèrera-t-elle pas. Ce sera son mal, ne laissez pas de lui donner votre voix, car si elle veut recevoir les aides que Notre Seigneur s'est obligé de lui donner, elle persévèrera. Et même s'il ne les lui eût pas promises, d'autant qu'il ne l'avait pas appelée, elle peut néanmoins se rendre capable de les recevoir.

1^{re} réception

On ne peut pas beaucoup connaître ces filles qui viennent à l'essai avec une si bonne mine que rien plus. Elles ressemblent à saint Jean et à saint Jacques : elles témoignent tant de bonne volonté que l'on ne les peut bonnement éconduire, et en effet, l'on n'y doit pas faire de trop grands regards. Tout ce que l'on peut faire, c'est de savoir qui elles sont et telles choses qui regardent l'extérieur, et par la conversation que l'on a avec elles, reconnaître quelque chose de leur intérieur.

Pour ce qui est de la santé corporelle et infirmités du corps, l'on n'y doit point faire ou fort peu de considération, puisque notre Institut a été fait en partie pour elles, pourvu que les infirmités ne soient si pressantes qu'elles les rendent tout à fait incapables d'observer la Règle. Et que la prudence humaine ne vienne point ici dire : Et s'il se présentait toujours de telles personnes, les faudrait-il recevoir ? – Je dis que oui, pourvu qu'elles eussent toujours les conditions de l'esprit qui sont requises. – Mais si toutes étaient aveugles ou malades, qui les servirait ? – Ne vous mettez pas en peine de cela, car il n'arrivera pas ; **laissez-en le soin à la divine Providence**, laquelle y appellera les fortes nécessaires à leur service. **S'il s'en présente des infirmes, Dieu soit béni ; s'il s'en présente des robustes, à la bonne heure !**

Réception au Noviciat (Prise d'Habit)

Je ne trouve pas qu'il y ait de grandes difficultés. On a plus de moyen de remarquer leurs humeurs, actions et habitudes. Mais tout cela ne les doit point empêcher d'être admises au Noviciat, pourvu qu'elles aient une bonne volonté de s'amender et de se servir des médicaments propres à leur guérison. Et bien qu'elles aient de la répugnance à ces remèdes, cela ne veut rien dire, **pourvu qu'elles ne laissent pas d'en user.** Elle fait dix ou douze actes d'impatience par jour, **si avec cela elle veut bien être corrigée et mortifiée, il ne faut pas pour cela lui refuser sa voix.** Il y a en a qui ont été mal nourries et civilisées, mais si elles veulent bien être guéries, quoi qu'il leur coûte, je leur donnerais ma voix nonobstant ces chutes, car ces personnes-là, après beaucoup de travail, font de grands fruits en Religion, deviennent de grands serviteurs de Dieu et acquièrent une vertu forte et solide, car **la grâce de Dieu supplée au défaut de la nature.**

Réception à la Profession

Chose de très grande importance. On y doit observer trois choses :

- que les filles que l'on propose soient **saines de cœur et d'esprit** : qu'elles aient le cœur bien disposé pour vivre en une entière souplesse et soumission
- qu'elles aient **l'esprit bon** : ni trop grand, ni trop petit. Ces esprits font toujours beaucoup sans que pour cela ils le sachent. Ils s'appliquent à faire et s'adonnent aux vertus solides, **ils sont traitables** et l'on n'a pas beaucoup de peine à les conduire, car ils comprennent combien c'est une chose bonne de se laisser gouverner.
- si elle a bien travaillé pendant l'année de son Noviciat, si elle a bien souffert et profité des médecines qu'on lui a données, **si elle a bien voulu souffrir**, si elle a fait valoir les résolutions qu'elle fit en entrant au Noviciat, de changer et amender ses mauvaises humeurs et inclinations, selon la Règle et les Constitutions. Si cette résolution dure, voire de vouloir mieux faire, cela est un très bon signe.

Chutes

Ce n'est pas à dire pour cela qu'en son Noviciat elle ne doive point faire de chutes, car regardez les Apôtres : encore qu'ils fussent bien appelés et qu'ils eussent bien travaillé en la réformation de leur vie, combien firent-ils de fautes non seulement en la première année, mais encore en la seconde et troisième. Tous disaient et promettaient merveille, voire même de suivre Notre Seigneur à la mort, mais la nuit de la Passion, tous l'abandonnèrent. Le glorieux saint Pierre était

grandement sujet à faire des échappées, mais pour cela il ne fut point rejeté de Notre-Seigneur, d'autant qu'il connaissait bien qu'il avait toujours **la volonté de s'amender ferme et constante.**

Trouble et inconstance

S'il se trouvait une fille fort sujette à se troubler pour de petites choses, que son esprit fut souvent plein de chagrin, et qu'elle ne témoignât guère d'amour pour sa vocation parmi tout cela, mais que néanmoins cela étant passé et son cœur accoisé elle promît de faire merveilles, ce qu'il faudrait faire ? **Une telle fille étant si changeante n'est pas propre pour la Religion.** – Si cela procède faute de volonté de se guérir, ou bien qu'elle ne comprenne pas en quoi consiste la vertu ? Après lui avoir fait bien entendre ce qu'il faut qu'elle fasse pour son amendement, si elle ne le fait pas, il la faut rejeter. **C'est par le défaut de la volonté qui n'a ni persévérance, ni constance à se servir des remèdes.**

Tendreté

Il y en a qui sont si tendres qu'elles ne peuvent supporter qu'on les corrige sans se troubler, et que cela les rend malades : il leur faut ouvrir la porte, car elles ne donnent point d'espoir de pouvoir être guéries. Cette tendreté est un si grand mal que l'on ne saurait avoir trop de zèle pour s'en délivrer. **La tendreté, tant sur l'esprit que sur le corps, est un des plus grands empêchements qui soient en la vie religieuse,** il ne faut pas recevoir celles qui en sont démesurément atteintes.

Dégoûts

Si une fille persévère en dégoût de sa vocation et à se repentir d'être entrée en Religion, et que cela la rende lâche et négligente à se former selon l'esprit de sa vocation, il la faut mettre dehors.

Dieu ne permet jamais rien pour notre exercice qu'il ne veuille que nous en tirions profit, ce qui se fait toujours quand on est fidèle à se découvrir et, comme j'ai dit, simple à croire et à faire ce que l'on nous dit : c'est la vraie marque que l'exercice de cette fille vient de Dieu. Mais quand on voit qu'elle use de son propre jugement, que la volonté est ensuite séduite et gâtée, persévérant en son dégoût, alors la chose est en mauvais état et quasi sans remède.

Je ne voudrais pas retenir de force une fille qui voudrait quitter la Religion, ni prescrire aucun temps pour les renvoyer ; je voudrais bien avoir un peu de patience pour voir si ce dégoût passerait.

Saintetés particulières

Si une fille veut être sainte d'une sainteté particulière, ces saintetés sont toujours à craindre. Que si l'on veut être saint d'une vraie sainteté, il faut **qu'elle soit commune, comme celle de Notre Seigneur et Notre-Dame.** De plus, la sainteté n'est jamais connue de ceux qui la possèdent.

Jugement

Si elle sait si bien remarquer ce qui est propre aux autres et non à soi-même, que voulez-vous faire ? Ce sont des misères de l'esprit humain. La Supérieure et la Maîtresse sont bien obligées à cette Sœur de ce qu'elle sait si bien remarquer ce qu'il faut qu'elles fassent ! Il la faut bien instruire à s'en corriger, et lui enseigner **qu'en lisant les Règles, elle remarque ce qui la concerne seulement.**

Cordialité

S'il faut faire considération de donner sa voix à une fille qui n'est pas cordiale ou n'est pas égale à l'endroit de toutes ? Il ne faut pas être si rigoureuses pour toutes ces petites choses, cette inclination est la dernière pièce de notre renoncement. Il y faut du temps.

Pureté d'intention

S'il faut faire considération quand des filles font leurs actions pour les yeux de la Supérieure ou de la Maîtresse ? Celles là ont une bonne fin, mais il leur faut apprendre à la purifier. Il est quelquefois bon de faire quelque chose pour ses Supérieures, car puis **après, on vient à le faire purement pour Dieu.** Cela se peut bien purifier.

DIX-NEUVIÈME ENTRETEN

Sur le sujet des Sacrements

Définition des Sacrements et de leurs effets

Les Sacrements sont des canaux par lesquels, par manière de dire, Dieu descend en nous, comme par l'oraison nous nous jetons en Dieu, puisque l'oraison n'est autre chose qu'une élévation de notre esprit en Dieu.

Les effets des Sacrements sont divers, quoiqu'ils n'aient tous qu'une même fin qui est de nous unir à Dieu.

- Par le Sacrement du Baptême, nous nous unissons à Dieu comme le fils avec le Père
- Par la Confirmation, nous nous unissons comme le soldat avec son capitaine, prenant force pour combattre et vaincre nos ennemis en toutes les tentations
- Par la Pénitence, nous sommes unis à Dieu comme les amis réconciliés
- Par l'Eucharistie, comme la viande avec l'estomac
- Par l'Extrême Onction, nous nous unissons comme l'enfant qui vient d'un lointain pays, mettant déjà l'un des pieds en la maison de son père pour se réunir avec lui, avec sa mère et toute la famille

Pourquoi est-ce que recevant si souvent les Sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie, nous ne recevons pas les grâces qu'ils ont accoutumé de porter aux âmes qui sont bien préparées, puisque ces grâces sont jointes aux Sacrements ? Pourvu que nous recevions les Sacrements en état de grâce (qd il s'agit de la Confession : ne se réserver aucune affection à aucun péché mortel), **nous recevons toujours la grâce dépendante du Sacrement, qui est la haine du péché et le soin de n'en pas tant faire. Mais nous ne recevons pas les grâces appartenantes à la préparation, qui sont la force pour entreprendre la correction de nos mauvaises inclinations, le courage pour embrasser la pratique des vertus, et enfin la perfection.**

De la bonne préparation à la réception des Sacrements

- **La pureté d'intention** est une chose totalement nécessaire, non seulement à la réception des Sacrements, mais en tout ce que nous désirons ou faisons. L'intention est pure quand nous recevons les Sacrements ou faisons quelque autre chose pour nous unir à Dieu et pour lui être plus agréables. Votre intention était impure si vous ne cherchiez pas de vous unir à Dieu, ains aux consolations. Tout de même, si vous désirez la perfection d'un désir plein d'inquiétude, qui ne voit que c'est l'amour-propre qui ne voudrait pas que l'on vît de l'imperfection en nous ? S'il était possible que nous pussions être autant agréables et unis à Dieu étant imparfaits, nous devrions désirer d'être sans perfection. (Notre union avec Dieu se fait sur la sainte vertu d'obéissance.)
- **L'attention** : nous devrions aller aux Sacrements avec beaucoup d'attention, tant sur la grandeur de l'œuvre, comme sur ce qu'un chacun demande de nous ! Allant à la Confession, y porter un cœur amoureux douloureux ; à la sainte Communion, un cœur ardemment amoureux. Je ne dis pas qu'il ne faille pas avoir de distractions, car il n'est pas en notre pouvoir, mais qu'il faut avoir un soin tout particulier à ne s'y point arrêter volontairement.
- **L'humilité** : vertu fort nécessaire pour recevoir abondamment les grâces qui découlent par les canaux des Sacrements, parce que les eaux coulent plus vite et plus fortement quand les canaux sont posés en des lieux bas et penchants.
- **L'abandonnement total de nous-mêmes à la merci de la volonté de Dieu**, soumettant sans réserve quelconque notre volonté et toutes nos affections à sa domination, d'autant que notre misère est si grande que nous nous réservons toujours quelque chose. Les personnes les plus spirituelles se réservent pour l'ordinaire la volonté d'avoir des vertus : « *Ô Seigneur, disent-elles à la Communion, je m'abandonne tout à vous, mais plaise vous me donner de la prudence pour savoir vivre honorablement* », mais de simplicité ils n'en demandent point. « *Je suis absolument soumise à votre divine volonté, mais donnez-moi un grand courage pour faire des œuvres excellentes pour votre service* », mais de douceur pour vivre paisiblement avec le prochain il ne s'en parle point. « *Donnez-moi cette humilité qui est si propre pour donner bon exemple* », mais l'humilité de cœur qui nous fait aimer notre propre abjection, ils n'en ont point besoin ce semble. Jamais ils ne demandent des tribulations ou mortifications. Ce n'est pas le moyen de faire cette union que de se réserver toutes ses volontés, pour bonne apparence qu'elles aient ; car Notre Seigneur se voulant donner tout à nous, veut que réciproquement nous nous donnions entièrement à lui, afin que l'union de notre âme avec sa divine Majesté soit plus parfaite et que nous puissions dire véritablement : *Je ne vis plus moi, ains c'est Jésus-Christ qui vit en moi (Ga 2, 20)*.
- **Vider notre cœur de toutes choses**, afin que Notre-Seigneur le remplisse de lui-même. La cause pourquoi nous ne recevons pas la grâce de la sanctification (puisqu'une seule Communion bien faite est capable et suffisante pour nous rendre saints et parfaits) ne provient sinon de ce que **nous ne laissons pas régner Notre-Seigneur en nous-mêmes comme sa Bonté le désire**. Il vient en nous, ce sacré Bien-Aimé de nos âmes, et il trouve nos cœurs tout pleins de désirs, d'affections, de petites volontés : il veut être le Maître et le Gouverneur de notre cœur, et pour montrer combien il le désire, il dit à son amante sacrée qu'elle le mette *comme un cachet sur son cœur (Ct 8, 6)*, afin que rien n'y puisse entrer que par sa permission et selon son bon plaisir. Le milieu de nos cœurs est vide, car autrement ce serait une trop grande infidélité : nous avons non seulement rejeté et détesté le péché mortel, mais aussi toutes sortes d'affections mauvaises, mais tous les coins et recoins de nos cœurs sont pleins de mille choses indignes de paraître devant ce Roi, qui lui lient les mains afin de l'empêcher de nous départir les grâces que sa Bonté avait désiré nous faire s'il nous eût trouvés préparés. Faisons donc de notre côté ce qui est en notre pouvoir pour nous bien préparer à recevoir ce pain supersubstantiel, **nous abandonnant totalement à la divine Providence, non seulement pour ce qui regarde les**

biens temporels, mais principalement les spirituels, répandant en la présence de la divine volonté toutes nos affections, désirs et inclinations pour lui être entièrement soumis ; et **soyons sûrs que Notre Seigneur accomplira de son côté la promesse qu'il nous a faite de nous transformer en lui**, élevant notre bassesse jusques à être unie avec sa grandeur.

On peut communier pour diverses fins : être libérés d'une tentation, pour notre prochain, pour demander quelque vertu, sous cette condition que nous soyons plus unis à Dieu, ce qui n'arrive pourtant pas bien souvent, car **au temps de l'affliction, je serai peut être plus uni à Dieu, parce que je me ressouviendrai plus souvent de lui**. Et il est meilleur pour moi aucune fois de ne pas avoir des vertus. A quel propos demanderai-je à Dieu des vertus, puisque la répugnance que je sentirai à les pratiquer me sert pour m'humilier ? **L'humilité vaut toujours mieux que tout cela**.

Il faut qu'en toutes les demandes et prière que vous ferez à Dieu, vous ne les fassiez pas seulement pour vous, ains que vous observiez de dire toujours *nous*, comme Notre Seigneur l'enseigne en l'Oraison dominicale, où il n'y a ni *mon*, ni *moi*. Cela s'entend **que vous ayez l'intention de supplier Dieu qu'il donne la vertu ou la grâce que vous demandez pour vous à tous ceux qui en ont la même nécessité, et que ce soit toujours pour nous unir davantage avec lui**, car autrement, nous ne devons ni demander ni désirer aucune chose, puisque c'est la fin pour laquelle les Sacrements ont été institués. Il faut que nous correspondions, les recevant pour la même fin.

Ne faut pas que nous pensions que communiant ou priant pour les autres nous y perdions quelque chose. Mais nous ne saurions mériter la grâce les uns pour les autres, il n'y a que Notre Seigneur qui l'ait pu faire. **Nous pouvons bien leur obtenir des grâces, mais leur donner du mérite nous ne le pouvons pas**. La charité que nous avons faite de prier pour eux augmente notre mérite. Si une personne ne faisait pas attention de faire rien pour la satisfaction de ses péchés, la seule attention qu'elle aurait de faire tout pour le pur amour de Dieu suffirait pour y satisfaire, car c'est une chose assurée que **qui pourrait faire un acte excellent de charité, ou un acte d'une parfaite contrition, satisferait pleinement pour tous ses péchés**.

Vous connaîtrez si vous profitez par le moyen des Sacrements si vous avancez aux vertus qui leur sont propres :

- Si vous tirez de la Confession l'amour de votre abjection et l'humilité
- Si vous devenez par le moyen de la très sainte Communion fort douce

C'est toujours par la mesure de l'humilité que l'on reconnaît notre avancement. Mais si vous ne devenez ni plus humble ni plus douce, vous méritez que l'on vous lève le pain, puisque vous ne voulez pas travailler. **Les filles qui entrent en la Congrégation n'y entrent aussi que pour se mortifier**, et les croix qu'elles portent les en doivent faire ressouvenir.

Je voudrais que l'on ne s'inquiétât point quand l'on entend parler de quelque défaut que nous avons, mais que nous bénissions Dieu de quoi il nous a découvert le moyen d'acquérir la vertu et de nous corriger de l'imperfection, et puis prendre courage de nous servir de ces moyens. **Il faut avoir des esprits généreux qui ne s'attachent qu'à Dieu seul**, sans s'arrêter aucunement à ce que notre partie inférieure veut. Il ne faut donc point s'arrêter à considérer si l'on a de bons sentiments, mais il faut faire ce qu'ils nous feraient faire si nous les avions.

Avis pour le Sacrement de la Pénitence

Il ne faut pas être si tendres à se vouloir confesser de tout ce que l'on a fait, car il n'est pas nécessaire de se confesser des péchés véniels, si l'on ne veut ; et quand on s'en veut confesser, il faut avoir la volonté résolue de s'en amender, autrement ce serait un abus. Il ne se faut donc pas tourmenter quand l'on ne se souvient pas de ses fautes pour s'en accuser, car il n'est pas croyable qu'une âme qui fait souvent son examen ne remarque bien pour s'en ressouvenir les fautes d'importance.

Il ne faut presque point de temps pour bien faire votre acte de contrition, il ne faut autre chose que se prosterner devant Dieu en esprit d'humilité et de repentance de l'avoir offensé.

De l'Office divin

Il faut se préparer pour le dire, dès l'instant que l'on entend la cloche qui nous appelle (+ cf Directoire). Il ne faut pas avoir du scrupule de laisser en tout un Office deux ou trois versets par mégarde, pourvu que l'on ne le fit pas à dessein. Il ne faut pas toujours penser que l'on a eu de la négligence quand la distraction a été longue, car il se pourra faire qu'elle nous poursuivra aucune fois tout au long d'un Office sans qu'il y ait de notre faute, et pour mauvaise qu'elle fût, il ne s'en faudrait pas inquiéter, ains en **faire de simples rejets de temps en temps devant Dieu**. Je voudrais **que jamais l'on ne se troublât pour les mauvais sentiments que l'on a**, mais que l'on s'employât courageusement et fidèlement à n'y point consentir, puisqu'il y a bien de la différence entre sentir et consentir.

VINGTIÈME ENTRETIEN

Prédication de notre Bienheureux Père pour le jour de saint Joseph

Le juste est semblable à la palme : comme le palmier a une très grande variété de propriétés particulières, de même il y a une **très grande variété de justice**. Bien que tous les justes soient justes, néanmoins il y a une très grande disproportion entre les actes particuliers de leur justice. Le grand saint Paul ermite fut juste d'une justice très parfaite, si néanmoins nul ne peut douter qu'il n'exerça jamais tant la charité comme saint Jean l'Aumônier. Il avait toutes les vertus, mais non pas en un si haut degré les unes que les autres. Les Saints ont excellé les uns en une vertu, les autres en une autre ; et si bien ils sont tous Saints, ils le sont néanmoins différemment, **y ayant différentes saintetés et tout autant qu'il y a de Saints au Ciel**.

Trois propriétés particulières en la palme, entre tous les autres arbres, lesquelles conviennent mieux à saint Joseph :

1. La virginité

La palme est composée de deux sexes ; le palmier qui est le mâle ne porte point de fruit, et néanmoins il n'est pas infructueux, car la palme femelle ne porterait point de fruit sans lui. La palme femelle produit virginalement, car elle n'est nullement touchée du palmier mâle ; il ne se fait nulle conjonction entre eux, si qu'elle produit son fruit à l'ombre de son palmier mâle, mais purement et virginalement.

Dieu ayant déterminé de toute éternité, en sa divine Providence, qu'une Vierge concevrait un Fils qui serait Dieu et homme, voulut que cette Vierge fût mariée. Pour quelle raison ordonna-t-il deux choses si différentes, être vierge et mariée tout ensemble ? Pour empêcher que Notre-Dame ne fut calomniée des Juifs, et que, pour conserver cette pureté et virginité, il fut besoin que la divine Providence la commît à la garde d'un homme qui fût vierge, et que cette Vierge enfantât ce doux fruit de vie sous l'ombre d'un saint mariage.

Saint Joseph fut donc comme un palmier, lequel ne portant point de fruit n'est toutefois infructueux, ains a beaucoup de part au fruit de la palme femelle. Notre-Dame recevait du glorieux saint Joseph beaucoup de soulagement et de service, et lui, participait à tous les biens spirituels de sa chère Épouse, lesquels faisaient qu'il allait croissant merveilleusement en la perfection, et ce par la communication qu'il avait avec elle, qui possédait toutes les vertus en un si haut degré que nulle créature n'y saurait parvenir ; néanmoins saint Joseph était celui qui en approchait davantage. Notre-Dame était comme un très pur miroir opposé aux rayons du Soleil de justice, qui apportaient en son âme tant de vertus en leur perfection, et faisaient une réverbération si parfaite en saint Joseph, qu'il semblait presque qu'il fût aussi parfait ou qu'il eût les vertus en un si haut degré que la glorieuse Vierge.

Si la sainte Vierge était la virginité même, combien pensons-nous que celui qui fut commis de la part du Père éternel pour gardien et compagnon de sa virginité, devait-il être grand en cette vertu ? Ils avaient fait vœu tous deux de garder virginité tout le temps de leur vie, et voilà que Dieu veut qu'ils soient unis par un saint lien de mariage, non pour les faire dédire de leur vœu, mais pour le reconformer et se fortifier l'un l'autre.

Voyez comme le divin Époux parle de la pureté de la Très Sainte Vierge : *Notre sœur est petite, elle n'a point de mamelles*, c'est-à-dire elle ne pense pas au mariage. *Que si c'est une tour, faisons-lui des boulevards d'argent, si c'est une porte, nous la doublerons d'ais de cèdre*, bois incorruptible, qui est le grand saint Joseph, lequel devait, pour cet effet, surpasser tous les Saints, voire les Anges et les Chérubins mêmes, en cette vertu tant admirable de la virginité, qui le rendit semblable au palmier. La très glorieuse Vierge était une tour dans l'enclos de laquelle l'ennemi ne pouvait entrer, ni nulle sorte de désirs que de vivre en parfaite pureté et virginité. *Que lui ferons-nous ?* car elle doit être mariée, Celui qui lui a donné cette résolution l'ayant ainsi ordonné. Établissons au-dessus des *boulevards d'argent* : qu'est ce que le glorieux saint Joseph sinon un fort boulevard qui a été établi au-dessus de Notre-Dame ?

Saint Joseph avait un soin très particulier de cacher la très précieuse perle de la virginité ; c'est pourquoi il consentit d'être marié, afin que personne ne le pût connaître et que dessous le voile du mariage, il pût vivre à couvert. Sur quoi les vierges ou ceux qui veulent vivre chastement sont enseignés qu'il ne leur suffit pas d'être vierges si elles ne sont humbles, et si elles ne retirent leur pureté dans la poche précieuse de l'humilité, car autrement il leur arrivera tout ainsi qu'aux folles vierges, lesquelles faute d'humilité furent chassées d'es noces de l'Époux, et partant contraintes d'aller aux noces du monde : car dit-il, allant aux noces, prends la dernière place. En quoi nous voyons combien l'humilité est nécessaire pour la conservation de la virginité, puisque sans cette vertu on doit être indubitablement rejeté du céleste banquet que Dieu prépare aux vierges.

On ne tient pas les choses précieuses à l'air, surtout les onguents. De même ces âmes justes, craignant de perdre le prix et la valeur de leurs œuvres bonnes les resserrent dans une boîte d'albâtre, telle que celle que sainte Magdeleine répandit sur le chef sacré de Notre Seigneur lorsqu'il rétablit sa virginité, non essentielle mais réparée, laquelle est quelquefois plus excellente étant rétablie par la pénitence, que non pas celle qui n'a point reçu de tare, et qui est accompagnée de moins d'humilité. Boîte d'albâtre où nous devons, à l'imitation de Notre-Dame et de saint Joseph, resserrer nos vertus et tout ce qui peut nous faire estimer des hommes, nous contentant de plaire à Dieu en demeurant sous le voile sacré de l'abjection de nous-mêmes.

2. L'Humilité

Encore que la palme soit le prince des arbres, elle est néanmoins la plus humble, ce qu'elle témoigne en ce qu'elle cache ses fleurs dedans des bourses. Les mondains qui vivent selon les lois de la terre, dès qu'ils ont quelque cogitation qui leur semble digne d'être estimée, ou s'ils ont quelque vertu, ils ne sont jamais en repos jusques à tant qu'ils l'aient manifestée et fait paraître à tous ceux qu'ils rencontrent. Ces hommes mondains qui sont si légers à faire épanouir leurs fleurs au printemps de cette vie mortelle par un esprit d'orgueil et d'ambition courent toujours fortune d'être pris par la gelée qui leur fait perdre le fruit de leurs actions. Au contraire, la palme ne fait point voir ses fleurs jusques à tant que l'ardeur véhémement du soleil vienne à faire fondre ces gaines dans lesquelles elles sont encloses. De même l'âme juste, car elle tient ses fleurs cachées, c'est-à-dire ses vertus, sous le voile de la très sainte humilité jusques à la mort, en laquelle Notre Seigneur les fait éclore et les laisse voir au dehors.

Combien ce grand Saint dont nous parlons fut fidèle en ceci ! On ne le peut dire selon sa perfection, car en quelle abjection ne vécut-il pas tout le temps de sa vie ; pauvreté et abjection sous lesquelles il tenait cachées ses grandes vertus et dignités. Mais quelles dignités, mon Dieu ! être gouverneur de Notre Seigneur, mais être son Père putatif, mais être Époux de sa très sainte Mère ! Je ne doute nullement que les Anges, ravis d'admiration, ne vinssent troupes à troupes le considérer, et admirer son humilité.

Vous entendez donc combien la dignité de saint Joseph était relevée, et combien il était rempli de toutes sortes de vertus ; néanmoins vous vous souviendrez combien il était rabaisé et humilité plus qu'il ne se peut dire ni imaginer. Son exemple suffit pour le bien entendre.

Il n'y a point de doute que saint Joseph ne fût plus vaillant que David, n'eût plus de sagesse que Salomon et que les autres quels qu'ils fussent ; néanmoins le voilà réduit à l'exercice de la charpenterie. Qui eût pu juger cela s'il n'eût été éclairé de la lumière céleste, tant il tenait resserrés tous les dons dont Dieu l'avait gratifié ? Mais quelle sagesse n'avait-il pas puisque Dieu lui donna la charge de son Fils très cher ?

Quelle plus parfaite humilité peut-on imaginer que celle de saint Joseph ? (Je laisse à part celle de Notre-Dame) Qui doutera que Notre Seigneur, ce divin palmier, qui porte des fruits qui nourrissent à l'immortalité, n'appartienne quant et quant à ce grand Saint, lequel pourtant ne s'en étonne point, n'en devient point plus superbe, ni ne s'en estime point davantage, ains en devient toujours plus humble ? Ô Dieu, qu'il faisait bon voir la révérence et le respect avec lequel il traitait, tant avec la Mère qu'avec le Fils !

3. La constance et la vaillance

La palme a une force, une vaillance et même une constance très grande : plus elle est chargée, plus elle monte en haut. Elle montre sa vaillance en ce que ses feuilles sont faites comme des épées, et semble en avoir autant qu'elle porte de feuilles.

Saint Joseph fut toujours constant, fort, vaillant et persévérant. Il y a beaucoup de différence entre [ces vertus].

<i>Vertu</i>	<i>Définition</i>	<i>Exemple de saint Joseph</i>
Constance	Se tenir ferme et préparé à souffrir les assauts de ses ennemis, sans s'étonner ni perdre courage.	<i>Voyant Notre-Dame enceinte, quelles tranchées ! Néanmoins, il ne se plaint point, il n'en est pas plus rude ni plus mal gracieux envers son épouse, demeurant aussi doux et respectueux qu'il souloit être.</i>
Persévérance	Regarde principalement un certain ennui intérieur qui nous arrive en la longueur de nos peines, qui est un ennui aussi puissant que l'on en puisse rencontrer. La persévérance fait que l'homme méprise cet ennui en telle sorte qu'il en demeure victorieux par une continuelle égalité et soumission à la volonté de Dieu.	<i>Combien ce Saint fut éprouvé de Dieu et des hommes mêmes ! L'Ange le tourne à toutes mains. Dieu veut qu'il soit toujours pauvre, qui est une des plus puissantes épreuves que l'on nous puisse faire, et il s'y soumet amoureusement, et non pas pour un temps, car il fut pauvre toute sa vie. Mais de quelle pauvreté ? d'une pauvreté rejetée, méprisée et nécessitense. Il ne pouvait tant faire qu'il ne leur manquât plusieurs choses nécessaires, bien qu'il se peinât avec une affection incomparable pour sa petite famille. Après quoi il se soumettait humblement à la volonté de Dieu en la continuation de sa pauvreté, sans se laisser aucunement vaincre ni terrasser par l'ennui intérieur, qui sans doute lui faisait maintes attaques ; mais il demeurait toujours constant et joyeux en sa soumission.</i>
Force	Ce qui fait que l'homme résiste puissamment aux attaques de ses ennemis.	<i>Victoire qu'il remporta sur les deux plus grands ennemis de l'homme, qui sont le diable et le monde, et cela par la pratique d'une parfaite humilité en tout le cours de sa vie ! Le diable est tellement ennemi de l'humilité, parce que faute de l'avoir il fut déchu, qu'il n'y a invention ni artifice dont il ne se serve pour faire déchoir l'homme de l'affectionner, d'autant qu'il sait que c'est une vertu qui le rend infiniment agréable à Dieu.</i>
Vaillance	Fait que l'on ne se tient pas seulement prêt pour combattre et résister, mais que l'on attaque l'ennemi à l'heure même qu'il y pense le moins, qu'il ne dit mot.	

VINGT-ET-UNIÈME ENTRETEN

Sur le sujet de la prétention que nous devons avoir pour entrer en la Religion

Plusieurs entrent en Religion, mes chères Filles, qui ne savent pas pourquoi. Il y a des prétentions qui ne valent rien pour entrer en la Religion (y voir des Religieuses sereines, y entendre de beaux chants, espérer y recevoir des consolations). **Il faut nécessairement que ce soit Dieu qui bâtisse la ville, ou autrement, bien qu'elle fut bâtie, il la faudrait ruiner.**

Un architecte veut bâtir une maison : premièrement, il considère si son bâtiment doit servir pour quelque chose particulier, puis il calcule à loisir si ses moyens sont bâtant pour cela, car on se moquerait de lui d'avoir commencé une chose de laquelle il ne pourrait pas sortir à son honneur ; puis **il se résolve de faire ruiner le vieil bâtiment qui est en la place de celui qu'il veut édifier de nouveau.** Nous voulons faire un grand bâtiment, mes chères Filles, qui est **d'édifier et loger Dieu chez nous et nous rendre son temple vivant** : considérons bien mûrement si nous avons suffisamment du courage et de la résolution pour **nous ruiner nous-mêmes et nous crucifier, ou plutôt, pour permettre à Dieu même de nous ruiner et crucifier, afin qu'il nous réédifie pour être le temple vivant de sa divine Majesté.**

Notre unique prétention doit être de nous unir à Dieu comme Jésus-Christ Notre Seigneur s'est uni à Dieu son Père, qui a été en mourant sur la croix ; car je n'entends pas vous parler de cette union générale qui se fait par le Baptême, où les chrétiens s'unissent à Dieu en prenant ce divin caractère du christianisme, qui les oblige aux Commandements, aux bonnes œuvres, qui rendent leur union valable et peuvent prétendre justement au Paradis, où ils s'uniront à la souveraine Bonté comme à leur Dieu. Ils ne sont pas obligés à davantage, d'autant qu'ils ont atteint leur but. Mais quant à vous mes chères Filles, il n'en va pas ainsi. Car outre cette commune obligation que nous avons en tant que chrétiens, **Dieu vous ayant choisies pour être ses épouses, il faut savoir comment, les conditions nécessaires pour être Religieuse, et que c'est qu'être Religieuse. C'est d'être reliée à Dieu par la continuelle mortification de nous-mêmes, et ne vivre que pour Dieu : notre propre cœur servant toujours à sa Majesté, nos yeux, notre langue, nos mains et tout le reste, continuellement, sans aucune réserve.** La Religion nous fournit des moyens tout propres à cet effet : oraison, lectures, silence, retraite intérieure, élévations continues à Notre-Seigneur. Et parce que nous ne saurions arriver à cela que par une continuelle pratique de **mortification de toutes nos passions, inclinations, humeurs et aversions**, nous sommes obligés de veiller continuellement sur nous-même afin de faire mourir tout cela. *Si le grain de froment tombant en terre ne meurt, il demeurera tout seul, mais s'il pourrit, il rapportera au centuple.* (Jn 12, 24-25) Regardez bien si vous avez assez de résolution pour mourir à vous-mêmes. Pesez bien le tout, car je vous déclare que **qui veut vivre selon la nature il faut qu'il demeure au monde, et ceux qui sont déterminés de vivre selon la grâce, qu'ils viennent demeurer en Religion, laquelle n'est autre chose qu'une école de la mortification et de l'abnégation de soi-même.** C'est pour cela qu'elle vous fournit plusieurs outils de mortification tant intérieurs qu'extérieurs.

Mais mon Dieu ! ce n'est pas cela que je cherche, je pensais qu'il suffisait pour être bonne Religieuse d'avoir désir de bien faire l'oraison, avoir des visions et révélations, être ravie en extase, aimer bien la lecture des bons livres. Quoi ? j'étais si vertueuse, si mortifiée au monde que chacun m'admirait. – Certes mes Filles, cela était bon pour le monde, mais **la Religion veut que l'on fasse des œuvres dignes de sa vocation** (Eph 4, 1), c'est-à-dire **mourir à soi-même en toutes choses, tant à ce qui est bon à notre avis, qu'aux choses mauvaises et inutiles.** Pensez-vous que ces bons Religieux du désert, qui sont parvenus à une si grande union avec Dieu, y soient arrivés en suivant leurs inclinations ? Nenni, **ils se sont mortifiés aux choses les plus saintes**, et bien qu'ils eussent grand goût à chanter les divins cantiques, ils ne le faisaient pas pour se contenter eux-mêmes. Au contraire, ils se privaient volontairement de ces plaisirs, quoique bons et licites, pour s'adonner à des œuvres de travail et de peine.

Il faut mourir afin que Dieu vive en vous (Ga 2, 20), car **il est impossible d'acquérir l'union de notre âme avec Dieu par aucun autre moyen que par la mortification.** Ces paroles sont dures : Il faut mourir, mais elles sont suivies d'une grande douceur : c'est afin d'être unies à Dieu par cette mort. *Nulle personne sage ne met point le vin nouveau dans un vaisseau vieil* (Mt 9, 17), la liqueur du divin Amour ne peut entrer où le vieil Adam règne, il faut de nécessité le détruire. – *Mais comment me détruire ?* – **Par l'observance ponctuelle de vos Constitutions.** Je puis vous assurer de la part de Dieu que si vous êtes fidèles à faire ce qu'elles vous enseignent, vous parviendrez sans doute au but que vous devez prétendre, qui est de vous unir à Dieu. Je dis qu'il faut faire, car on n'acquiert pas la perfection en croisant les bras. Il faut se dompter soi-même et **vivre selon la raison, la Règle et l'obéissance.** La Religion tolère que vous apportiez vos mauvaises habitudes, passions et inclinations, mais non pas que vous viviez selon icelles. Elle vous donne des Règles pour servir à vos cœurs de pressoirs, pour en faire sortir tout ce qui est contraire à Dieu : vivez donc courageusement selon icelles.

L'esprit de la Règle ne s'acquiert qu'en pratiquant fidèlement la Règle. Je vous en dis de même de la sainte humilité et douceur, qui sont les fondements de cette Congrégation. Bienheureuses serions-nous, si un quart d'heure avant que de mourir nous nous trouvions revêtues de cette robe composée de ces deux vertus !

Vous me dites, ma Mère, que **nos Sœurs ont bonne volonté, mais que la force leur manque pour faire ce qu'elles voudraient.** – Oh ! courage mes chères Filles ! La Religion est une école où l'on apprend sa leçon : **faisons ce que nous pourrons, Dieu se contentera et nos Supérieures aussi.** Vos passions quelquefois vous font tête, et pour cela vous direz : *Je ne suis pas propre pour la Religion.* – Non, il n'en va pas ainsi. La Religion ne fait pas grand triomphe de façonner un esprit doux et une âme tranquille en soi-même, **mais elle estime grandement de réduire à la vertu les âmes fortes en leurs inclinations ; car ces âmes-là, si elles sont fidèles, elles passeront les autres, acquérant par la pointe de l'épée**

ce que les autres ont sans peine. On ne requiert pas que vous n'ayez point de passions, il n'est pas en votre pouvoir, et Dieu veut que vous les sentiez jusques à la mort pour votre plus grand mérite. **Le tout gît donc aux actes que nous faisons par ce mouvement, lequel dépend de notre volonté**, le péché étant si volontaire que sans notre consentement il n'y a point de péché. Que la colère me surprenne, je lui dirai : *Tourne, retourne, crève si tu veux, si ne ferai-je rien en ta faveur, non pas seulement prononcer une parole selon ton mouvement.*

Celles qui ont de si grands désirs de leur perfection qu'elles veulent outrepasser toutes les autres en vertu font bien de consoler, par ces véhéments désirs, un peu leur amour-propre, mais elles feront prou de suivre la Communauté en bien gardant les Règles, car c'est la droite voie pour arriver à Dieu. **Si j'étais Religieuse, je pense que je ne demanderais point du tout de singularités, me contentant en tout de suivre la Communauté.** Si j'étais robuste, je ne mangerais pas quatre fois le jour, mais si l'on me le faisait faire, je le ferais et je ne dirais rien. Si au contraire j'étais débile et que l'on ne me fit manger qu'une fois le jour, je ne mangerais qu'une fois le jour, sans m'amuser à penser si je serais débile ou fort. Je n'ai presque point de désirs, mais si j'étais à renaître je n'en aurais ou n'en voudrais point avoir du tout.

Nous autres qui sommes au monde, lorsque nous demandons le chemin, souvent on nous trompe. Mais vous autres, vous n'avez à faire qu'à vous laisser porter. Vous ressemblez à ceux qui naviguent en mer : la braque les porte, et ils demeurent dedans sans soin ; **en se reposant ils marchent, et n'ont que faire que de s'enquérir s'ils sont bien en leur chemin, cela est du devoir des nautoniers** qui, voyant toujours la belle étoile, savent qu'ils sont en bonne voie et disent aux autres qui sont en la barque : Courage, vous êtes en bon chemin. Suivez sans crainte cette belle étoile et boussole divine, c'est Notre Seigneur ; la barque, ce sont vos Règles ; ceux qui la conduisent sont les Supérieurs. **Marchez par l'observance ponctuelle et fidèle**, car *qui négligera sa voie sera tué*, dit Salomon. (Pv 19, 16)

Si vous faites ce qui vous est enseigné, vous serez très heureuses, vous vivrez contentes et expérimenterez dès ce monde les faveurs du Paradis, au moins par petits échantillons. **Mais prenez garde que s'il vous vient quelque goût intérieur et caresse de Notre Seigneur de ne vous y pas attacher**, c'est comme un peu d'anis confit que l'apothicaire céleste met sur la portion amère de la mortification qu'il faut que vous avaliez pour votre santé.

Vous voyez donc bien quelle est la prétention que vous devez avoir pour être dignes épouses de Notre Seigneur, et pour **vous rendre capables de l'épouser sur le mont de Calvaire**. Vivez donc toute votre vie et formez toutes vos actions selon icelle, et Dieu vous bénira. **Tout notre bonheur consiste en la persévérance.**

VINGT-DEUXIÈME ENTRETEN

Des cinq degrés d'Humilité

1. **La connaissance de soi-même** : par le témoignage de notre propre conscience et par la lumière que Dieu répand dans notre esprit, nous connaissons que nous ne sommes rien que pauvreté, que misère et abjection.
Humilité fort commune : il se trouve peu de personnes qui ne connaissent assez clairement leur vileté, mais néanmoins, ils seraient extrêmement marris si quelque autre les tenait pour tels.
2. **La reconnaissance** : dire et publier, quand il en est besoin, ce que nous connaissons de nous, avec un vrai sentiment de notre néant (*une infinité ne font autre chose que s'humilier en paroles : de tels humbles Dieu nous en défende*).
3. **Avouer et confesser notre vileté et abjection quand les autres la découvrent** : souventes fois nous disons bien nous-mêmes que nous sommes pervers et misérables, mais nous ne voudrions pas qu'un autre nous devançât en cette déclaration, ce qui est une vraie marque que notre humilité n'est pas parfaite. Il faut donc avouer franchement : Vous avez raison, vous me connaissez extrêmement bien.
4. **Aimer le mépris et se réjouir quand on nous déprime et avilit** : quelle apparence de tromper l'esprit d'autrui ? il n'est pas raisonnable. Puisque nous savons que nous ne sommes rien, il faut être bien aises qu'on le croie, que l'on le dise et que l'on nous traite comme vils et misérables.
5. **Désirer le mépris, le rechercher et s'y complaire pour l'amour de Dieu** : ceux qui parviennent ici sont bien heureux, c'est le dernier et le plus parfait de tous les degrés d'humilité. *Notre Seigneur le veuille accroître de vingt-cinq ou trente filles qui lui soient dédiées en cette petite Congrégation.*

DERNIER ENTRETIEN

De notre très saint et bienheureux Père sur plusieurs questions que nos chères Sœurs de Lyon lui firent deux jours avant sa bienheureuse mort, le jour de saint Etienne 1622

Vie communautaire

Si ce n'est pas mieux et plus simple de regarder les vertus de Dieu que non pas celles des Supérieures et des Sœurs ? Cela n'est pas contraire à la simplicité et il est bon de le faire. Si vous regardez leurs vertus avec une grande charité pour les imiter, vous ferez bien. **Les vertus de Dieu en tant que Dieu sont si excellentes, que pour satisfaire à notre faiblesse, il s'est voulu faire homme afin que nous le puissions imiter.** C'est une bonne chose de regarder et se représenter les exemples des Saints afin de les imiter, et surtout du Roi des Saints, Notre-Seigneur. Saint Antoine passa toute l'année de son noviciat à considérer les vertus de ses Frères et, comme une soigneuse abeille, cueillait sur chaque fleur d'icelles le miel. L'amour de Dieu est inséparable d'avec celui du prochain, et il est toujours mieux de regarder les vertus de N-S.

Quand les inférieures connaissent que la Supérieure est un peu vaine et qu'elle se plaît à être louée et aimée, elles la louent plutôt afin que la Supérieure les aime que non pas pour autre fin, mais si elles voyaient que la Supérieure rechignât et fit mauvaise mine quand elles la louent, elles ne seraient pas si promptes à le faire. *Que faut-il donc faire quand on nous loue ?* Il s'en faut aller à Dieu et les laisser là. Pour les inférieures, quand la Supérieure loue quelques bonnes actions, il ne faut pas qu'elles s'en aillent, il est quelquefois nécessaire. Mais pour les Supérieures, elles ne doivent pas permettre cela en façon quelconque. Mais il ne s'en faut pas étonner, **là où il y a amas de filles, il y a aussi amas de louanges et flatteries.**

Ce qu'il faut faire quand la Supérieure dit quelque chose que l'on n'a pas fait. Il faut faire deux pratiques de vertu : si vous ne l'avez pas fait, il faut répondre simplement et humblement la **vérité** ; si elle vous réitère que vous l'avez fait, faites deux actes, l'un de **soumission** et l'autre d'**abjection**.

Si ayant lu quelque chose d'utile pour une Sœur qui aurait fait quelque manquement de quoi notre lecture traiterait, et que l'ont dit sa lecture pour l'amour d'elle, s'il y aurait du mal à le faire ? – Si vous le faisiez par un grand zèle de profiter à cette Sœur, il n'y aurait point de mal. **Nous devons aider notre prochain en tout ce qui nous est possible, et même les avertissements sont ordonnés pour cela céans.** L'on doit faire la correction doucement, particulièrement aux vieilles personnes.

Si une Sœur ne s'amende point de témoigner son aversion, elle perd le mérite et la suavité de la bonne conversation, et elle ne rend pas son devoir à la Communauté.

Si quand on ne se sent pas la force de faire une charge avec douceur d'esprit, parce que l'on y a beaucoup de répugnance, il faudrait le dire ? Il ne le faut pas dire, **ce serait contraire à la simplicité.** Il est dangereux que **l'amour propre** nous le fasse dire, de crainte que nous avons de ne la pas bien faire, pour nous excuser quand nous viendrons à y manquer

S'il ne faut pas dire les mouvements de son cœur en rendant compte à la Supérieure ? Oui, la reddition de compte c'est autre chose. Il les faut dire tout simplement, **si cela s'arrête en l'esprit et qu'il nous fasse faire quelque faute**, mais pour toutes ces choses qui passent par l'esprit sans s'y arrêter, il n'est pas digne d'attention.

Si ce n'est pas une grande faiblesse de désirer les charges et de se mettre en peine quand on ne nous en donne point ? De les désirer, cela est bien mal, comme aussi de s'en mettre en peine. Il se faut moquer de tout cela. Il ne se faut pas mettre en peine quand nous sentirons des désirs en nous ; tant que nous vivrons, notre nature nous les produira. Pourvu que nous tenions toujours notre volonté supérieure ferme en Dieu ; **il nous faut tenir notre cœur en Dieu et nous unir à lui, car enfin il ne faut rien désirer ni rien refuser, mais se laisser entre les bras de la Providence divine**, [comme saint Paul qui après sa conversion] demeura indifférent à tout ce que Dieu ordonnerait de lui. **Toute notre perfection dépend de ce point.** Il faut tenir le désir des charges, tant des unes que des autres, honorables et abjectes, pour tentation ; car **il est toujours mieux de ne rien désirer, mais de se tenir prête pour faire l'obéissance.** Ce n'est pas par la multiplicité de nos œuvres que nous plaisons à Dieu, mais par l'amour avec lequel nous les faisons. Il ne fait point faire ces jugements, où il y a le plus de mérite ; pour nous autres, il n'y faut point regarder, **les Filles de Sainte-Marie ne doivent faire leurs actions que pour la plus grande gloire de Dieu.** Si nous pouvions servir Dieu sans mériter (ce qui ne se peut) nous devrions désirer de le faire. **C'est l'amour qui donne la perfection et le prix à nos œuvres.** Voilà une personne qui souffre le martyre pour Dieu avec une once d'amour, elle mérite beaucoup, car on ne saurait donner davantage que sa vie, mais une autre personne qui ne souffrira qu'une chiquenaude avec deux onces d'amour aura beaucoup plus de mérite.

Règle d'or de l'Institut

C'est le meilleur de ne rien désirer et ne rien refuser. Tous ces désirs ne proviennent que de la nature et ne servent que d'inquiétude aux esprits et à contenter notre amour-propre, sous le prétexte de faire beaucoup pour Dieu. Quand sera-ce que nos Sœurs n'auront plus tant de désirs et qu'elles s'amuseront à faire et à ne rien vouloir que ce que Dieu veut, la volonté duquel nous est signifiée par nos Règles et Supérieurs ! **Nous n'avons rien à désirer que l'union de notre âme avec Dieu.** Vos Règles et tous vos exercices vous portent continuellement à cela, vous n'avez qu'à faire, sans vous amuser aux désirs.

Ne désirez rien et ne refusez rien : je ne sais que vous dire autre. Voyez-vous le petit Jésus dans la crèche ? il reçoit toutes les injures du temps, le froid et tout ce que son Père éternel permet lui arriver. Il ne refuse point les petits soulagements que sa Mère lui donne, mais laissait tout cela à son soin et prévoyance.

Quand je dis qu'il ne faut rien désirer ni demander, j'entends pour les choses de la terre, car pour ce qui est des vertus, nous les pouvons demander. **L'amour de Dieu** surpasse toutes les vertus. **Plût à Dieu qu'il y en eût plusieurs qui n'aient rien dans l'esprit que ce seul désir de plaire à Dieu : elles feraient toutes choses avec perfection, sans se mettre en peine de ce qu'on penserait d'elles.**

Si les désirs ne nous retardent pas beaucoup en la perfection ? Oh ! non, notre nature les produira toujours ; **les désirs, pensées et mouvements involontaires** ne nous peuvent point nuire en la perfection. St Paul ressentant l'aiguillon de la chair, il demande par trois fois à Dieu d'en être délivré, et lors Notre-Seigneur lui dit : « *Paul, ma grâce te suffit, la vertu se perfectionne en l'infirmité* ». Que nous doit-il importer si nous sentons de la peine, **pourvu que nous fassions notre devoir** ? Notre Seigneur nous en a voulu donner l'exemple au jardin des Olives, voulant ressentir des mouvements contraires à sa partie supérieure.

Nos Filles ne font point de différence entre Dieu et le sentiment de Dieu, la foi et le sentiment de la foi, ce qui est un très grand défaut et une ignorance. Une personne ira souffrir le martyre pour Dieu, et néanmoins elle ne pensera pas en lui pendant ce temps-là, mais en sa peine, et **quoiqu'elle n'ait point le sentiment de la foi, elle ne laisse pas de mériter en faveur de sa première résolution et fait un acte de grand amour.**



Comme il faut faire pour se bien confesser ?

3 conditions nécessaires	4 manquements fréquents
Y aller purement pour s'unir à Dieu par le moyen de la grâce que l'on reçoit en ce Sacrement. Les Religieux ont en cela un grand avantage par-dessus les mondains, étant hors des occasions de ces grandes désunions, parce qu'il n'y a que le péché mortel qui nous désunit de Dieu. Les péchés véniels ne nous désunissent pas, ains ils font une petite ouverture entre Dieu et l'âme, et par la vertu de ce Sacrement, nous réunissons notre âme à Dieu et la remettons en son premier état.	Y aller pour se décharger et soulager, plutôt que pour plaire à Dieu et s'unir à lui.
La 2 ^{de} et 3 ^{ème} condition, c'est d'y aller purement et charitablement ; au lieu de faire cela on y porte bien souvent des âmes toutes embrouillées et embarrassées. Je voudrais que l'on die simplement et franchement les choses comme elles sont. Les confessions doivent être tellement nettes et entières que rien plus.	Dire de beaux discours et agencements de belles paroles pour se faire estimer, faisant semblant d'exagérer leurs fautes, et d'un gros péché le dire en telle sorte qu'il semblera bien petit : ainsi on ne donne pas connaissance au confesseur de l'état de son âme
	Y aller avec tant de finesse et de couverture qu'au lieu de s'accuser on s'excuse par une grande recherche de soi-même, craignant qu'on ne voie leur faute : très pernicieux si c'est fait volontairement
	Se satisfaire à exagérer ses fautes

Si les Sœurs doivent discerner les petites obéissances d'avec les grandes en confession ? Il faut bien considérer les circonstances de tant de petits manquements, car **la Règle et les Constitutions n'obligent nullement à péché d'elles-mêmes** : ce sont les circonstances et les mouvements qui, en toute autre occurrence, le causeraient, comme le mépris, qui nous fait faire beaucoup de mal. Aux manquements qui se font contre la Règle par surprise, il n'y a point de péché, non plus qu'en ceux qui se font par surprise de nos passions, **il n'y a que la volonté déterminée qui fasse le péché.**

Il est bon de distinguer les péchés véniels d'avec les imperfections, pour ceux qui le savent. Mais de deux cents, il n'y en a pas deux qui le sachent faire, les plus saints même y sont bien empêchés. Le péché véniel dépend de notre volonté, l'imperfection est quand nous faisons quelque faute par surprise. N'ayant rien d'autre à confesser, on le pourrait faire, mais il faut toujours dire un péché que l'on a fait au monde, parce que vous n'auriez pas matière d'absolution.

S'il ne serait pas mieux de se divertir simplement que de contester avec son esprit et s'opiniâtrer à vouloir rejeter la tentation ? Qui en doute qu'il ne vaille mieux parler à Notre-Seigneur en se divertissant simplement que de disputer et s'opiniâtrer avec le diable ? [Si doute de l'avoir rejeté] vous pouvez si vous voulez dire en confession : « Je m'accuse d'avoir eu deux ou trois jours une tentation de vanité que je suis en doute de n'avoir pas rejetée. »

(Extrait de l'Entretien suivant, plus utile ici :) Pour bien faire l'acte de contrition, il faut avoir un regret du mal passé et une résolution de ne le plus commettre, et le détester de tout son cœur. Il ne faut pas avoir un sentiment qui nous fasse jeter des larmes, mais un déplaisir d'avoir offensé Dieu. **Ce n'est pas chose contraire à la bonne volonté de retourner toujours aux mêmes fautes, pourvu que ce ne soit pas volontairement.**

RECUEIL DES QUESTIONS

qui ont été faites à notre Bienheureux Père en notre Monastère de Lyon

De la tranquillité d'esprit

Il ne faut jamais se mettre en peine de rien, ni perdre la paix du cœur pour chose qui nous pût arriver. Il faut avoir une grande constance en nos ennuis, car pendant que nous serons en cette vie nous ne serons pas toujours en même état, cela ne se peut. Gardez-vous de ces réflexions, car **il est impossible que l'Esprit de Dieu demeure en un esprit qui veut savoir tout ce qui se passe en lui.**

De la déposition et élection des Supérieures

Bien des larmes qui se jettent en ce temps-là ne proviennent que d'amour-propre, de flatterie et de la crainte que l'on a qu'on ne pense que l'on n'est pas de bon naturel et que l'on n'aime pas assez : tout cela ne sont que des petites dissimulations où il y peut avoir du mensonge aussi bien qu'en nos paroles. Les filles sont grandement sujettes à telles imperfections, surtout quand elles reconnaissent que les Supérieures sont tendres. Enfin cela sent la fille. Il faut avoir un amour solide ; **le vrai amour aime autant de loin que de près et ne s'attache pas à ce qui est d'humain.** Il faut s'attacher au Créateur et non pas à la créature.

« Il serait toujours mieux de faire élection d'une fille qui serait d'une grande vertu, quoi qu'elle fût jeune. Dieu aide les âmes qui vont en simplicité et confiance. » *Il lui fâchait grandement quand on faisait élection d'une Supérieure qui n'avait pas la vertu et capacité pour sa charge.*

De l'Institut

S'il n'avait point quelque prétention afin que l'esprit de douceur et de simplicité qui se pratique parmi nous y fût conservé et qu'il y eût quelque liaison entre nos Maisons, qu'une Générale servirait grandement à cela. « Cette pensée ne fut jamais qu'humaine, je ne vois aucune apparence à cela. **Qu'on laisse tout à la Providence divine.** Le bonheur d'un Ordre ne dépend nullement d'un chef, cela se voit tous les jours par expérience. **Tout dépend de la fidélité que l'on a de s'unir à Dieu par la fidélité à l'observance des Règles et Constitutions. On a beau rechercher des moyens, rien ne maintiendra la compagnie que la fidélité d'une chacune à garder ses Règles.** » *Il dit encore qu'il n'avait rien à désirer, sinon que Dieu donnât à nos Monastères l'esprit d'union et d'humilité.* Celui d'union se doit conserver par la parfaite observance, afin qu'elle persévère selon le bon plaisir de Dieu. **Nous n'irons pas au Ciel pour avoir bien chanté, mais si ferons bien pour avoir obéi.** Il faut avoir un grand courage, car vous êtes fille de Jésus-Christ crucifié, vous ne devez donc avoir prétention en cette vie que celle de l'union de votre âme avec Dieu. Vous êtes bien heureuses vous autres, vos Règles et tous vos exercices vous portent à cette union.

Conservez bien le désir que vous avez d'observer vos Règles, car elles sont toutes d'amour ; ressouvenez-vous que vous ne manquerez pas de difficultés, mais ne perdez pas courage, **espérez en Dieu et vous jetez entre les bras de sa divine Providence.** Il faut s'abandonner entre les bras de Dieu et le servir à la façon qui lui plaira. **Le vrai zèle consiste à se laisser conduire à Dieu et à nos Supérieurs.** Votre entrée en Religion est pour l'amour de Dieu : soyez indifférente par quelles voies il plaira à sa Bonté vous conduire, soit par la consolation, affliction ou abjection, vous méritez autant d'un côté que de l'autre. Comme sainte Blandine, quand nous avons quelques douleurs et ennuis, il faut dire : « Je suis chrétienne. »

De la pauvreté

La pauvreté et la simplicité vous sont grandement recommandées. Ayez un grand soin de pratiquer la simplicité et de rabaisser votre esprit, quittez la sagesse et prudence humaine et prenez celle de la Croix. **La vraie pauvreté consiste à ne rien désirer,** mais se contenter de ce peu que Dieu veut que nous ayons. Que nos Sœurs seraient bien heureuses si elles étaient pauvres et avaient besoin de quelque chose !

Il aimait mieux que la Maison fût incommodée et eût besoin de quelque chose que de permettre aux filles de demander à leurs parents, affections qui ne nourrissent que trop leur amour-propre. Que s'ils donnaient, il fallait recevoir humblement, et ne rien demander, non pas même désirer.

C'était son intention qu'en toutes nos Maisons on donnât l'**aumône**, selon les maximes du Fils de Dieu, même si l'on n'est pas assuré si ceux à qui on la fait sont de vrais pauvres. Nous devons être bien aise d'avoir quelques choses qui peuvent servir aux autres, comme de prêter les besognes de la sacristie. Baillez-les de bon cœur ; si Dieu permet qu'elles se gâtent, il vous donnera de quoi pour en acheter d'autres.

Il ne faut jamais permettre à nos Sœurs de quitter les Offices pour les ouvrages, non pas même pour la sacristie.

Des vocations de Sœurs malades

L'exclusion des malades est tout à fait contre mon esprit et sentiment : **qui laissera gouverner la prudence humaine gâtera la charité.** Si l'on venait un jour à faire difficulté de recevoir les infirmes en nos Maisons, j'y retournerais et ferais tant de bruit par vos dortoirs, que je ferais savoir que l'on fait contre mon intention. **Ce sera éternellement mon sentiment qu'on ne laisse jamais de recevoir les filles infirmes en la Congrégation,** sinon que ce fussent des infirmités marquées aux Constitutions. Recevez les infirmes, croyez-moi, **la prudence humaine est ennemie de la bonté**

du Crucifix. Recevez-les charitablement, pourvu qu'elles soient droites d'intention, car elles ne laisseront pas d'être belles et parfaites au Ciel. Et si l'on persévère à faire la charité à celles qui ont ces imperfections corporelles, Dieu en fera venir, contre la prudence humaine, une quantité de belles et agréables, même aux yeux du monde.

Les maladies du corps n'empêchent pas la dévotion, au contraire elles nous aident, si nous les prenons de la main de Dieu. Il n'y a chemin plus assuré que celui de la souffrance, pourvu qu'on souffre avec amour, douceur et patience, et par là on pourra **imiter Notre-Seigneur et tous les Saints.** Il faut croire que tout ce que nous souffrons est peu devant Dieu, il faut penser le moins que nous pouvons à ce que nous souffrons.

Il faut prendre les commodités nécessaires à votre corps avec action de grâces et humilité, et non pas avec ennui d'esprit, et ne désirer point d'être plainte en vos incommodités. Les filles de Dieu ne doivent point s'amuser à ces tendretés.

De l'humilité

Faire ses actions avec esprit d'humilité, c'est les faire avec intention de les faire avec humilité.

Il ne faut rien dire ni faire pour être aimés ni estimés des créatures, ni pour être méprisés, et faut croire que si les créatures ne nous aiment pas ici-bas, elles nous aimeront au Ciel où nous nous verrons tous. **Pourvu qu'on soit aimé du Créateur.** La peine que nous avons de souffrir l'abjection, la crainte d'être humiliée, sont des imperfections auxquelles nous sommes tous sujets, il ne s'en faut point étonner, mais prendre bon courage et mettre son cœur en Dieu, ne désirant autre chose que de lui plaire. L'humiliation ne nous fera pas tant de mal que nous pensons, ne la craignons pas tant. Recevez-la de bon cœur, avec amour.

Il se faut toujours découvrir naïvement et simplement, tant du bien que du mal, pourvu que vous n'ayez pas intention de vous faire estimer. Si on le fait, ne vous en mettez pas en peine, non plus que si on vous méprisait, et n'amusez point votre esprit à tout cela. Il n'est pas mal de revenir quelquefois sur soi-même, pourvu que ce soit pour nous humilier, mais il faut toujours se tourner à Dieu.

L'accusation de nous-même ne nous sert de rien quand nous ne pouvons pas supporter d'être reprise ; et si volontairement nous n'aimons pas qu'on voie nos défauts, ce n'est qu'amour-propre. Ce n'est rien du sentiment qui nous vient d'être accusée, pourvu que notre volonté soit ferme à **aimer son abjection.**

Quand nous regardons à escient les imperfections des autres, ô Dieu, cela est bien mal, il ne le faut pas faire ; mais quand quelquefois nous les voyons, il s'en faut détourner et penser tout doucement au Paradis, aux perfections de Dieu, de Notre-Seigneur, de Notre-Dame, des Saints, des Anges, et quelquefois nous regarder nous-même, notre indignité et notre bassesse, nous humilier et anéantir jusques au centre de la terre, voyant que nous ne sommes que des petits vermisseaux, et nous voulons épilucher les actions des autres qui sont les épouses de Notre-Seigneur ! Ne faites pas cette faute de regarder les imperfections des Sœurs, cela retarderait beaucoup votre perfection et ferait beaucoup de dommage à votre âme.

Quand les tentations d'envie viennent de ce que nos Sœurs font mieux ou sont plus aimées que nous, il faut tordre son cœur comme une serviette pour le faire venir à la raison.

Il est toujours mieux de tenir notre âme en confiance en Dieu qu'en crainte, quoique nous le fassions pour nous humilier : **l'amour nous fait assez humilier.**

De l'oraison

Ce n'est pas proprement faire oraison que de toujours réfléchir sur soi, puisque **l'oraison est une élévation de notre esprit en Dieu pour s'unir à Lui.** Il faut suivre le discours quand Notre Seigneur nous y attire, mais il faut tâcher de nous avancer à la perfection par la voie la plus simple.

Pour nous bien préparer à l'oraison, **il faut y aller avec une grande humilité** et reconnaissance de notre néant, invoquant l'assistance du Saint Esprit et celle de notre bon Ange, et se tenir bien coi durant ce temps-là, en la présence de Dieu, croyant qu'il est plus en nous que nous-même. **L'oraison est une pure attention de notre esprit en Dieu ; tant plus elle est simple et dénuée de sentiment, et plus elle est oraison.**

La fidélité de l'âme envers Dieu consiste à être parfaitement résignée à sa sainte volonté, à endurer patiemment tout ce que sa Bonté permet nous arriver, faire tous nos exercices en l'amour et pour l'amour, et surtout l'oraison, en laquelle il se faut entretenir avec Notre-Seigneur fort familièrement de nos petites nécessités, les lui représenter et lui demeurer soumise en tout ce qui lui plaira faire de nous ; être bien obéissante, encore que nous y sentions de la répugnance ; être fidèle à partir sitôt que la cloche nous appelle, et **rejeter les distractions qui nous arrivent à l'oraison** et à l'office ; **conserver une grande pureté de cœur,** car c'est là où Dieu habite, et non pas dans les cœurs pleins de vanité et de présomption, qu'il châtie et punit rigoureusement. Dieu vous a fait une grande grâce de vous avoir appelée en son service dès votre jeune âge, remerciez l'en bien de toutes les forces de votre âme.

De la récréation

Il se faut bien récréer, et ne pas toujours tenir l'esprit bandé, car il serait dangereux de devenir triste et mélancolique. Il n'y aurait point de mal quand bien on aurait passé toute une récréation à parler de choses indifférentes, les paroles n'en seraient pas inutiles ; il ne faut pas toujours parler de choses bonnes. **Les propos saintement joyeux sont quand il n'y a point de mal en ce que l'on dit, et qui ne regarde point l'imperfection d'autrui, ni parler du monde et de choses messéantes.** Ce serait mal faire de parler du monde et de soi toute une récréation ; pour une fois ou deux, un mot ou deux pour divertir une Sœur, il n'y a point de mal. Il est bon que vous n'aimiez guère à parler de vous ; le moins qu'on peut le

faire, soit en bien, soit en mal, c'est le meilleur. Quand nous tendons à la perfection, il faut tendre au blanc, et ne pas se mettre en peine quand nous ne l'atteignons pas. Il faut aller fort simplement, à la franche marguerite, et bien faire la récréation.

De la présence de Dieu et pureté d'intention

Nous ne pouvons pas avoir une continuelle présence de Dieu, cela n'appartient qu'aux Anges. **Il suffit d'élever souvent notre esprit en Dieu.** Il suffit de **faire toutes vos actions pour Dieu tout simplement**, et quand même vous n'auriez pas pensé de dresser votre intention avant que de commencer votre action, il suffit de le faire après, et n'en recevez aucun scrupule : **l'intention générale que nous faisons le matin suffit. Quand nous faisons quelque chose pour Dieu, c'est être en sa présence. Le désir que nous avons de nous tenir en sa présence nous sert d'attention à la présence de Dieu.** Faisant quelques œuvres où il y faut mettre son attention, il faut de temps en temps remettre son esprit en Dieu, et quand nous y avons manqué, il s'en faut humilier, et de l'humilité aller à Dieu, et de Dieu à l'humilité, avec confiance, lui parlant comme l'enfant fait à sa mère, car il sait bien ce que nous sommes.

S'il vous semble que vous vous amendez plutôt pour la répugnance que vous avez de ce qu'on vous reprend que pour Dieu, ne faites nul état de cela ; **dressez votre intention, et il n'y aura point de mal.** *Il semble qu'on ait de la sensualité à manger* : ne recevez point ces scrupules, mangez pour Dieu et vous tenez en repos. Quand votre volonté n'y est pas il n'y a nul danger, c'est trop subtiliser. Il faut tendre au blanc de la perfection, et ne pas s'étonner si nous ne rencontrons pas selon notre désir.

Des tentations

Ne vous étonnez point des tentations, tenez-vous comme un vrai néant, **videz votre cœur de toutes les affections mondaines et y gravez Notre-Seigneur crucifié.** Rendez-lui grâce de votre vocation. Oh ! qu'il est bien raisonnable que nous nous privions des contentements du monde pour Dieu, puisqu'il se prive de sa gloire pour nous. Vous avez assez la lumière pour vous en quoi consiste le bonheur de votre vocation.

Je suis tout à fait d'avis **qu'on n'ouvre point la porte au changement de monastère aux filles qui le désireront**, ains seulement pour celles qui, sans le désirer, seront pour quelque autre raison légitime envoyées par les Supérieurs, car autrement, le moindre déplaisir qui arriverait à une fille serait capable de l'inquiéter et lui faire prendre le change, et au lieu de se changer, elle penserait d'avoir suffisamment remédié à son mal que d'avoir changé de monastère. **Cela vient du sens humain et de la peine qu'on a à porter son fardeau.**

Des entretiens avec les séculiers

Il est bon de couper court à toute sorte de devis, si ce n'est en ceux qui regardent le bien spirituel ; si est ce qu'il ne faut pas interrompre le père ni la mère quand ils commencent un discours. Il faut parler de choses bonnes pour leur consolation, sans toutefois faire la suffisante. Écoutez-les doucement sans les interrompre, sinon les personnes qui apportent beaucoup de nouvelles du monde, desquelles vous ne devez pas enquérir.

De la charité fraternelle

Il faut avoir grand support de nos Sœurs et les aider et soulager en tout ce que nous pouvons, et ne pas croire qu'elles aient peu de mal, car ce n'est pas à nous à faire ce discernement.

Ne demandez rien, ne refusez rien.

Humilité, humilité, humilité.

INDEX

A

Abjection... 4, 10, 11, 17, 23, 24, 25, 27, 28, 30, 32, 39, 41, 45, 46, 47, 48, 50, 51, 53, 54
Amour de Dieu... 2, 9, 14, 16, 19, 21, 23, 24, 25, 27, 29, 31, 33, 35, 39, 46, 50, 51, 52, 53
Amour-propre... 4, 5, 24, 25, 27, 32, 34, 35, 36, 37, 39, 40, 45, 50, 51, 53, 54
Austérités... 3, 33, 34

B

Bienséance... 22
Bon exemple... 2, 14, 34, 45
Bon plaisir de Dieu... 1, 4, 5, 18, 20, 37, 45, 53
Bonne conversation... 9, 23, 51

C

Charité... 1, 2, 3, 5, 10, 11, 15, 18, 19, 20, 21, 22, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 37, 38, 41, 46, 47, 51, 53, 54, 55
Chutes... 43
Communauté... 19, 20, 29, 34, 50, 51
Communion... 15, 45, 46
Confiance 2, 3, 4, 5, 7, 8, 10, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 22, 23, 24, 27, 30, 31, 32, 35, 39
Consolations... 3, 6, 8, 10, 13, 15, 17, 18, 24, 26, 45, 49
Constance... 7, 42, 44, 48, 53
Cordialité... 7, 9, 10, 32
Correction... 23, 24, 25, 30, 38, 39, 45, 51
Créatures... 3, 21, 30, 31, 34, 38, 42, 54

D

Dévotion... 2, 3, 19, 27, 33, 39
Distractions... 24, 29, 45, 54
Douceur... 1, 3, 15, 16, 19, 21, 23, 26, 27, 32, 33, 34, 40, 45, 49

E

Edification... 17, 18, 20, 22, 31, 38, 40
Égalité... 6, 7, 18, 48
Église... 25, 28, 29, 33, 37
Election... 3, 41, 53

G

Générosité... 12, 13, 14, 36, 39
Grâce... 1, 3, 4, 5, 7, 10, 12, 13, 15, 16, 17, 24, 27, 30, 36, 39, 41, 42, 43, 45, 46, 49, 52, 54, 55

H

Humilité... 1, 2, 3, 4, 8, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 17, 18, 19, 21, 22, 23, 24, 26, 28, 29, 31, 32, 33, 35, 38, 39, 40, 42, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 53, 54, 55

I

Inclinations... 2, 3, 6, 7, 18, 19, 21, 28, 30, 36, 37, 38, 40, 43, 45, 46, 49

Infirmes... 33, 34, 43, 53

J

Joseph... 6, 7, 8, 47, 48
Jugement propre... 30, 35, 36, 40, 44
Justice... 22, 26, 47

L

Liberté... 3, 5, 20, 22, 42

M

Marthe... 3, 23, 31
Mortification... 3, 19, 29, 30, 31, 32, 36, 39, 41, 49, 50

N

Notre-Dame... 6, 7, 8, 9, 12, 27, 29, 31, 44, 47, 48
Noviciat... 1, 43, 51

O

Obéissance... 2, 3, 6, 7, 8, 14, 15, 22, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 32, 37, 45, 49, 51
Office... 29, 34, 39, 46
Oraison... 8, 10, 17, 18, 20, 22, 24, 27, 35, 39, 45, 49

P

Paix... 4, 6, 7, 8, 14, 15, 16, 18, 22, 25, 27, 28, 29, 39, 40, 53
Pape... 25, 30, 33
Pardon... 2, 24, 41
Parole de Dieu... 14, 39
Partie inférieure... 10, 13, 18, 19, 21, 31, 32, 35, 36, 42, 46
Partie supérieure... 2, 4, 5, 10, 12, 18, 30, 32, 36, 42, 52
Passion... 5, 26, 43
Passions... 6, 7, 8, 18, 29, 36, 38, 40, 41, 49, 50, 52
Pauvreté... 12, 13, 15, 17, 37, 48, 50, 53
Péché... 2, 5, 19, 22, 24, 25, 29, 31, 32, 38, 39, 40, 41, 45, 46, 50, 52
Pénitence... 24, 26, 33, 38, 47
Perfection... 3, 7, 8, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 23, 24, 27, 30, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 41, 43, 45, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 54, 55
Persévérance... 26, 44, 48, 50
Plaire à Dieu... 7, 10, 23, 31, 39, 47, 52
présence de Dieu... 24, 36, 39, 54, 55
Prochain... 1, 2, 3, 9, 10, 11, 21, 22, 27, 31, 32, 33, 34, 35, 37, 38, 40, 41, 45, 46, 51
Providence... 4, 5, 8, 14, 15, 19, 32, 43, 45, 47, 51, 53
Pureté d'intention... 25, 33, 45, 55

R

Raison... 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 12, 19, 21, 27, 30, 31, 38, 40, 49, 50, 54, 55
Récréation... 22, 25, 32, 54, 55
Règles... 2, 3, 4, 6, 7, 8, 10, 15, 16, 23, 29, 33, 34, 37, 41, 44, 49, 50
Résolutions... 6, 25, 26, 43

S

Sacrements	45, 46
Sainteté.....	9, 10, 17, 23, 34, 43, 44
Simplicité.....	7, 8, 12, 14, 16, 21, 23, 24, 25, 28, 31, 32, 33, 34, 35, 37, 38, 39, 41, 45, 51, 53
Souffrance	19, 54
Supérieure	19, 23, 24, 25, 27, 30, 31, 35, 36, 39, 40, 41, 44, 49, 51, 53

T

Tendreté	8, 18, 29, 35, 44
Tentations	2, 3, 5, 7, 13, 20, 23, 25, 26, 27, 40, 45, 46, 51, 52, 54, 55
Tranquillité.....	3, 6, 7, 8, 10, 15, 16, 17, 18, 20, 22, 23, 28, 29, 39, 40, 53

Travail.....	6, 14, 15, 16, 17, 24, 26, 43, 49
--------------	-----------------------------------

V

Visitation... 1, 2, 3, 12, 13, 15, 19, 20, 26, 27, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 37, 41	
Vocation..... 3, 9, 10, 12, 13, 17, 20, 23, 24, 30, 37, 39, 42, 43, 44, 49, 55	
Vœux	30, 33
Volonté de Dieu.....	1, 4, 5, 7, 13, 14, 15, 25, 27, 34, 37, 38, 45, 48
Volonté propre	4, 19, 22, 34, 35, 36, 38, 39

Z

Zèle	3, 5, 30, 40, 44, 51, 53
------------	--------------------------

DIEU SOIT BÉNI !